

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1933

No 447

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

André DESORMONTS

Né à Paris, le 4 décembre 1905

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DU XVIII^e SIÈCLE MÉDICAL

CLAUDE-MELCHIOR CORNETTE

Apothicaire - Chimiste

Hygiéniste - Médecin - Médecin de Cour

(1744-1794)

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1933

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1933

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

André DESORMONTS

Né à Paris, le 4 décembre 1905

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DU XVIII^e SIÈCLE MÉDICAL

CLAUDE-MELCHIOR CORNETTE

Apothicaire - Chimiste

Hygiéniste - Médecin - Médecin de Cour

(1744-1794)

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1933

DOYEN... M. BALTHAZARD

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIERE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale.....	N...
Physiologie	Léon BINET
Physique médicale.....	STROHL.
Chimie médicale.....	DESGREZ.
Bactériologie	DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.....	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales.....	BAUDOUIN.
Pathologie médicale.....	CLERC.
Pathologie chirurgicale.....	MARION.
Anatomie pathologique.....	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale.....	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive.....	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	LAIGNEL-LAVASTINE
Pathologie expérimentale et comparée.....	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.....	Maurice VILLARET
	CARNOT.
Clinique médicale.....	BEZANÇON.
	ACHARD.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance.....	LEREBoullet
Clinique des maladies des enfants.....	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale...	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux.....	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses.....	LEMIERRE.
	LENORMANT.
Clinique chirurgicale.....	CUNÉO.
	GRÉGOIRE.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique.....	TERRIEN.
Clinique urologique.....	LEGUEU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements.....	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique.....	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.....	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale.....	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique.....	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale.....	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique.....	SERGEANT.
Clinique de la tuberculose.....	Léon BERNARD
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte.....	MATHIEU.
	HOVELACQUE.
Professeurs sans chaire.....	MAUCLAIRE.
	MULON.
	VERNE.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ALAJOUANINE.. Neurologie et Psychiatrie.
 AUBERTIN Pathologie médicale.
 BÉNARD (H.)... Pathologie médicale.
 BROCC Pathologie chirurgicale.
 BRULÉ Pathologie médicale.
 BUSQUET Pharmacologie.
 CADENAT Pathologie chirurgicale.
 CATHALA Pathologie médicale.
 CHABROL Pathologie médicale.
 CHAILLEY-BERT. Physiologie.
 CHEVALLIER.. Pathologie médicale.
 DOGNON Physique.
 DONZELOT Pathologie médicale.
 ÉCALLE Obstétrique.
 FEY Urologie.
 GASTINEL Bactériologie.
 GATELLIER ... Pathologie chirurgicale.
 DE GAUDART D'ALLAINES. Pathologie
 chirurgicale.
 GIROUD Histologie.
 HALPHEN..... Oto-rhino-laryngologie.
 HARVIER Pathologie médicale.
 HAZARD Pharmacologie.
 HUGUENIN Anatomie pathologique.
 HUTINEL Pathologie médicale.
 JOANNON Hygiène.

MM.

LABBÉ (Henri) . Chimie biologique.
 LAROCHE (G.).. Pathologie médicale.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 LÉVY-VALENSI. Neuro-psychiatrie.
 LIAN Pathologie médicale.
 MONDOR Pathologie chirurgicale.
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET Pathologie chirurgicale.
 MOURE Pathologie chirurgicale.
 OBERLING Anatomie pathologique.
 OLIVIER Anatomie.
 PIÉDELIEVRE . Médecine légale.
 PORTES Obstétrique.
 QUÉNU Pathologie chirurgicale.
 RICHET Physiologie.
 SANNIÉ Chimie biologique.
 SÉZARY Dermatologie et Syphil-
 graphie.
 TROISIÈRE Pathologie expérimentale
 et comparée.
 VALLERY-RADOT (Pasteur). Pathologie
 médicale.
 VAUDESCAL .. Obstétrique.
 VELTER Ophtalmologie.
 VIGNES Obstétrique.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

LEQUEUX Obstétrique.
 LEROUX Anatomie pathologique.
 NEVEU-LEMAIRE. Parasitologie.

MM.

RETTERER Histologie.
 ZIMMERN Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.

ABRAMI	Clinique médicale.
CHIRAY	Clinique médicale.
N... ..	Clinique médicale.
DUVOIR	Clinique médicale.
BASSET	Clinique chirurgicale.
CHEVASSU	Clinique chirurgicale.
HEITZ-BOYER	Clinique chirurgicale.

MM.

MOCQUOT	Clinique chirurgicale.
PROUST	Clinique chirurgicale.
SCHWARTZ ...	Clinique chirurgicale.
LE LORIER ...	Clinique obstétricale.
LÉVY-SOLAL ..	Clinique obstétricale.
METZGER	Clinique obstétricale.
GUÉNIOT	Clinique obstétricale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, professeur sans chaire	{	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY		Stomatologie.
CHAILLEY-BERT, agrégé.....		Éducation physique.
LEDoux-LEBARD		Radiologie clinique.
WEIL-HALLÉ.....		Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA MÈRE

A MA FEMME

A MON FRÈRE

A TOUS LES MIENS

A MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur d'Histoire de la Médecine
et de la Chirurgie à la Faculté de Médecine de Paris
Médecin de l'Hôpital de la Pitié

*Je suis heureux d'apporter ici l'hom-
mage d'une reconnaissance qui date de
mes premiers pas dans la Médecine.*

A MES MAÎTRES DANS LES HÔPITAUX

M. LE PROFESSEUR WIDAL (*in memoriam*)
M. LE PROFESSEUR H. HARTMANN
M. LE DOCTEUR PARMENTIER
M. LE DOCTEUR LAUNAY
M. LE PROFESSEUR P. LEREBoullet
MM. LES DOCTEURS HUET et GÉRARD MARCHAND
M. LE PROFESSEUR COUVELAIRE
M. LE PROFESSEUR PORTES
M. LE DOCTEUR LACOMME
M. LE DOCTEUR FRANÇOIS

AU DOCTEUR ALAIN JOB

AVANT-PROPOS

La présente thèse est de celles qui, tout d'abord, rebutent par un manque apparent d'intérêt et qui, dès les premières recherches, se révèlent riches en matériaux.

Il s'agit d'une découverte de bibliothèque due à la sagacité de M. Bouvet, Vice-Président de la Société d'Histoire de la Pharmacie. Elle nous fut connue par l'intermédiaire de notre Président de thèse, M. le Professeur Laignel-Lavastine ; aussi tenons-nous tout d'abord à honneur d'exprimer ici à M. Bouvet notre gratitude pour ses excellents conseils et l'amabilité avec laquelle il a bien voulu nous guider vers les Archives Départementales de Seine-et-Oise, d'où nous avons tiré le fond de notre documentation. Les références y correspondant sont notées sous la lettre E.

Nous désirons témoigner également notre reconnaissance aux personnes qui ont bien voulu nous aider au cours de nos recherches. L'amabilité de MM. les Archivistes et Bibliothécaires se passe de tout éloge. Mais nous tenons à remercier spécialement :

M. Gazier à Besançon,
M. Irissou à Montpellier,
M. Guérin à Versailles,
MM. Dorveaux et Hahn à Paris,

ainsi que M. Henri Mongault qui nous a aidé amicalement dans la traduction de la thèse latine de Cornette.

Nous aurions voulu rendre plus vivante notre thèse en

y ajoutant un portrait. Mais nos recherches à cet égard ont été vaines. Aucune de nos bibliothèques n'en possède, pas plus à Paris qu'à Versailles, à Besançon qu'à Montpellier. C'est qu'une gravure nécessitait de longues séances de pose auxquelles Cornette ne trouva probablement jamais le temps de se soumettre. On peut imaginer cependant que, parmi les gracieuses miniatures de l'époque, il existe, chez quelque particulier qui en ignore le prix, le visage anonyme de notre savant. Mais, bien que le voile qui recouvre les traits de Cornette ait son charme, le lecteur pourra, d'après certains détails retrouvés au cours de son œuvre, lui recréer une physionomie à son gré.

A. D.

CLAUDE - MELCHIOR CORNETTE

Apothicaire - Chimiste

Hygiéniste - Médecin - Médecin de Cour

(1744-1794)

CHAPITRE PREMIER

La famille de Cornette. — Son éducation chez les Jésuites.

L'apothicaire Janson

(1744-1763).

Reportons-nous en pensée au cœur de cette Franche-Comté si fertile en grands hommes (1) qui émigraient facilement et passaient pour « gens de gaillarde fierté et de furieuse résolution ». Imaginons, au XVIII^e siècle, la ville de Besançon, avec ses clochers, ses donjons, ses portes antiques, ses augustes ruines, sans compter les édifices qui avaient fait la gloire de Vauban et dont la vue seule remplissait le cœur des habitants d'une fierté bien légitime.

La famille Cornette comptait parmi les plus anciennes de cette fière et travailleuse cité. C'était une famille d'artisans adonnée depuis des générations au travail du fer. Le premier des Cornette dont nous ayons retrouvé la trace habitait rue des Minimes, paroisse Saint-Jean. Il s'appelait Jean-Claude. (La famille Cornette, traditionnelle, perpétuait le prénom de Claude). Son fils, Pierre-

(1) Besançon à elle seule est la patrie du compositeur Goudinel, du dramaturge Jean Mairet, du Maréchal Jeannot de Moncey, du Général Pajol, des écrivains Fourier et Proud'hon, des académiciens Ch. Suard et Ch. Nodier, du peintre Gigoux, du sculpteur Clésinger. V. Hugo y vit le jour en 1802.

Claude vint au monde dans la maison familiale le 3 septembre 1706, et c'est là qu'il amena, le 27 janvier 1783, son épouse, une jeune fille de Burgille, (ou Brégille) les Marnay (1). Le mariage avait été célébré à l'église de Notre-Dame de Jussan Mouthier ou des Minimes ; mais Pierre-Claude dut se séparer de ses parents quelques années plus tard, — déjà père de deux filles — soit par suite des exigences de son métier, soit pour des raisons d'ordre plus intime. Nous le retrouvons bientôt rue Poitune (aujourd'hui rue Claude Pouillet), située dans le quartier du Bourg, le plus commerçant de la ville. La rue Poitune, sur la rive gauche du Doubs, est parallèle au Quai Vauban. Elle faisait partie de la paroisse de Sainte-Madeleine, située sur la rive droite, de l'autre côté du Pont de Battant. C'est ainsi que les autres enfants de Pierre-Claude Cornette, au nombre de onze, et nés de 1737 à 1749, sont inscrits sur les registres de la Madeleine.

Notre Claude-Melchior fut le neuvième d'une famille de treize : huit filles et cinq garçons. De ses deux frères aînés, un seul vécut : Jean-Jacques-François. Il devint prêtre et joua un grand rôle dans la vie de Claude-Melchior. Un de ses frères cadets embrassa la carrière militaire, tandis que l'autre continuait sans doute à diriger l'atelier paternel.

De 1737 à 1749, Pierre-Claude Cornette figure sur les registres de la capitation du quartier du Bourg pour une somme de trois livres. Mais à partir de 1751, probablement à la mort de son père, il retourna s'installer dans la maison familiale, rue des Minimes, car nous le trouvons désormais sur les registres de la capitation de cette rue, puis sur ceux de la rue Neuve. Cette dernière fut percée en 1739, englobant une partie de la rue des Minimes (aujourd'hui rue Ch. Nodier) Pierre-Claude Cornette fit-il bâtir une nou-

(1) Burgille est aussi le berceau de la famille maternelle de Proud'hon qui en parle à plusieurs reprises dans sa correspondance (V. Sainte-Beuve, Proud'hon, p. 17).

velle maison ou se contenta-t-il, de l'ancienne ? Quoi qu'il en soit, en 1770, il est propriétaire d'une maison appelée Maison Cornette, toute voisine de celle que construisit, de 1766 à 1768, l'entrepreneur Nodier. Ce serait le n° 15 actuel, la maison Nodier portant le n° 11.

Pierre-Claude Cornette joignait à son métier d'ouvrier en fer la charge de contrôleur des poids et mesures de la ville. Le chiffre de sa capitation, — trois, puis six livres —, indique qu'il jouissait d'une certaine aisance en tant qu'artisan. Son père payait déjà quatre livres de capitation en 1733, chiffre moyen pour un petit bourgeois. Notons encore qu'à ce moment, un autre Cornette, probablement un frère de l'aïeul Jean-Claude, habitait rue du Clos, dans le quartier de la cathédrale Saint-Jean, et exerçait également le métier d'ouvrier en fer, très courant dans la région. Encore faut-il interpréter cette dénomination d'ouvrier en fer ainsi qu'on le faisait au XVIII^e siècle. Le travail de Pierre-Claude devait correspondre un peu à celui de chef d'atelier de nos jours, et l'on est en droit d'imaginer que sa maison abritait un petit groupe d'artisans, compagnons, apprentis, qui vivaient avec lui sur un pied d'intimité, perdu à notre époque entre patrons et employés. Les ressources que tirait Pierre-Claude Cornette de son atelier et de sa charge de contrôleur lui permirent en tout cas de pousser l'éducation de certains de ses fils comme peu d'artisans du XX^e siècle peuvent le faire.

Les registres de l'Insigne église collégiale et paroissiale de Sainte-Marie Madeleine de Besançon, (1), portent la mention suivante : « Claude-Melchior, fils du Sieur Pierre Claude Cornette, maître en fer, et de Demoiselle Claude Antoine Sauvin, sa femme, est né le premier et a esté baptisé le second de mars Mil sept cent quarante quatre. Son parrain a esté le sieur Claude Melchior Proud'hon, huissier

(1) Arch. Bes. G. G. 82.

au siège du Baillage et Présidial de Besançon, et sa marraine a esté Demoiselle Marie-Thérèse Troutot, femme d'Odo Meline, recteur d'Ecole ».

Le père Cornette choisissait son parrainage. Il était ambitieux pour ses fils, il les voulait protégés pour le cas où, l'âge venu, il pourrait les mettre aux études. En effet, dès qu'il lui fut possible, il les plaça au Collège des Jésuites de Besançon dont le système d'éducation avait fait ses preuves depuis deux cents ans. Comme l'édit de Louis XV frappa l'ordre de Saint-Ignace le 15 mars 1765, on peut dire que Claude Melchior vécut les derniers beaux jours de la grande organisation scolaire jésuitique. Le programme comprenait la grammaire, les humanités, la rhétorique, la logique, la théologie, des notions de physique expérimentale et de mathématiques. C'est dans ce bagage, plus restreint dans l'application que dans les termes, que Milton ne voyait que grec et latin « dont l'acquisition longue et défectueuse n'avait lieu qu'au détriment de ces nombreuses connaissances qui touchent à toutes les choses de la vie ».

En Franche-Comté cependant, le programme des Jésuites trouvait son approbation au sein même du Parlement où l'on affirmait que l'ambition de la jeunesse de cette province n'avait d'autre objet que la vie religieuse ou le barreau, et que tout ce qui regardait les arts, l'industrie, les sciences, ne provoquait aucun désir d'étude particulière. En ce qui concerne Cornette, il faudra la nécessité probable de gagner sa vie et un apprentissage chez un apothicaire, pour que la chimie, puis la pharmacodynamie éveillent en lui une vocation invincible.

On peut donc imaginer l'éducation sévère à laquelle fut soumis Claude-Melchior. La peine du fouet fut appliquée à Besançon jusqu'à l'exclusion des Jésuites en 1765. On lit dans certains documents que les « RR. PP. usèrent de leur autorité sur les écoliers pour leur défendre, *sous peine du fouet accoutumé*, et d'être chassés, s'ils conti-

nuaient d'aller faire la moindre démonstration de compliment et de réjouissance » à l'occasion d'une manifestation publique à laquelle ils avaient pris part.

De même, les pensums qui assombrissent le front de nos écoliers étaient une de leurs inventions disciplinaires : *Poenae etiam aliquid litterarium addere ultra quotidianum pensum utile interdum erit.*

Toutefois, on laissait une assez bonne part à l'éducation physique, ainsi qu'on peut le voir d'après une lettre écrite plus tard à Cornette au sujet de l'éducation d'un neveu (1) :

« Il est à propos de donner au corps les agréments dont il peut être susceptible, et à l'esprit les grâces qui conviennent à un homme du monde. Ce n'est pas un solitaire que l'on veut former, c'est un être qui doit jouer un rôle dans la Société.

La danse et les armes donnent au corps de la souplesse, de l'agilité, en déploient les formes, les rendent plus agréables et fortifient en même temps tous les organes ; ces avantages ne sont pas à négliger pour qui doit se présenter avec grâce dans le monde et séduire d'avance par cet extérieur enchanteur qui a souvent fait le sort de bien des jeunes gens. Evitons cependant que le jeune homme ne devienne un coureur perpétuel de bals ou un spadassin. »

Au sortir du Collège, Cornette avait 16 ans. Son père l'envoya étudier les mystères de la pharmacie chez le maître apothicaire Janson. On reconnaît bien vite l'attrait que ressentit le jeune homme pour ces poudres, ces cristaux, ces sels, ces plantes desséchées dont on prépare des liqueurs de colorations si variées, car il travaille avec toute l'ardeur désirable, et à la pleine satisfaction de son patron. On retrouve en effet, dans ses papiers, le brevet suivant :

« Je, soussigné, citoyen maître apothicaire à Besançon en Franche-Comté, déclare que le Sieur Claude Melchior Cornette, de cette ville, a commencé son apprentissage chez moi le 9 juin Mil Sept Cent Soixante, et l'a fini sans interruption le neuf du présent

(1) E. 682.

mois, pendant lequel temps, le sieur Cornette a travaillé dans ma boutique avec fidélité, exactitude, et à ma satisfaction. En foi de quoi je lui ai donné le présent certificat pour lui servir comme il trouvera convenir.

Fait à Besançon, le Vingt-Cinq Juin
Mil Sept Cent soixante-trois. »

JANSON.

« Nous, Vicomte Mayen, Lieutenant Général de police, eschevins et Conseillers, assesseurs de la cité Royale de Besançon, où le papier timbré n'est pas en usage, certifions à tous qu'il appartiendra que le Sieur Janson qui a délivré le brevet d'apprentissage ci-dessus est maître apothicaire en ladite cité et que foi pleine et entière peut être ajoutée aux paroles qu'il signe en cette qualité »... (1)

Ainsi donc, Cornette terminait son apprentissage à l'âge de 19 ans. Le voici à la veille de quitter sa ville natale, attiré à son tour par les lumières de Paris. Quels titres possède-t-il pour y tenter fortune ? Celui de Maître ès arts en sortant du collège, puis ce grade d'apprentissage en pharmacie ; peut-être avait-il au surplus quelques inscriptions à l'Université de Besançon, mais on ne peut que formuler des hypothèses à ce sujet ; la Bibliothèque de l'Ecole de Médecine actuelle ne possède aucun document original antérieur à 1807, date à laquelle elle fut créée lors de la réorganisation générale des Etablissements d'Instruction.

A Besançon, un collège royal de Médecine avait succédé au ^{xvii}^e siècle à l'ancienne Faculté de Médecine de Dôle. Mais les Archives Départementales du Doubs ne possèdent non plus aucun registre d'inscriptions et d'examens se rapportant à l'époque qui nous intéresse. Pourtant nous ne pensons pas que Cornette ait cherché à acquérir de grade de médecine à Besançon, contrairement aux assertions de Weiss, qui composa l'article sur Cornette

(1) E. 677.

dans la biographie Michaud. Nous verrons que c'est seulement après avoir acquis de profondes attaches dans la grande ville qu'il songera à compléter dans ce sens son éducation scientifique, et qu'il prendra ses premières inscriptions.

CHAPITRE II

I. Paris. — Les cours de MM. Macquer et Baumé.

II. Les cours privés de Rouelle.

III. Découvertes de Cornette en physique. — Son pèse-liqueurs:

(1763-1772).

I

Son apprentissage d'apothicaire à peine terminé, Cornette vint donc à Paris et s'installa rue des Deux Portes Saint-Sauveur, chez M. Briou. Il s'occupa aussitôt de poursuivre et de perfectionner ses études de chimie, et suivit dans ce but les cours professés par MM. Macquer et Baumé.

Ces cours s'inspiraient avant tout des doctrines de Boerhaave (1) considéré lui-même comme un dieu en la matière. On commençait par un long historique de la chimie, en remontant aux Grecs, aux Phéniciens, et même au-delà :

« Zozime de Panopolis a cru que la chimie était connue avant le déluge. Cet auteur avance même que les démons, en récompense des faveurs qu'ils avaient reçues des filles des hommes, leur donnèrent la connaissance de cette science. D'autres écrivains disent que les anges devinrent amoureux des femmes et qu'ils ne purent en avoir les faveurs sans qu'ils ne leur aient dévoilé tous les mystères de la nature. La terre noire de l'Égypte a fait donner à ce pays le

(1) Boerhaave (Hermann) — 1668-1738 — médecin et chimiste hollandais né près de Leyde. Sa renommée comme médecin était telle qu'il reçut un jour une lettre d'un mandarin chinois portant pour inscription : A Monsieur Boerhaave, médecin en Europe.

nom de Kemia, comme le rapporte Plutarque dans son traité d'Isis et d'Osiris. Suivant Bochart, le mot Kemia signifie cacher. La chimie est si ancienne qu'elle a été cultivée beaucoup avant le déluge, car Tubalcain ou le vrai Vulcain des anciens, le huitième homme après Adam, a su travailler le cuivre et le fer pour en faire des ustensiles (1). »

Après avoir passé en revue la plupart des chimistes anciens, le cours en venait aux modernes :

« Isaac Hollandais et Jean Isaac Hollandais, natifs de Stolx, petite ville de Hollande, ont écrit différents traités de chimie dans lesquels on trouve des expériences singulières sur la pierre philosophale, la science de la chimie, la projection infinie des minéraux, les végétaux, le vin et autres. » (2)

Le cours de chimie s'élançait ensuite dans le règne minéral :

« On ne connaît dans la chimie médicinale que cinq espèces d'acides. Savoir : trois minéraux et deux végétaux. Les acides minéraux sont : l'acide vitriolique, l'acide nitreux et l'acide marin. Les acides végétaux sont : l'acide du vinaigre et la crème de tartre.

Les cinq acides se combinent jusqu'au point de saturation avec différentes substances, tels sont les sels alkalis, les pierres ou terres calcaires ou absorbantes, et les substances métalliques.

Les alkalis sont de deux espèces, les alkalis fixes et les alkalis volatils » (3).

La lecture de ce cours est rendue particulièrement ardue par la présence de symboles. Parmi les plus simples, nous voyons qu'une croix ornée de quatre points indique l'acide du vinaigre, une croix surmontée d'un rectangle indique le tartre, un triangle barré représente la terre absorbante ou terre vitrifiable, etc...

(1) E. 702.

(2) E. 696.

(3) E. 697.

Voici quelques précisions sur la façon dont le cours était présenté aux élèves :

MM. Macquer et Baumé donnaient le 5 décembre 1763 un compendium à leur cours de chimie. Ce jour-là, on s'occupa de la poudre fulminante qui était composée de salpêtre, on traita du pyrofort où entrait la cassonade. Les jours suivants furent destinés à l'étude du sel marin, du borax, des métaux, de l'or, de la platine (sic), de l'argent, du cuivre, de l'étain, du fer : « Les métaux sont composés de terre et de phlogistique »... « Le métal est la partie la plus cuite et la plus digérée des minéraux ».

Tout en parcourant les nombreuses notes de chimie rédigées par l'élève Cornette, notes qui sont loin de nos notions de chimie moderne, nous sommes frappés par certains aphorismes. Le phlogistique notamment, dont nous retrouvons mille fois le nom, se trouve dissimulé dans les moindres réactions. Il se fait pressentir, mais sous un halo de mystère insondable.

« Le Phlogistique n'est presque pas feu, seulement l'aliment du feu, le feu est son véhicule, la flamme sa destruction. Il est très difficile à être expliqué et à le comprendre parce que l'on ne peut pas le démontrer.

L'or fulminant est un or empreint de quelques esprits qui en font écarter les parties avec violence.

Les cristaux de lune ou nitre lunaire sont une dissolution à chaud de l'argent et du nitre fumant. » (1)

Puis venaient le vitriol de chypre, la teinture de Mars, le beurre d'antimoine, la Panacée antimoniacale, etc...

Si nous quittons ces données de chimie minérale, nous tombons dans un autre abîme, la chimie végétale et organique. La première ne semble qu'une botanique simplifiée :

« Le végétal : c'est un corps que la terre produit ayant une âme végétative. La plante : c'est un corps organisé qui a essentiellement une

(1) E. 694.

semence ; le corps produit d'ordinaire des feuilles, des tiges et des fleurs. Suivant M. Boerhaave, c'est un corps hydraulique qui contient dans différents vaisseaux diverses sortes de fluides et qui, par quelques-unes de ses parties extérieures, est attaché à un autre corps duquel il tire par cette même partie la matière qui le nourrit et le fait vivre ».

La seconde traite des animaux et de l'*Analyse exacte de leurs parties et de leurs excréments*.

« L'animal est un corps qui se meut ayant une âme sensitive. Il fournit par distillation du phlegme, de l'huile, du sel volatil et de la terre ».

La chimie organique s'occupait d'analyser le lait, le beurre, le fromage, le petit lait, l'axonge, la gelée, l'urine. Autant de données qui nous semblent embryonnaires. Pour l'analyse du lait par exemple; il suffisait de savoir qu'il ne contenait ni acide, ni alcali, qu'il n'avait aucun piquant salin... « et pourtant, il est certain que les sucs des plantes dont le lait est formé contiennent beaucoup de matières salines et surtout des acides. Mais dans le lait, les acides sont combinés de manière qu'ils ne soient point sensibles » (1).

Comment ne pas toucher un mot de cette expérience éminemment curieuse que l'on trouve, pareille à un point d'orgue, à la fin de ce cours de chimie organique, page 169 :

« *Analyse du crâne humain* :

Remplissez les deux tiers d'une cornue de grès ou de verre de crâne humain réduit en petits morceaux : adaptez-y un grand ballon, percez-y un petit trou que vous lutterez exactement, placez cette cornue ainsi luttée au fourneau de réverbère, donnez un feu du premier degré tant pour échauffer les vaisseaux que pour faire distiller les parties aqueuses, augmentez un peu le feu. Lorsque vous voyez qu'il ne sortira plus de phlegme, vous voyez beaucoup de vapeurs s'élever de la cornue qui rempliront le ballon de nuages... »

(1) E. 694.

A ce moment il faut veiller à l'intensité du feu pour éviter l'explosion. On augmente la cuisson jusqu'à la dernière violence lorsqu'apparaît une huile rouge. Cette huile s'épaississant, un sel volatil s'attache au col de la cornue. Lorsque les réactions sont terminées, les vaisseaux sont clairs ; on éteint le feu et on délutte les appareils.

« Versez ce qui sera contenu dans le récipient dans un entonnoir de verre garni de papier gry, l'esprit passera et l'huile restera sur le filtre ».

On verse l'esprit dans une cucurbite que l'on met au bain de sable, on pratique une sublimation, etc..., et en fin de compte on trouve dans la cornue un *caput mortuum*, dont on ne peut retirer par lixiviation, filtration, évaporation, aucun soupçon d'alcali fixe. La mauvaise odeur de l'huile, sa consistance et sa couleur noire proviennent du feu et des fuliginosités qui ont « réverbéré dessus » (1).

II

Cornette ne se contenta pas longtemps de cette chimie trop nébuleuse. Son esprit positif, à la fois curieux et obstiné, le poussa bientôt à ne pas négliger dans ses analyses la matière médicale et la pharmacodynamie. Il n'oubliait pas l'enseignement de l'apothicaire Janson et désirait aussi le perfectionner. C'est dans ce but qu'il se mit à suivre les cours de Rouelle, dont la renommée était alors très grande, comme celle de l'apothicaire Mitouart, rue de Beaune. Rouelle avait ouvert rue Jacob, pour les amateurs de pharmacologie et de chimie des cours payants. Il y avait au quartier Latin bien d'autres associations particulières analogues qui s'occupaient de science. Bucquet, D. M. P., enseignait l'anatomie dans son amphi-

(1) E. 694.

théâtre, rue Basse des Ursins. L'apothicaire Laplanche professait l'histoire naturelle et la chimie, rue de la Monnaie ; Goubelly D. M. P. donnait des répétitions d'anatomie, de chirurgie opératoire, d'obstétrique, dans la salle de la place Maubert, etc....

Rouelle compléta donc l'éducation que Janson, le petit apothicaire de province, avait donnée à son élève ; et ce passage de la vie de Cornette nous intéresse tout particulièrement, car il montre bi

de son esprit, vers la chimie pure et vers la chimie médicale (1). Rouelle parlait de l'art de prescrire. Il enseignait toutes ces anciennes formules de la pharmacopée avec les abréviations latines d'usage. Son cours faisait à l'herboristerie une part fort importante. Après un aperçu historique, il en venait à une classification des plantes où dominaient les simples : « graminées à corps muqueux, à semence farineuse, titimacées à suc laiteux, purgatives et émétiques, cucurbitacées, chargées d'acide nitreux, solanifères, narcotiques et dangereuses, labiées aux semences émulsives contenant de l'or ».

Puis il préconisait la manière de cueillir les plantes-remèdes, l'époque de leur cueillaison, les soins à prendre pour leur dessication. Il en arrivait ainsi aux groupements végétaux d'ordre thérapeutique. Les diurétiques, par exemple, étaient classés en deux groupes : 1^o les diurétiques chauds, augmentant le mouvement du sang et, par ce moyen, la sécrétion de l'urine ; 2^o les diurétiques froids qui diminuent la rarecence des humeurs, et par ce moyen donnent lieu à la sérosité de se séparer du sang dont elle ne pouvait pas se débarrasser auparavant. Les diurétiques chauds sont les racines de persil, d'asperge sauvage, de buis, de ringium, à la dose d'une once par pinte d'eau, celle de chardon étoilé et de porera brava en décoction. On doit ranger dans la même classe les racines de saxiphrage,

(1) E. 692.

de souchet, de dictamne blanc, de fraxinelle, de fumeterre et son suc, les semences d'alkekengès, de solanum; de genêt, les baies de genevièvre, les feuilles de greuil, la thérébenthine, les cloportes, les vers de terre, les crapauds, les cantharides, le fer, le borax naturel » (sic.)

« Les diurétiques froids sont les racines de nénuphar, de guimauve, d'oseille, de fraisier, de réglisse, les feuilles de chicorée sauvage, de laitue, de pourpier, de capillaire, d'aigremoine, de pimprenelle, à la dose d'une poignée dans les bouillons ou opozèmes, les semences de chicorée, laitue, pourpier... »

Rouelle en arrivait aussi aux modes d'administrer les médications, soit en potions, gargarismes, lavements, etc... avec leurs définitions distinctives.

« Les lavements qu'on appelle aussi clystères, enemata, et dans le pays vulgairement remèdes, sont des remèdes destinés à être portés dans le canal intestinal par l'anus. On en fait de différentes espèces, mais les plus ordinaires sont les purgatifs et les émollients ».

Cornette ne pouvait manquer d'être très érudit après avoir suivi ces cours, car ils s'accompagnaient d'un formulaire étendu, aux termes spécifiques : *gargarismes detergens* — *gargarisme vulnerarium*, *injection anodina*, *sirupus anthelminticus*, etc... etc..., où, à l'aqua communis, s'associaient en doses savantes les essences des plantes distribuées avec un doigté minutieusement mesuré.

Ces études s'échelonnent de 1763 à 1768. A ce moment, nous retrouvons des traces objectives de l'esprit particulièrement éclairé de Cornette, ainsi que de ses découvertes personnelles. Comme nous le verrons plus loin il s'était fait remarquer par ses professeurs. Peut-être lui fournirent-ils un travail de laboratoire rémunérateur, ou bien sa marraine, la femme du recteur de Besançon, s'érigea-t-elle en mécène... On ne s'explique guère com-

ment il aurait pu s'en tirer autrement, car son père, à la tête de sa nombreuse famille, ne devait pas se trouver en état de lui fournir les importants subsides nécessaires à ses études loin du toit familial. Nous savons de plus que Cornette songeait déjà à prendre des inscriptions de médecine. Il n'achèvera ses études médicales qu'en 1778 ; or, ces études étaient fort onéreuses au XVIII^e siècle ; selon un compte de Michel Bermingham, cité par Corlieu, elles s'élevaient à 5.614 l. en 1754, soit 6.000 livres en chiffres ronds.

III

Tout en poursuivant ses études, Cornette s'occupait à réaliser certaines expériences que lui suggéraient les actualités. Et toujours avec le même soin appliqué, il notait par le détail chaque observation, tant étrangère que personnelle. C'est ainsi que, concernant la Physique qui le passionna à son heure, nous trouvons dans ses papiers des appréciations de ce genre :

« Les physiciens ne sont point encore d'accord entre eux si l'air est coloré ou s'il ne l'est pas. La lumière qui émane du soleil jusqu'à nous traverse à peu près en huit minutes ce qu'un boulet de canon conservant sa vitesse ne ferait pas en 25 années » (1).

D'ailleurs, Cornette ne pouvait rester longtemps un simple élève. Il se sentait capable de créer. Au début de 1786, il s'occupa de la construction d'un pèse-liqueur dont il publiera les détails à la fin de l'année :

« À peine fut-il publié, écrit-il, qu'il parut sur la scène physique plusieurs nouveaux pèse-liqueurs et tous construits sur des principes différents. Quoique plusieurs aient le même objet à remplir qui est de connaître les qualités de liqueur spiritueuse non rectifiée et rectifiée, je ne dirai rien sur le mérite de ces pèse-liqueurs. Je suis flatté d'avoir ouvert la scène et d'être l'auteur du conflit.

Lorsque j'ai publié mon pèse-liqueur, j'ai eu l'intention de donner à la physique et au commerce un instrument qui fut propre à connaître avec précision la quantité de liqueur spiritueuse contenue dans les eaux-de-vie, et en effet, on parvient à cette connaissance à l'aide de la table que j'ai publiée en même temps, qui contient le résultat de mes expériences »

Cornette n'eut pas, assurément, tout le succès qu'il souhaitait. Un certain Boisson réfuta et critiqua son appareil. Mais Cornette se défendit avec acharnement, reprenant point par point les critiques, relevant les défis, non sans acerbité, car son assurance était basée sur l'expérimentation précise des phénomènes, et cette « manière de juger le travail d'autrui est (disait-il), on ne peut plus magistrale et contraire au progrès des sciences ».

Il nous raconte lui-même, en notations abrégées, les évènements qui l'amènèrent à s'intéresser aux lois de la congélation :

« Il y a peu de physic. qui n'aient exam. la congel. de l'eau et les phén. qui l'accomp. Il était diffic. de croire qu'il fût possible de faire de nouv. découv. J'avoue que sans les recher. que j'ai été obl. de faire pour perfec. mon P. L. je n'aurai peut-être pas eu occas. de faire les découv. dont je vais rendre com. »

« On sait que la glace qui commence à fondre et l'eau qui commence à geler ont le même degré de froid ; c'est ce que beaucoup de physiciens ont observé. Le terme de la congélation est un terme fixe ; mais ce que l'on n'a qu'entrevu et ce qui fait l'objet d'une découverte, c'est que l'eau, en se gelant, produit d'autant plus de chaleur que le froid qu'on lui fait éprouver est lui-même plus grand (1). »

A ce moment, Cornette, remarquant la dilatation anormale de l'eau, établit le minimum de son volume au terme de 4^o.

« J'ai répété cette expérience douze fois de suite, je n'ai pas apprécié la plus légère différence..... voici un phénomène bien sin-

(1) E. 703.

gulier et bien constant. L'eau cesse de se contracter et de diminuer de volume lorsqu'elle est à dix degrés de chaleur au-dessus du terme de la congélation, et au lieu de diminuer de volume en éprouvant un plus grand froid, elle augmente au contraire, comme si on la chauffait, même lorsqu'elle a encore 4 degrés de chaleur au-dessus du terme de la congélation. J'aurais de la peine à croire à ce phénomène si je ne l'avais pas observé un si grand nombre de fois, le degré est précis. »

« Ce phénomène peut tenir à tout le système hydraulique de la nature, et est peut-être la cause de quelques grands effets inconnus de nous. Il est bien singulier que le degré de chaleur dans l'intérieur de la terre soit celui où les parties intégrales de l'eau soient dans une sorte de repos et de tranquillité, et le seul point où l'eau soit condensée sous le plus petit volume, de manière à occuper à l'intérieur de la terre le moins de place possible. »

Entraîné par ses observations, Cornette s'aperçut encore que les différences du point de congélation sont en rapport avec la masse de substance dissoute dans le solvant, et émit les premières données de la cryoscopie, précisées plus tard par Raoult.

« On a dû remarquer que le terme de la congélation n'est pas le même pour toutes les liqueurs. Il faut une intensité de froid d'autant plus grande que la liqueur est moins gelable, ce qui est digne de remarque. »

Nous nous trouvons ici en présence des seuls documents, ayant trait à la physique, que nous ait laissés Cornette. Cette science n'occupe certes pas un rôle de tout premier plan dans son œuvre, mais elle n'en a pas moins contribué à mettre notre savant en vedette dans les milieux scientifiques. Rien cependant ne pouvait faire pressentir, en 1772, l'évènement qui devait décider de sa carrière et qui aurait fait sa fortune autant que sa gloire, sans la Révolution.

CHAPITRE III

I. Collaboration scientifique de Cornette et de J.-M.-F. De Lassone.

II. Analyse des eaux.

(1772-1778).

I

En 1772, Cornette a vingt-huit ans. Le domaine scientifique lui est devenu familier et la chimie officielle surtout n'a plus de secrets pour lui. Le moment est venu de chercher à s'assurer un poste qui lui permette de mettre à profit ses connaissances.

Le hasard, qui fait souvent bien les choses, lui fit faire la plus heureuse des rencontres : celle de Joseph-Marie-François de Lassone (1), illustre et réputé savant, membre de l'Académie des Sciences, premier médecin de Marie-Antoinette et de Louis XVI.

Il ne pouvait suffire à toutes les occupations qui relevaient de ses hautes fonctions et qui comprenaient, entre

(1) Lassone (Joseph-Marie-François de), né à Carpentras en 1717, mort en 1788. Fils de médecin, étudia la chirurgie sous la direction de Morand. En 1738, il partagea avec Lecat le prix proposé par l'Académie de chirurgie pour l'extirpation du cancer à la matrice. Vers 1741, il se fit agréger à la Faculté de Médecine de Paris. Il fut admis à l'Académie des Sciences avant d'avoir atteint sa 25^e année. Il acquit une grande réputation qui lui valut d'être attaché à la maison de Marie Leczinska, puis de devenir premier médecin de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Il provoqua la création de la Société Royale de Médecine en 1776. On possède une quarantaine de ses mémoires, tant à l'Académie des Sciences que dans le Bulletin de la Société Royale de Médecine. On lui doit en outre une méthode éprouvée pour le traitement de la rage (Paris, 1776, in-4°).

autres, la responsabilité des remèdes secrets, la surveillance des eaux minérales et médicinales, la connaissance des épidémies, etc... Les nombreuses analyses chimiques que tout ceci entraînait lui faisaient désirer un collaborateur ; aussi se ménagea-t-il une première entrevue avec un jeune chimiste dont il avait entendu dire beaucoup de bien, et qui n'était autre que Cornette. Il lui adressait, peu après, la lettre suivante :

« Tout ce que l'on m'a dit, Monsieur, et le jugement que j'en ai porté moi-même en vous voyant, ont décidé le désir que j'ay que vous puissiez vous attacher à moi. Si cet arrangement a lieu comme je l'espère, je suis persuadé que je n'auray qu'à m'en louer et que de votre côté vous ne serez pas dans le cas de vous repentir. J'ay mandé à M. le Comte d'Anguivillier qu'à mon retour à Paris après le voyage de Compiègne nous terminions ensemble cette affaire ; je dois cependant vous déclarer, Monsieur, que si vous trouviez occasion favorable à votre fortune, ou quelque établissement avantageux, je serais au désespoir de vous en détourner. Je suis bien reconnaissant du zèle et des sentiments que vous me témoignez et je compte sur leur sincérité. J'ay l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

« LASSONE.

« A Compiègne, le 26 juillet 1772. »

Il s'agit là d'une de ces sympathies qui, sans raison apparente, naissent entre deux êtres, dès leur première rencontre. Lassone fut sans doute subjugué autant par la noble allure du jeune savant que par son intelligence et son habileté dans les travaux de laboratoire.

La collaboration de Cornette et de Lassone ne devint effective qu'à la fin de l'année 1772. A ce moment, Cornette venait de faire un séjour au sein de sa famille, car c'est à son retour à Paris qu'il reçut cette lettre de Lassone datée de Versailles, le 3 décembre 1772 :

« Venez me voir à mon appartement, aux Thuilleries, Cour des Princes, le mardi soir, à sept heures. Je vous dirai le jour que vous

pourrez être tout à fait à moi. Je le désire fort parce que je compte que vous vous attacherez cordialement à moi (1). »

Il est facile de supposer que Cornette se prêta volontiers aux desiderata de son nouveau maître. Il partit à Marly, au laboratoire particulier de Lassone. Une ère nouvelle naissait pour lui, dans l'ardeur des recherches qui le passionnaient, dans l'amour du travail, et aussi, dans la chaleur et le charme de jeunes sympathies. Car une solide amitié ne tarda pas à se créer, tout naturellement entre Cornette et le fils de Lassone, qui partageait ses goûts, et avec qui il put se livrer à loisir aux joies de la chimie expérimentale.

Travailleur méthodique, Cornette prend un soin jaloux de son nouveau domaine. Il s'empresse de dresser une liste de tous les bocaux de laboratoire et la consigne en 92 numéros dans un album relié de parchemin : *Indications et notices des produits chimiques du laboratoire de Marly renfermés dans des bouteilles, flacons et bocaux désignés par les numéros ci-dessous.*

Le 26 mars 1773. (1)

Chaque description est abondamment détaillée ; c'est ainsi que le n° 7 indique : « Sel neutre phosphorique fait avec l'acide phosphorique résultant du deliquium de phosphore et de la terre absorbante précipité du sel d'Epsom ».

Cornette note aussi certaines de ses nombreuses expériences. On retrouve une liste des observations et opérations faites à partir du 1^{er} janvier 1773 (2). Elles portent les titres suivants : « Fleurs de zinc ammoniacal. Minium décoloré par la crème de tartre. Régule de cobalt. Vinaigre de borax. Recherches de dissolution du cuivre, fer, mercure, zinc. Fleurs de zinc et vinaigre radical, etc.. etc... »

Le 12 avril 1773, on observa le foie de soufre.

(1) E. 705.

(2) E. 698.

D'ailleurs on se tenait très au courant, au laboratoire de Marly ; les périodiques les plus cotés y étaient reçus, notamment *L'avant Coureur*, qui contenait les nouvelles scientifiques les plus récentes, et le *Journal de M. l'abbé Rozier*.

Cornette écrit beaucoup ; il prend des notes sur tous les papiers qui tombent à portée de sa main ; dos de lettres, invitations de mariage. Nous trouvons sur une fiche concernant la congélation du mercure que Pallas, professeur de l'Académie de Pétersbourg, a observé en Russie un froid terrible en Décembre 1772 ; 50° au-dessous de 0. Du mercure mis dans une tasse de porcelaine sur l'embrasure d'une fenêtre est devenu aussi dur que l'étain ; on put le frapper à l'aide d'un marteau ; le même phénomène s'est produit en Sibérie le 9 décembre à Irkoutsk.

Sur un autre fragment de papier, il note les expériences de Camus ayant trait à l'action de l'étincelle électrique sur les métaux, l'or, l'argent, le cuivre, l'étain, etc. Ailleurs encore, les titres de mémoires remarquables présentés aux Sociétés Savantes, tant à l'étranger qu'en France. Les dates sont scrupuleusement consignées, ainsi que les noms des auteurs ; il est à remarquer cependant que Margraff, Baumé, Cadet, sont particulièrement à l'honneur, aux côtés de Malbranche, Geoffroy, Réaumur, Tournefort, Mariotte, Homberg. Il fait un résumé des passages présentant un intérêt spécial, parfois même une critique. Ainsi, apprenant que Suvenhoeck et Harlsœcher ont été les premiers à apercevoir, à l'aide d'un microscope rudimentaire, « un nombre considérable d'animalcules, pouvant être regardés comme les rudiments des corps », Cornette annote :

« Hippocrate avait, beaucoup avant ces auteurs, entrevu le phénomène, puisqu'il dit que rien ne se fait de rien. Il donnait encore plus d'étendue à son axiome en inférant qu'il ne périt rien absolument dans la nature, et qu'il ne naît rien qui n'ait été auparavant. »

Puis il s'égare avec Pithagore et Héraclite....

II

Cornette gagne bientôt l'estime de son maître et son entière confiance, à tel point que ce dernier le charge définitivement de l'analyse des eaux, ce qui n'est certes pas la partie la moins importante de son poste. De fréquents voyages étaient nécessaires, Cornette devant se rendre sur place pour recueillir des échantillons d'eau, et nous comprenons aisément tout le charme que devait avoir pour lui ce nouveau travail.

Du 13 juillet à la fin de l'été 1773, Cornette s'occupa des eaux suivantes :

Le 13 juillet : analyse de l'eau du puits du Château de Compiègne (1).

Le 24 juillet : analyse de l'eau de la Rivière de l'Aisne (2).

Le 12 août : analyse de l'eau de Mouchy (3).

Le 13 août : analyse de l'eau de Clairoy (4).

(Sans date) : analyse d'une eau qui a été donnée à M. de Lassone par Monseigneur l'Evêque d'Evreux (5).

Cornette ne néglige aucun élément. Il examine d'abord la situation des sources, les terrains sur lesquels les eaux s'acheminent. Ce n'est qu'à la suite de ces détails préliminaires qu'il s'élance dans l'analyse chimique proprement dite.

« Mouchy est un village éloigné de Compiègne de deux lieues dont M. le Comte de Guiche est Seigneur. Il possède en cet endroit

(1) E. 704.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

(5) E. 688.

un château recommandable par son ancienneté. Les murs de ce château sont entourés d'eau de toute part, il y a ensuite un parc très étendu dans lequel passent plusieurs ruisseaux fort abondants qui serpentent de tous côtés. Dans un de ces côtés, au Nord-Est, une source assez abondante dont l'eau très claire et limpide la fait regarder comme de très bonne qualité. Cette source sort du bas d'une petite colline et vient se répandre dans un bassin que l'on a pratiqué pour cela. Elle roule sur des terres crétacées et tous les pays des alentours ne sont autre chose que des bans de craie qui se continuent. Le bassin où coule cette eau est rempli d'une terre crétacée très blanche et il est entretenu très proprement. »

« Clairroy est un village à une lieue de Compiègne au bas d'une montagne que l'on nomme camp de César. Dans le penchant de cette montagne est une source dont on fait beaucoup d'usage à la cour et que l'on nomme eau du Roy. Elle est reconnue dans le pays comme une eau très pure. Cette eau filtre à travers des terres labourables, champs et vignes que l'on est dans l'habitude de fumer dans ce pays-là. Tout le terrain est rempli de bancs de sables très considérables au travers desquels cette eau m'a paru filtrer. Je n'ai point aperçu dans cette partie de montagne de bancs de craie comme je l'ai observé pour celle de Mouchy. »

Après avoir ainsi considéré le site et le terrain, Cornette passe à l'analyse chimique, fait les expériences appropriées :

1^o Si l'eau est claire, limpide, sans odeur ni saveur, quelle seront les réactions préliminaires ?

« Elle n'imprime sur la langue aucune saveur styptique qui dénote qu'elle contienne du fer. J'ai mis de cette eau dans une bouteille de chopine que j'avais remplie à demi, je l'ai agitée très fortement, ayant soin de boucher l'orifice de la bouteille avec du parchemin, j'ai reçu ensuite les vapeurs dans l'œil par une ouverture que j'avais pratiquée au parchemin, l'air qui s'en est dégagé n'a produit aucun effet qui caractérise le gaz, je n'ai ressenti aucune cuisson, comme cela a coutume d'arriver à toutes les eaux minérales aériennes, expérience qui me fait soupçonner que cette eau rentre dans la classe des eaux ordinaires ». (Eau envoyée par l'Evêque d'Evreux).

« Elle n'a aucune saveur particulière et par conséquent n'est point désagréable quoique cependant je l'eusse puisée dans un temps où la température était à 20°, temps auquel tous les fluides aqueux

se dilatent et ne frappent pas d'une manière si agréable les organes du goût ».

2° Quelle est la crudité de l'eau ? Degré de dissolution des savons, de cuisson des légumes.

3° Essai avec une dissolution d'argent :

« La dissolution d'argent a occasionné sur le champ un précipité blanc en forme de caillebot, ce qui décèle dans cette eau l'existence de l'acide marin » (eau de Senlis).

4° Essai avec le sirop de vidette.

« Elle ne rougit point la teinture de tournesol, mais elle verdit le sirop de vidette, ce qui annonce dans cette eau une petite portion de terre calcaire libre » (Eau de Balaincourt).

5° Essais avec la noix de galle, le bleu de Prusse, l'esprit de vin.

« Je n'ai tiré de ces différentes expériences aucune induction qui ait pu me faire constater l'existence du fer, quoique, cependant, le fond de ce puits soit une couche de craie ferrugineuse » (Puits du Château de Compiègne).

Les opérations suivantes consistaient à évaporer sur bain de sable les liqueurs. On évaluait le poids exact du résidu sec en gros et en grains. On reprenait par l'eau distillée bouillante et l'on répétait les opérations d'évaporation. En traitant le nouveau résidu soluble par le vinaigre, on reconnaissait la terre calcaire. En le laissait s'humidifier à l'air, on y décelait le sel marin. Le reste composait le sélénite, la terre végétale ou l'argile, suivant les impressions tactiles et visuelles du chimiste. Chaque matière était duement évaluée en grains par rapport à une pinte d'eau. Une conclusion de ce genre était ensuite formulée « On verra par les expériences suivantes que l'eau ne contient aucune matière capable qui puisse en empêcher l'usage ».

Au cours de ses analyses Cornette montre un goût particulier pour les couleurs. Devant les réactions qui s'enchaînent sous ses yeux, il ne peut s'empêcher d'être poète, autant que le lui permet la science.

« Elle blanchit avec la dissolution d'argent ; au bout de quelque temps la liqueur prend la couleur de gorge de pigeon » (eau de Balaincourt).

« Le précipité prit une couleur jaune très clair, absolument semblable au beau turbith minéral » (Eau de Mouchy).

« Evaporée jusqu'à siccité, a laissé un résidu dont une partie était par plaques luisantes argentines, comme talqueuses, l'autre partie était d'une couleur brune cendrée » (Eau de la Fontaine Saint-Martin).

Mais l'analyse des eaux précédentes est simple comparativement à celle des eaux minérales, alors très à la mode. L'âme du chimiste se sent comme désarçonnée devant les phénomènes les plus inattendus :

« Elle contient beaucoup d'air, et elle pousse le bouchon comme du vin de champagne mousseux ».

« Elle a une légère odeur minérale et elle acquiert par son séjour dans les bouteilles en vidange une légère odeur de croupi ; elle est plus pesante que l'eau de Seine de trois huitième de degré à mon pèse-liqueur, mais un effet singulier est qu'elle devient plus légère à mesure qu'on lui fait perdre de son air par l'agitation, mais elle reste spécifiquement plus pesante d'un quart de degré que l'eau de Seine, il semblerait qu'au contraire elle devrait acquérir plus de pesanteur à mesure qu'on la prive d'air parce que cet élément est environ huit cents fois plus léger que l'eau et qu'il devrait lui communiquer une partie de sa légèreté.

La présence d'hydrogène sulfuré est peu accoutumée, de même que celle du principe inflammable.

« J'ai mêlé cette eau minérale avec du foie de soufre, il s'est formé aussitôt un précipité de couleur d'ardoise et il s'est dégagé une odeur d'œufs pourris. A l'égard de la couleur du précipité, elle vient du fer qui est ressuscité par le phlogistique du foie de soufre... Les deux dernières expériences dans lesquelles les précipités métal-

liques ont pris de la couleur prouvent que l'eau minérale contient un peu de *principe inflammable*, l'odeur de croupi qu'acquiert cette eau par le séjour dans les bouteilles en est encore une preuve (1) ».

Notons encore que Cornette s'occupait aussi, depuis plusieurs années, des eaux médicinales, comme on le retrouve dans cette *analyse d'une eau prise en lavement pour guérir les maladies vénériennes* », datée du 18 janvier 1770 (2), et qui contenait du sublimé corrosif.

Ces diverses analyses d'eau nous montrent bien l'esprit particulièrement scientifique de Cornette, par rapport à ses contemporains. Dans une réfutation qu'il eut l'occasion de faire (3), il s'élève contre tous les préjugés en vigueur. On pensait que l'eau pouvait se convertir en terre et on en donnait comme preuve la formation des stalactites ; l'eau était le principe fluidifiant de tous les corps, principe applicable même aux huiles, au mercure. Cornette se permet de douter d'une semblable assertion. Il s'élève également contre les classifications des eaux en eaux de pluie, de neige, minérales, de mer : « Pareille division n'est faite que pour porter de l'obscurité. Ne vaudrait-il pas mieux les diviser en douces et en salées ? L'eau de pluie et de neige, n'est-ce pas de l'eau douce ? »

Enfin, en ce qui concerne la nécessité de faire des analyses, Cornette se révèle un esprit des plus éclairés, véritable précurseur des tendances modernes : « Le sens du goût, disait-on, nous est donné comme surveillance, et suffit pour décider du degré de salubrité (d'une eau), et s'il arrive que nous nous trompions, ce ne pourra jamais être à notre grand préjudice ». Il fait aussitôt ressortir les différences notables qui existent entre les individus, eu égard à « l'état où sont nos organes ». Pour lui, l'analyse

(1) E. 704.

(2) E. 697.

(3) E. 704.

chimique doit être tentée avant tout, elle seule pouvant être une garantie certaine de la sécurité publique :

« N'eut-il pas mieux valu avoir recours en premier lieu à l'expérience que d'exposer un nombre infini de personnes à devenir les victimes de leur crédulité ? » s'exclame-t-il.

CHAPITRE IV

I. Education médicale de Cornette.

II. Collaboration avec Lassone à la Société Royale de Médecine.

(1775-1778).

I

Au cours de ces dernières années, l'esprit de Cornette se tourna vers les questions médicales, chose toute naturelle puisqu'il vivait entouré de médecins : le fils de Lassone même se disait disciple d'Hippocrate. Le moment vint donc où il pensa sérieusement à acquérir des grades dans une Faculté de Médecine. Nous ne pouvons que supposer qu'il prit ses premières inscriptions à Paris, afin de demeurer à proximité de son travail.

La Faculté de Médecine actuelle possède un superbe volume in-folio relatant les événements importants survenus au cours des années 1764 à 1777. Nous l'avons parcouru sans succès. Un autre volume, postérieur à 1777 a été collationné, et les tables qui en ont été faites ne mentionnent en aucun endroit le nom de Cornette. Rien d'étonnant à ce que l'on ne retrouve pas mieux les traces de notre philiâtre ; il n'était encore qu'un humble candidat, n'ayant passé aucun des examens importants qui distinguaient alors un étudiant.

Quoiqu'il en soit, les parents de Cornette étaient au courant de ses projets, mais n'eurent pas la joie de le voir docteur en médecine. Sa mère s'éteignit pieusement le

•

25 juillet 1773, et son corps fut inhumé à Besançon, dans le charnier de la chapelle de Saint-François de Paule. Le père, qui vivait seul avec ses filles, écrivait à Claude-Melchior le 2 août 1775, dans son français assez fruste :

« Votre sœur Nannette a achevé vos manchettes de même que le jabot qui sont assez aisé que l'on dit très belle et qui vaille à la fin de l'année 50 louis d'or. Je souhaite que la perruque à trois circonstances soit de mesure et que l'un et l'autre serve pour votre grade de médecine... »

Dans les termes de cette lettre, on mesure les sentiments d'admiration que Cornette éveillait chez les siens. Il jouait déjà le rôle du parent riche et influent auprès de qui on sollicite des grâces, des appuis, des recommandations. Les demandes se multiplieront avec sa notoriété ; c'est une tante qui le consulte au sujet de son fils ; un sien cousin, dont la mère est malade, et pour qui il doit faire des démarches auprès du Ministère de la guerre, son propre frère, en garnison à Besançon, qui réclame quelque argent, qu'il remboursera, bien entendu. Comme bien on pense, les requêtes familiales de cet ordre ne sont pas les moins fréquentes... mais comment ne pas les exaucer lorsqu'elles sont aussi bien amenées :

« Dans le séjour que son Altesse Royale Mrg. le Prince de Condé a fait à Besançon, nostre tante luy a présenté un placet fait par un habile avocat où il est expliqué ses raisons qui sont en partie que son fils est un jeune homme qui n'a pas encore dix-sept ans, fils unique, le soutien de sa mère et le reste. Le prince, bon et charitable, la reçut de sa main et la remit entre les mains de MM. ses secrétaires. Plusieurs Messieurs lui ont dit que le placet était un peu appuyé et qu'elle obtiendrait la grâce de son fils ».

Même les amis de Besançon écrivaient au nom de la famille lorsque celle-ci n'osait pas le faire directement. Nodier adressait à Cornette, le 30 octobre 1776, une lettre afin d'obtenir un secours pour sa sœur Thérèse, dont le

mari, par l'avidité de ses supérieurs, « a vu un précipice s'ouvrir sous ses pas »... « Faites ce que votre bon cœur doit vous inspirer », ajoute Nodier en terminant. Cette lettre, adressée à M. Cornette, *étudiant en médecine*, chez M. de Lassone, Conseiller d'Etat, Premier Médecin de la Reine, à Versailles, prouve l'importance qu'avait pour Cornette, à cette période de sa vie, l'état d'étudiant en médecine.

Au mois de septembre 1775, Cornette dut quitter Lassone précipitamment. Son père, souffrant de terribles crises d'asthme et pressentant sa mort prochaine, désirait lui parler une dernière fois, ainsi que nous l'apprend une lettre de Lassone :

« J'avais compté, Monsieur, vous mener avec moi à Fontainebleau, le mois prochain, mais le motif qui vous détermine à désirer faire un voyage dans votre patrie est si honnête et si légitime que vous ne devez pas perdre un instant pour partir. Il est de votre devoir de donner à un père avancé en âge, et qui vous appelle, la consolation qu'il désire. Je ne puis qu'approuver votre empressement. Vous pouvez rester auprès de Monsieur votre père jusqu'après le voyage à Fontainebleau, c'est-à-dire jusqu'à la Saint-Martin, et même plus de temps si cela était nécessaire. Vous me donnerez avis de votre retour ».

Ce fut en effet la dernière fois que Cornette vit son père. Trois ans à peine après sa femme, le 6 février 1776, à trois heures et demie du matin, le vieillard mourut, muni des sacrements de l'Eglise, et fut pieusement inhumé, le lendemain matin à dix heures, dans le caveau de Saint-François de Paule, « en présence de sa parenté, des congréganistes, des confrères du Saint-Sacrement et en particulier de Maximin Vieille et de Joseph Corrotte et le fr. d. religieux minime vicaire Servin ».

De retour de Besançon, Cornette reprit avec ardeur son travail de collaboration au sein de la famille de Lassone. L'estime qui unissait ces êtres de même essence avait

porté ses fruits. A la fin de l'été 1776, le fils Lassone fit un voyage à Carpentras au foyer familial. De là, il organisa une ascension au mont Ventoux, où il goûta, précurseur des plus grands alpinistes, les joies ineffables des sommets. Nous aimerions relater ici, *in extenso*, la lettre que Lassone fils écrivit d'Avignon à Cornette, pour lui narrer dans ses moindres détails cette ascension périlleuse du Mont Ventoux, « sans contredit une des plus hautes montagnes d'Europe ». Les émotions y sont graduées ; le départ à cheval dans la nuit sombre, les guides inexpérimentés : « Messires, de bonne foi, je ne sais plus où nous sommes » ; les mulets qui chancellent sous leur fardeau de provisions de bouche et de matériel de camping, matelas, draps ; l'arrivée inespérée au sommet, les grottes qui y servent d'abri, les difficultés avec les guides qui veulent observer les jours maigres et qui se bourrent de pâté sous prétexte qu'il n'est pas gras ; le chien qui vole un gigot soigneusement gardé pour le lendemain. Enfin les observations géologiques et météorologiques. Cette lettre est de celles que l'on n'écrit qu'à ses intimes ; d'ailleurs, Lassone fils n'oublie pas d'ajouter : « Je vous assure que je suis votre ami ».

Cornette occupait dans la famille de Lassone la place de confiance. C'est à lui que les marchands s'adressaient pour connaître les décisions du maître. Nous trouvons ainsi une lettre d'un certain Cozette fils qui demande à Cornette si M. de Lassone a convenu avec lui de l'acquisition du tableau de Parvel de la valeur de 16 louis, « la personne à qui il appartient ne pouvant le donner à moins ».

Cornette s'intéresse aux choses de l'art. Il aime la peinture et possèdera plus tard, dans son appartement de Versailles, une collection de tableaux, gravures et miniatures. Ceci nous amène à poser une question : A quoi correspond cette *collection de tableaux tous originaux et purs* dont on retrouve la liste dans les papiers de Cornette ?

Ne serait-elle point en partie une galerie appartenant à Lassone et destinée à orner ses appartements de médecin ? Lassone, comme premier médecin du roi était meublé aux frais de la couronne. Peut-être ne pouvait-il pas garder dans ses appartements officiels tous les tableaux qu'il achetait. Cependant la collection de Cornette semble trop importante pour correspondre à cette hypothèse ; on y trouve des Léonard de Vinci, Greuze, Rembrandt, Philippe de Champaigne, etc..., en tout 64 tableaux de maîtres.

Nous voici en 1776. Lassone ne pouvant plus, malgré l'aide de ses jeunes savants, suffire aux exigences de ses hautes fonctions, réalisa un projet qu'il mûrissait depuis de longues années : la création de la Société Royale de Médecine. A partir de ce moment, comme nous le verrons plus loin, les analyses des remèdes secrets, des eaux, etc... furent laissés à la Société. Cornette put donc se consacrer complètement à ses études médicales avec l'approbation de son maître et ami Lassone.

D'après nos recherches, il aurait pris ses dix premières inscriptions dès 1775, une par trimestre. Nous retrouvons dans ses papiers des fragments de cours d'Anatomie semi-français, semi-latin ; mais il ne s'agit là que d'un A. B. C. où l'ostéologie, la myologie, l'angéilologie, la neurologie tiennent en quelques pages. Puis viennent un cours d'hygiène, — « de Hygiene » — et quelques notions de physiologie. « La systole du cœur ou sa contraction dépend du retour du sang veineux dans les oreillettes et les ventricules. Le mouvement de diastole ou de dilatation s'opère par l'expulsion du sang des ventricules du cœur dans l'artère aorte et dans l'artère pulmonaire » (1). Ou bien : « De nimia pupillæ dilatatione aut mydriasis ». Ou encore : *Cordis palpitatio est frequentior et convulsivus cordis*

(1) E. 688.

motus palpitans cum anxietate conjunctus ab impedito sanguinis per illud liboro transitu excitatus ».

Dans les notes de pathologie, les fièvres jouent un rôle primordial. On y voit tout d'abord la fièvre ardente qui appartient « à la classe des fièvres continues remittentes, quelques fois tierces » Elle a coutume de paraître le troisième jour et voici l'étiologie que l'on en donnait en une seule phrase :

« Les jeunes gens, ou les hommes forts et robustes, surtout ceux qui ont les fibres roides et solides et tendues, ou ceux dont le caractère des fluides est mauvais, et dont la bile est âcre et épaisse, un air chaud, des aliments âcres, chauds et rances, une petite quantité de boisson, de vin ou de l'eau coupée, un travail forcé et violent longtemps soutenu, la diminution du sommeil, un trop grand exercice près des femmes, une trop grande perte, l'amour ou la colère, ou la tristesse, sont autant de causes qui déterminent cette maladie ».

La thérapeutique des fièvres ardentes consistait à bien saisir les indications. Il fallait « tout d'abord fortifier les parties liquides, atténuer et diviser les substances concrètes et grossières, diminuer le mouvement des humeurs afin d'enlever l'acrimonie et la tendance à la putridité déjà établie ».

Les fièvres intermittentes en général, étaient subdivisées en quotidiennes, tierces et quartes.

« On peut distinguer très aisément en trois temps la durée des accès des fièvres intermittentes, le premier sera celui du frisson, le second celui de l'ardeur ou de la sécheresse et le troisième celui de la sueur ».

La description de la fièvre hétique nous fait envisager la pyrexie tuberculeuse :

« La fièvre hétique ou habituelle est une fièvre continue, lente, durant très longtemps, redoublant après les repas et réduisant le corps dans un grand état de maigreur..... Cette fièvre est très

dangereuse et se termine toujours mal lorsqu'elle est accompagnée d'hydropisie, de phtisie ou de consommation ».

Suivaient des principes d'hygiène générale, saignée en tête absolument indispensable : « on ne peut pas ne pas la mettre en usage sans qu'on ait à s'en repentir ». Puis « les ventouses, vésicatoires, bains de pieds, qui conviennent très bien, ainsi que les eccoprotiques, les lavements, les juleps, les émulsions, les nitreux, le petit lait ».

Enfin Boerhaave n'est plus pour Cornette un chimiste, mais un médecin. Cornette s'intéresse dès lors à ses travaux de botanique et d'histoire naturelle qui sont une transition vers les questions d'ordre médical.

« Il y a dans la plante de petites bouches répandues sur toute la surface, lesquelles, après avoir reçu les humeurs, les transmettent dans les tuyaux; on peut les comparer aux veines lactées du mésentère...

La surface des feuilles se trouve remplie d'une infinité de petits vaisseaux dans lesquels circule une liqueur très ténue, subtile, et fait, selon Malpighi, fonction de poumon par l'absorption et la résorption des liqueurs qu'elles contiennent.... Cette odeur qui rappelle à la vie que l'on respire lorsque les fleurs sont à leur point de maturité, c'est peut-être une liqueur très suave et très odorante qui sort de l'embryon. C'est sur les mêmes fleurs que naît le vrai miel que la nature prévoyante a ainsi rangé sur les onglets des pétaux (*sic*)».

Cette transition apparaît plus nette encore dans les notes prises sous la mention « *Des animaux* » :

« Les vaisseaux qui servent ici de racines ont un caractère différent dans le règne animal. Ils ont de petites bouches qui leur fournissent la matière nutritive qui est attachée aux intestins grêles nommés voies lactées ou veines du mésentère, d'où elles reçoivent le boire et le manger. La différence des animaux et des végétaux c'est que ces derniers reçoivent leur nourriture de l'extérieur et les premiers de l'intérieur ».

« Les fœtus des animaux ovipares sont renfermés dans leurs coqs (*sic*) ; là, échauffés par une chaleur fécondante, ils se nourrissent du

blanc de leurs œufs et prennent assez de force pour pouvoir sortir de leur jaune comme d'une prison en rompant leurs coqs.

« De même les fœtus des vivipares sont renfermés dans des œufs qui sont attachés au ventre de leur mère par le moyen du placenta, ils y sont nourris et soutenus par le cordon ombilical dans cet état ; ils ressemblent très fort à une plante, ils prennent aussi avec leur bouche la liqueur contenue dans l'amnios, la font descendre aux intestins et se soutiennent comme les autres animaux. On voit par là qu'il y a peu de différence entre les animaux et les végétaux... ».

II

Ainsi donc, Cornette poursuivait ses études médicales parallèlement avec les travaux que lui confiait Lassone pour la Société Royale de Médecine ; et ces travaux, tantôt purement médicaux, tantôt d'une portée para-médicale, continuaient à développer en lui le sens de la comparaison, de l'analyse et de la déduction logique.

Lassone recevait de province des mémoires de médecins concernant l'épidémiologie, et les constatations météorologiques locales. Cornette rédigeait les comptes-rendus à la Société, et répondait selon les vœux de son maître aux correspondants. M. Dufour, médecin à Brives, décrit des fièvres putrides qui survinrent en août 1774 :

« Ces maladies furent guéries par la saignée, les évacuants aiguisés avec l'émétique, le bain de jambes, le petit lait, l'eau de poulet, la tisane d'orge et l'on appliquait les vésicatoires s'il y avait affaïsement ou délire ».

M. Boyer, Syndic des médecins de Limoges, rapportait que le tempérament des habitants est phlegmatique ; « la fibre molle et lâche ».

Commentaire de Cornette : « M. Boyer en attribue la cause aux rivières abondantes, à l'ombre fournie par les rues étroites et les toits saillants, à l'air humide, aux farineux ; au pain mal fermenté dont on se nourrit, au vin peu spiritueux qu'on y boit ».

M. Boyer parle de la petite vérole qui s'accompagne de taches noires gangréneuses entre les pustules, d'ulcères gangréneux aux gencives, au palais ; de la dyssentérie, de la fièvre miliaire épidémique que l'on distingue par le poulx plein, rond et rebondissant. « Cette maladie est perfide, le malade meurt lorsqu'il paraît le mieux possible ». « M. Boyer ne regarde pas les saisons comme la seule cause des épidémies, il admet un principe occulte qui ne réside point dans les qualités sensibles de l'air », explique encore Cornette.

M. Serville père, médecin à Beaupuis, parlait des fièvres bilieuses vermineuses, accompagnées d'éruptions pourprées, s'annonçant par un frisson général, prostration des forces, diarrhée et vomissements bilieux.

M. Lacoste, médecin à Montagnac, adressait, le 27 mai 1776, un mémoire des maladies qu'il avait observées au cours de l'hiver 1775.

M. de la Grange, à Excideuil, parlait de l'année 1777 où il avait régné des fièvres putrides, intermittentes, et continues. « *La saignée fut funeste à tous ceux à qui on la pratiquait*, car aucun n'en réchappa, et ceux auxquels on avait tardé longtemps à faire prendre l'émétique subirent le même sort ».

D'ailleurs, en 1778, une maladie nouvelle présentait un paroxysme rapide avec des « symptômes effrayants et un caractère de malignité ». De la Grange fut obligé de prescrire un autre traitement, quitte à se contredire : l'émétique ni les purgatifs ne convenaient plus, mais *les saignées répétées*, les boissons délayantes acidulées et les minéralifs placés sur la fin guérèrent cette maladie en 21 jours par des sueurs copieuses et abondantes ». Toutefois, M. de la Grange ajoutait à son mémoire la phrase consolante suivante : « quelquefois la nature suppléait au défaut de l'art et on a vu souvent les fièvres se terminer par des sueurs et des diarrhées bilieuses ».

Cornette, bien que simple étudiant en médecine, jugeait ces divers travaux avec dignité ; ainsi pour les observations de De la Grange disait-il :

« Les observations de M. de la Grange sont bien présentées ; elles me paraissent faites avec soin et exactitude et je crois que la Société pourra s'en servir utilement dans l'histoire de ses volumes ».

De 1776 à 1778 surtout, ce fut là pour notre personnage une éducation médicale de haute valeur, bien supérieure à tous les cours qu'il aurait pu suivre ; les critiques qu'il avait à faire lui forgeaient le jugement et le rompaient aux détours de la pathologie. D'autre part, l'analyse de ces rapports forme pour lui une transition toute naturelle entre l'enseignement purement chimique qu'il avait reçu de Macquer et Baumé et la médecine, à laquelle il s'adonnera bientôt avec un incontestable succès.

Toutefois, Cornette ne fut en aucune manière porté à abandonner la chimie. Au cours de ses travaux médicaux pour la Société Royale de Médecine, il ne cessa de se perfectionner et d'amasser des observations personnelles d'un grand intérêt scientifique. Il en fut récompensé dès 1777 par un premier titre officiel, celui de Membre correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Montpellier. A partir de cette date, il signe, en faisant suivre son nom de ce titre, un certain nombre de mémoires de chimie ; mais il nous a été impossible d'en préciser les fonctions, les archives de l'Académie de Montpellier étant incomplètes.

C'est ici cependant une première attache à la célèbre Université du Languedoc qui couronnera bientôt ses études de médecine.

CHAPITRE V

Les premiers travaux de Cornette à l'Académie des Sciences

- I. Mémoire sur le salpêtre.
- II. Succession d'autres mémoires.

(1774-1778).

I

Parallèlement à ses travaux d'analyse, qui ne donneraient en réalité qu'une bien faible idée de son œuvre chimique, et qu'il ne faut considérer que comme une école de perfectionnement, Cornette élaborait toute une succession d'expériences nouvelles, quelquefois en collaboration des Lassone, père ou fils, mais le plus souvent seul. Ne comptant que sur lui-même, il travaillait de longues heures, cloîtré dans le laboratoire de Lassone. Cependant, le jour vint bientôt où l'envergure de ses travaux l'obligea à en faire des exposés publics devant les sociétés savantes de son temps. Dès 1774, Cornette, poussé par son maître Lassone, lui-même membre de l'Académie des Sciences, lut, sous la Coupole, divers mémoires qui furent tous jugés dignes d'être insérés dans le recueil, publié par les soins de l'Académie, des travaux des *savants étrangers*. Mais, faute de place, l'insertion de ces mémoires fut tout d'abord différée. Ce n'est qu'à partir de 1778 que nous les voyons reprendre tour à tour dans l'Histoire et les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences.

Ces lectures de mémoires mettaient Cornette en contact direct avec le monde savant dans lequel il retrouvait ses anciens maîtres et se créait d'utiles amitiés. L'un de ces mémoires devait être plus particulièrement remarqué ; ce fut celui *sur la formation du Salpêtre et sur les moyens d'augmenter en France la Production de ce Sel* (1).

Connaissant les abus des salpêtriers, les vexations infligées aux gens des campagnes à ce sujet, l'Académie des Sciences de Paris en avait proposé le titre comme prix de l'année 1775. Cornette pensa à concourir. Il fit un mémoire si étudié et tellement supérieur à ceux de ses concurrents qu'il remporta aussitôt le prix. Après que Cornette eut acquis son premier titre à l'Académie, MM. Macquer et Lavoisier en ayant fait un compte rendu et l'Académie ayant jugé l'ouvrage digne de son approbation, ce mémoire fut imprimé sous son privilège chez Didot le Jeune en 1779. Il se vendait 1 l. 19 s. Répondant à une question intéressant la masse de la nation, il était présenté d'une manière agréable et pouvait être accessible à tous. « Je n'ai aucune prétention, en publiant ce mémoire », disait Cornette ; « mon seul but est de tâcher de me rendre utile et je me croirai trop heureux si mon travail peut être de quelque secours ». Il l'avait dédié à son cher maître Lassone :

« En vous dédiant cet ouvrage, je ne fais que suivre les sentiments que m'ont inspiré les bontés dont vous m'avez toujours honoré. Je vous dois cet hommage à plus d'un titre. Le plus grand nombre des expériences que je publie ici ont été faites sous vos yeux et dans votre laboratoire, et depuis plusieurs années vous avez bien voulu m'aider dans mes travaux de vos conseils et de vos lumières. Agréez, Monsieur, que je saisisse cette occasion de vous marquer publiquement ma vive reconnaissance ».

Dans la première partie, Cornette considère le Salpêtre comme un sel neutre, composé d'un acide particulier

(1) 3 ex. In-8° S. 20695, 25382 et Sz 1402 B. N. .

appelé acide nitreux, combiné à l'alcali volatil ; il ne pense pas que cet acide soit dû à la transformation de l'acide vitriolique ; à son avis, cet acide serait particulier et aucun des acides connus ne contribuerait à sa formation.

« Le sentiment que j'adopte pour établir une théorie sur l'acide nitreux a déjà en quelque sorte été avancé par un *habile chymiste*, *M. Lavoisier*, de l'Académie Royale des Sciences ; quoique nos sentiments soient un peu différents l'un de l'autre, on verra cependant qu'ils ont ensemble beaucoup de rapport. Cet habile chymiste, dans un mémoire lu à l'Académie Royale des Sciences, rapporte que l'acide nitreux n'est autre chose que de l'air nitreux combiné avec les six onzièmes de l'air et avec une quantité assez considérable d'eau. Mais comment concilier cette théorie sur la nature de l'acide nitreux avec les sentiments des plus célèbres chymistes qui tous admettent l'air, l'eau, le feu, comme les principaux agents de la formation de substances salines ? ».

Cependant, toutes les difficultés que présente cette question particulièrement épineuse seront aplanies par le phlogistique. L'explication n'est que bien peu satisfaisante pour un esprit aussi net que celui de Cornette ; aussi ne peut-il retenir cette phrase de dépit : « Je sens bien que pour donner plus de solidité à ce raisonnement il faudrait avoir formé de l'acide nitreux avec de l'air fixe et du phlogistique, mais la nature mystérieuse et cachée ne découvre que très difficilement les moyens qu'elle emploie pour la formation et la composition des corps ».

Dans la seconde partie, Cornette étudie la formation du salpêtre et les moyens que l'on doit employer pour en obtenir.

« Le salpêtre ne se produit pas en aussi grande quantité que les autres sels ; la nature, apparemment plus avare, n'en forme point de magasins et il n'est point d'exemples que l'on en ait trouvé de mines comme l'on en trouve de sel gemme. »

Pour l'obtenir artificiellement, Cornette étudie les terres les plus propres à fixer le salpêtre. Les terres calcaires sont

les seules qui lui paraissent avoir cet avantage, surtout lorsqu'elles sont confinées dans un air fixe. Il s'attache à préciser l'importance de l'orientation des salpêtrières, le rôle qu'y jouent les vents, celui du Nord en particulier. Afin de donner plus de poids à son argumentation, il cite ses expériences :

« J'ai mis douze livres de chaux vive dans un vaisseau convenable que j'ai humecté avec de l'urine, j'ai continué à en ajouter de nouvelle lorsque je me suis aperçu que cette masse commençait à se dessécher ; cette opération a été entretenue pendant six mois. Il est inutile de dire que pendant cet espace de temps, il s'est dégagé de ce mélange une odeur très forte d'alkali volatil. Cependant sur la fin du dernier mois, ayant laissé dessécher la matière, elle perdit entièrement sa mauvaise odeur et en contracta une très agréable qui approchait beaucoup d'une plante qu'on nomme héliotrope. »

Mais l'énigme concernant l'acide nitreux tracasse encore Cornette ; « par quel *latus* se combine-t-il [avec l'air fixe], quelle est la matière avec laquelle il s'unit, et comment enfin se forme cet acide ? »

« Lesentiment que j'adopte pour l'explication de l'acide nitreux, quelque conjectural qu'il soit, me paraît aussi admissible que celui de plusieurs auteurs qui regardent avec Meyer l'*acidum pingue* comme le principe constituant de l'acide nitreux... »... « L'*acidum pingue* de la chaux, se combinant avec le phlogistique, ou matière huileuse des substances en putréfaction, forme l'acide nitreux. »

Mais qu'est-ce que cet *acidum pingue* ?... Cornette va nous mettre sur la voie. Ce serait « la substance la plus prochaine de la plus pure matière du feu »... « L'*acidum pingue* ne serait-il pas lui-même ce feu pur, ce feu principe qui est susceptible de se combiner de diverses manières avec les corps ? tout me porte à le croire ». Et plus loin : « L'acidité de l'air est certaine, toutes les expériences le prouvent ; mais il n'en est pas de même de l'*acidum pingue*, sur l'origine duquel on est encore bien peu d'accord ».

Dans la troisième et dernière partie de son mémoire, Cornette expose « les moyens d'augmenter la production du salpêtre sans avoir recours au creusement des caves et en délivrant les particuliers de la gêne et de l'assujettissement auxquels ils sont exposés par les fouilles que les salpêtriers ont le droit de faire chez eux ». D'après Cornette les substances du règne végétal sont les plus convenables à la production du salpêtre. Elles fournissent non seulement la matière phlogistique « qui sert à le former, mais encore l'alcali fixe qui le neutralise pour l'ordinaire ».

Il cite les matières convenables tirées, soit du règne minéral : terreau de jardin, terre des prés, des fonds de marais, platras, briques pilées ; soit du règne végétal, les plantes tendres, aqueuses, qui croissent dans les terrains gras et le long des murs, les feuilles, les fruits, les cendres, que l'on humectera avec les eaux alcalines des blanchisseries ou tanneries, ou mieux encore « avec cette eau noire qui découle des fumiers » ; du règne animal enfin : « Tous les animaux quelconques, toutes les parties qui les composent, leurs excréments ; et parmi ceux-là il en est qui sont plus propres, telle la fiente de pigeon, la crotte de mouton, de chèvre, le crottin du cheval et la fiente de poule. Il faut avoir attention, dans le choix que l'on fait de ces matières, de n'employer de préférence que celles qui sont composées de parties tendres et molles, et dont la putréfaction puisse s'achever promptement ».

Au cours de ce dernier chapitre, Cornette veut mettre la Science au profit du bien-être de l'humanité. Les questions de sociologie le captivent et il voudrait améliorer le sort des ouvriers nitriers, transformer les anciennes méthodes, les simplifier :

« Je me dispenserai de rapporter celle que l'on pratique en France ; elle est connue de tout le monde et les pauvres habitants des villes et des campagnes n'ont appris que trop à leurs dépens combien elle est défectueuse. S'ils se peuvent voir un jour délivrés

des entraves et de la gêne que l'on exerce contre eux, il béniront sans cesse l'Auguste Monarque que le ciel a placé sur le Trône pour le bonheur de ses peuples et le sage ministre, digne interprète de sa bienfaisance, à qui rien n'a échappé»... « Je sais que les hommes dont on se sert pour suivre ces travaux sont dans la misère et sans aucune ressource, mais on conviendra avec moi que si l'on voulait suivre une méthode plus simple on pourrait employer ces bras au défrichement des terres et aux travaux de la campagne. »

Cornette ne néglige rien et se base sur les expériences déjà faites à ce sujet dans les pays étrangers. Il rapporte ainsi qu'en Suède « des hangars ont été aménagés, sous lesquels on a fait des mélanges propres à la production du salpêtre, mais les manipulations se sont révélées onéreuses, bien que « l'on se serve d'une main-d'œuvre peu coûteuse à la vérité qui est de se servir des filles de joie pour ramasser l'urine et la porter au lieu destiné pour humecter les terres ».

Comme hygiéniste, il prévoyait donc des hangars à salpêtre non loin de Paris ; mais « il serait à craindre qu'un amas aussi considérable de matières putrides ne répandît sur les habitants de cette ville des maladies contagieuses et ne leur occasionnât des maux beaucoup plus grands que ceux auxquels ils sont accoutumés par la gêne qu'exercent sur eux les salpêtriers ».

Cornette termine son travail par des propositions où le code pénal s'associe au civisme pour le plus grand bien du peuple : A chaque particulier, il serait enjoint par ordre du Roi d'avoir chez lui un mélange de terre propre à faire du salpêtre. Les intendants des provinces fixeraient les termes pour le lessivage des terres et tiendraient la main à l'exécution de cet ordre. Des récompenses seraient accordées à celui qui aurait le mieux travaillé sa terre et récolté le plus de salpêtre.

« Pour lors, avec des règlements aussi sages, il n'est aucun sujet du Roi qui contribuât de toutes ses forces à la perfection de ces

établissements et qui ne se trouvât bien dédommagé de ses peines par l'espoir de ne plus être troublé par les salpêtriers. »

A la fin de ce long mémoire, Cornette n'oublie pas de préciser de quelle façon se peuvent établir les nitrières particulières, quelles quantités et quelles qualités de substances sont à mélanger dans les cuves où tous les jours on apporte « l'urine que l'on aura rendu de la nuit et les balayures des chambres et de la cour, et comment on doit procéder à la lixivation et au lessivage du salpêtre dans des chaudières improvisées ».

On conçoit que ce mémoire de Cornette ait eu une assez grande répercussion. L'Abbé Janson notamment, petit chimiste de province, probablement parent de l'apothicaire chez qui Cornette avait fait ses premières études, très fier de correspondre avec un illustre compatriote, lui écrivit de Besançon de longues lettres après avoir établi des nitrières selon les principes établis dans son mémoire.

« A l'égard des salpêtriers de Franche-Comté, dont le nombre s'augmente tous les jours, quoiqu'il soit déjà à près de quatre-vingts, je vous dirai qu'on a suivi dans toutes une route presque uniforme. On a amassé les terres salpêtrées dans les villages à la portée, on les a déposées dans des hangars plus ou moins vastes et plus ou moins bien fermés... »

II

Passons maintenant à d'autres mémoires fort intéressants que Cornette présenta à l'Académie de 1774 à 1778.

M. de Fouchy paraphait le 17 mars 1775 un mémoire que Cornette avait lu le 9 août précédent *sur la décomposition par l'acide marin de plusieurs sels neutres vitrioliques et nitreux à base d'alcalis fixes et volatils* (1).

(1) **E. 701.** Ce mémoire, relu le 27 mai 1778, fut imprimé dans l'*Histoire* (p. 48) et les *Mémoires* (p. 44) de l'*Académie Royale des*

A la suite des travaux de Margraff et Baumé sur ce sujet, mais dont les conclusions ne s'accordaient pas, Cornette reprend cette étude après avoir répété les expériences avec toutes les précautions requises, dans le laboratoire et sous les yeux de Lassone. Il déclare :

« J'ose me flatter que mon travail tendant à éclaircir cette matière par une suite de procédés variés, nouveaux, étendus sur plus de mixtes salins et comparés avec ceux qui ont déjà été employés, l'Académie voudra agréer l'hommage que j'ai l'honneur de lui en faire pour le soumettre à son jugement ».

Ce mémoire comporte quatre chapitres :

1^o Décomposition du tartre vitriolé par l'acide marin.

2^o Décomposition du sel de Glaubert par l'acide marin.

3^o Décomposition du nitre et du nitre quadrangulaire par l'acide marin.

4^o Décomposition des sels Ammoniacaux vitrioliques et nitreux par l'acide marin.

La conclusion de ce mémoire était bien que « l'acide marin soit de tous les acides minéraux le plus faible »... « il est néanmoins très positif que cet acide, selon l'état de concentration dans lequel on l'emploie, est capable de décomposer tous les sels neutres résultant de l'union des acides vitrioliques et nitreux avec des bases alcalines quelconques ».

Ce mémoire fit sensation ; Baumé, Lavoisier et Cadet, nommés commissaires, en firent un compte-rendu des plus avantageux. Ce fut pour Cornette une belle victoire, un bel encouragement ; non seulement il avait l'honneur de parler *ex cathedra* devant l'Académie assemblée, mais encore ses propres maîtres le couvraient de louanges. Nous voulons parler surtout de Baumé, car Lavoisier

Sciences, an 1778. Le titre y varie : Décomposition par l'acide marin des sels vitrioliques et nitreux à base d'alcali fixe, végétal ou minéral et à base d'alcali volatil.

n'avait certes pas, aux yeux de Cornette et de ses confrères, le prestige qu'il a de nos jours.

Restait à examiner l'action comparée de l'acide marin et de l'acide nitreux sur diverses autres substances salines. Cornette se proposait à la fin du mémoire précédent d'en honorer l'Académie ultérieurement. Il se mit au travail et composa un *second mémoire sur l'action comparée de l'acide nitreux et de l'acide marin, sur les sels vitrioliques à base terreuse* (1).

Cornette lut ce second mémoire à l'Académie le 13 septembre 1777 (2). Mais le sujet était trop vaste ; il se borna à l'étude de l'action comparée des deux acides nitreux et marins sur les autres sels neutres à base terreuse et à base métallique.

« Mais comme l'examen de ces diverses substances salines exigeait que j'entrasse dans des détails trop étendus et aurait passé les bornes d'un mémoire, j'ai cru, pour mettre plus d'ordre dans ce travail, devoir me borner à traiter aujourd'hui des sels vitrioliques à base terreuse, me réservant de donner dans un autre temps un troisième mémoire sur ceux à base métallique ».

Ce troisième mémoire ne tarda pas à être exécuté (3), apportant à son tour son appoint aux découvertes déjà enregistrées. Jusqu'alors l'acide marin était considéré seulement comme capable de décomposer les « métaux blancs », argent, plomb, mercure, régule d'antimoine ; Cornette constata que cet acide avait un pouvoir beaucoup plus étendu :

« les expériences que j'ai faites sur cette matière m'ont mis à portée de découvrir que presque tous ces autres sels étaient soumis à la même loi »

(1) Ac. des Sc. An 1778. *Hist.*, p. 18 ; *Mém.*, p. 333.

(2) Controversé : 23 déc. 1778.

(3) Ac. des Sc. An 1779. *Hist.*, p. 20 ; *Mém.*, p. 487.

Les expériences de Cornette sur l'or, le platine, le cuivre, le fer, le zinc, le cobalt, étaient autant d'*exceptions à la table d'affinité*. Elles démontraient la nécessité de la réformer et de la présenter sous un point de vue moins général.

Le 20 septembre 1775, Cornette lut un *Mémoire sur le sel ammoniacal vitriolique ou sel secret de Glaubert et sur le sel ammoniacal nitreux* (1). Avant de pénétrer dans le cœur du sujet, Cornette ne manqua pas de faire un petit historique rappelant l'œuvre de Baumé, son maître, puis de Staalh qui rapporte que Basile Valentin connaissait déjà l'action du sel ammoniac sur le nitre dont il retirait une liqueur à laquelle il donne le nom d'aqua pugilum ou *eau des champions*. Il cita aussi Boerhaave et son traité des menstrues.

Jusqu'alors, cependant, le sel ammoniacal vitriolique n'avait guère été analysé. A peine Glaubert et Pott l'avaient-ils traité d'une façon plus particulière. Glaubert le « regardait comme un vrai prothée, c'était selon lui un menstrue universel ». Il l'avait étudié dans la septième partie de sa pharmacopée spargirique et appelait la liqueur qu'il en retirait *eau mercurielle subtile*. Cornette ne put donner le compte rendu intégral de ses recherches en une seule séance. La seconde partie, portant sur le sel ammoniacal nitreux, ne fut lue que le 11 avril 1776. Le rapport du mémoire fut fait par Sage après Pasquet (2). Il comporte 25 pages manuscrites où Cornette avance deux vérités très importantes, inconnues jusqu'à lui.

« Nul chimiste n'a dit avant moi que l'acide nitreux, combiné avec une base alcaline volatile, fût susceptible de rester intact après avoir souffert le degré de chaleur de l'incandescence et que l'acali volatil fut dans ce cas seul susceptible de s'enflammer et de se détruire entièrement par cette inflammation ».

(1) Ac. des Sc. An 1783. *Mém.*, p. 731. E. 700.

(2) Ac. des Sc., 1788 ; *Mém.*, p. 745.

Le 12 août 1777, quelques jours après que Lavoisier et Bucquet eurent présenté à l'Académie un flacon d'huile de vitriol glacial retirée à très grand feu de la décomposition du nitre par le colcotar, Macquer lisait de la part de Cornette un travail fait depuis longtemps déjà, et intitulé *Observation sur un acide glacial obtenu par la distillation d'un mélange d'acide nitreux fumant et de charbon embrasé et réduit en poudre*. Ce travail mettait en évidence la réciprocité des expériences de Lavoisier et de Cornette, sans enlever ni à l'un ni à l'autre l'honneur de la découverte. Le rapport en fut fait le 14 janvier 1778 (1). Bornons-nous à rappeler les conclusions de Cornette :

« Il résulte que ces expériences : 1^o) que l'acide glacial que l'on obtient de cette opération n'est autre chose que l'acide vitriolique qui altérait préliminairement l'acide nitreux.

2^o) Que l'acide nitreux lui-même contribue essentiellement à la formation de cet acide glacial puisque les deux substances employées séparément ne peuvent point en fournir.

3^o) Enfin que c'est au gaz qui se dégage du charbon par l'intermédiaire de l'acide nitreux dont me paraît dépendre la forme concrète que prend cet acide. »

Pour le profane même, ce mémoire ne manque pas d'intérêt. Nous assistons à une sorte de féerie de réactions tout à fait captivante.

« Lorsque l'acide fut passé entièrement de l'allonge, je m'aperçus qu'il s'élevait au fond de la cornue une espèce de fleurs blanches très fines et très subtiles qui, en s'attachant à ses parois, formaient la cristallisation la plus belle et la plus agréable qu'on puisse voir ; une partie était dispersée en longues aiguilles et l'autre représentait des rinceaux charmants par leur arrangement. »... « Il y a plus de deux ans que M. de Lassone a été témoin de cette expérience. Il y a moins de 18 mois de M. le Comte de Milly, de cette Académie, se trouvant à Versailles, je la lui répétai avec succès ».

(1) Ac. des Sc. An 1779. *Hist.*, p. 24 ; *Mém.*, p. 479. E. 700.

Nous assistons également avec émotion aux vives réactions qui furent le tribut de toutes ces découvertes :

« Je cohibai, sur le charbon resté dans la cornue et qui était encore un peu chaud, l'acide que j'avais obtenu ; il était encore assez fumant et paraissait très propre pour l'expérience que j'avais projetée. Un instant après ce mélange, une portion du charbon, par le contact de cet acide, s'embrasa dans la cornue. J'avoue que je fus un peu effrayé de cet embrasement si subit, et que dans l'incertitude où j'étais de voir arriver une explosion, je balançai si je devais jeter la cornue ; mais la curiosité l'emporta et ma crainte s'évanouit promptement, car peu de temps après l'ignition cessa ».

Nous en arrivons au très important travail que fit Cornette en 1777 au sujet de l'action des acides sur les huiles. L'Académie de Dijon proposait pour la troisième fois comme sujet de son prix de l'année la question suivante : *Déterminer l'action des acides sur les huiles, le mécanisme de leur combinaison et la nature des différents composés savonneux qui en résultent*. Cornette fit un mémoire académique des mieux documentés : 84 pages écrites sur papier ministre (1) ; ce mémoire comprend six sections, traitant respectivement : de l'action de l'acide vitriolique, de l'acide nitreux, de l'acide marin, de l'acide phosphorique, du vinaigre et de la crème de tartre, des huiles. La sixième section étudie les composés savonneux acides les plus simples, tels que la nature nous les présente ; c'est une réponse à la question de l'Académie, dans laquelle on voit que le règne végétal est le seul qui présente des composés savonneux acides.

Ne nous attardons pas à ce grand travail d'ensemble. L'envoi de Cornette, si magistralement mené, ne gagna pas le prix de Dijon ; il arriva trop tard ; mais Cornette s'en consola tout simplement en changeant la destination

(1) E. 701.

de son ouvrage ; il le scinda en plusieurs petits mémoires qu'il présenta successivement à l'Académie de Paris.

Le premier traite de l'*Action de l'Acide vitriolique sur les huiles* (1). Il y raconte tout d'abord ses déboires à l'Académie des Sciences de Dijon, sans apporter à son récit la modestie qui semblerait de rigueur :

« Je ne dissimulerai point que le mémoire que j'ai l'honneur de lire aujourd'hui à l'Académie a été envoyé à l'Académie de Dijon ; mais aussi que, n'ayant jamais concouru, et ignorant le terme qu'elle avait fixé pour la réception de ces mémoires, mon travail, arrivé trop tard, n'a pu être admis au concours. J'ose me flatter cependant, d'après une lettre qui m'a été remise de M. Maret (2), secrétaire perpétuel de cette Académie, que mon mémoire aurait été mis au nombre de ceux que l'Académie jugeait dignes du prix, s'il eut été envoyé plus tôt ».

Pour ses expériences, Cornette employa, à partir du 12 janvier 1777, les huiles des trois classes, d'après la division en usage parmi les chimistes :

1^o Huiles essentielles : celles de térébenthine, de lavande, de romarin, de Portugal, de bergamotte, d'anis.

2^o Huiles siccatives : celles de lin et de noix.

3^o Huiles grasses : celles d'olive, de béhen et d'amande douce.

Cornette terminait par l'examen du beurre de cacao, du blanc de baleine, de la cire, de l'huile d'œuf, de la graisse de porc, du suif de mouton.

Ces diverses expériences l'amènèrent tout naturellement à s'intéresser à la formation des savons, et dès la fin de ce premier mémoire, il faisait des observations sur la possi-

(1) E. 702. Ac. des Sc. An 1780. *Hist.*, p. 24 ; *Mém.*, 542. Date de ect. inconnue.

(2) E. 683. Maret dans sa lettre prétend que le mémoire aurait partagé le prix, à supposer que l'Académie en eût donné un, bien que la partie qui concerne les savons naturels n'ait été qu'effleurée.

bilité de produire des « résines ou des savons avec des huiles en ajoutant plus ou moins d'acide vitriolique ». Nous verrons plus loin l'intérêt que devaient présenter pour lui ces constatations.

Le second *Mémoire sur l'action de l'Acide marin sur les huiles* (1) fut lu à l'Académie le 17 septembre 1777 et repris le 14 mars 1781.

Aucun chimiste n'avait encore examiné l'action de l'acide marin sur les substances huileuses, sauf Baumé qui avait noté l'importance de la concentration de l'acide pour en obtenir l'inflammation. Cornette imagina une série d'expériences, parmi lesquelles celle qui semble la plus émouvante concerne un mélange d'huile de térébenthine avec le double de liqueur de Libavius.

« Dans l'instant, peu d'action, mais en agitant le mélange, aussitôt la matière s'échauffa beaucoup, il se fit une effervescence et une ébullition considérables et je fus obligé, pour éviter les éclaboussures, de jeter promptement la *phiolle* que je tenais, bien résolu de répéter cette expérience et d'apporter plus de précaution dans son exécution ».

Il répéta les expériences sur les huiles notées plus haut, combinées à l'acide vitriolique, puis il compléta ses recherches au moyen de réactions avec la gomme copal, le succin, le storax calamite, le benjoin, la résine gayac.

Le troisième mémoire, *Sur l'Action de l'Acide nitreux sur des huiles essentielles et sur les huiles grasses* (2) fut présenté le 17 décembre 1777, et ne fut lu que le 26 janvier 1782.

Cornette s'acharne dans ce mémoire à vérifier l'inflammation des huiles par l'acide fumant.

(1) E. 702. Ac. des Sc. 1780. *Hist.*, p. 25 ; *Mém.*, p. 558.

(2) E. 702. Ac. des Sc. An 1780. *Hist.*, p. 25 ; *Mém.*, p. 567.

« Tous mes efforts ayant été inutiles, je m'y pris d'une autre manière ; je crus qu'en distillant un mélange d'huile et d'acide nitreux je pourrais peut-être par la réaction de ces deux substances, déterminer cette inflammation ».

Mais cette distillation, dont le succès fut d'ailleurs assez douteux, n'alla pas sans émotions :

« Comme je m'attendais à une inflammation, on sent bien que je conduisis le feu avec beaucoup de circonspection et que je devais être toujours sur mes gardes dans la crainte du danger qui me menaçait. Aussi, pour plus grande sûreté, j'avais placé ces vaisseaux au milieu d'une cour et je regardais ce qui se passait au travers d'une croisée ».

L'huile employée était l'huile d'olive ou l'huile des Philosophes. Cornette parvint cependant à obtenir une flamme « très petite et très légère » en mélangeant l'acide nitreux à l'acide vitriolique. S'il n'avait pu obtenir de flamme auparavant, c'est que l'acide nitreux agissait « sur le champ sur le principe phlogistique de ces huiles, les noircissait et les disposait à former promptement du charbon ».

Enfin, le quatrième mémoire, concernant l'*Action de l'Acide phosphorique sur les huiles et sur la combinaison de cet acide avec l'esprit de vin* (1).

Cornette avait démontré que, si tous les acides exerçaient plus ou moins d'action sur les huiles, l'acide vitriolique était le seul qui pût former avec elles de vrais savons. Il restait encore à faire connaître l'action de l'acide phosphorique et des acides végétaux sur les huiles essentielles et grasses ; mais Cornette put seulement constater que cette action était bien faible.

(1) E. 702. Ac. des Sc. An 1782. *Hist.* p. 23 ; *Mém.*, p. 219, date de lect. inconnue.

Cornette eut encore l'occasion de lire, le 4 février 1778, une observation *Sur le mercure doux* (1) et un *Mémoire sur la décomposition du sel Ammoniac par les différents intermédiaires terreux et salins* (2) en mars 1778.

Cette observation sur le mercure doux est particulièrement intéressante. Cornette l'avait déjà rédigée depuis plus de deux ans, et Sage et Baumé en avaient fait un rapport le 17 décembre 1777. On retrouve, dès 1776, dans l'Histoire de la Société Royale de Médecine, une mention de ce travail de Cornette. Question éminemment importante au sujet des remèdes secrets et des fraudes des empiriques. Les inconvénients de la longue trituration du sublimé avec le mercure et la lenteur des sublimations nécessaires pour la préparation du sublimé doux avaient engagé les chimistes à simplifier les procédés. Zwelfer, Cartheuser et Baumé avaient proposé de très bonnes opérations, mais elles n'éliminaient pas cependant la trituration et la volatilisation du sublimé corrosif. Cornette, pour remédier à ce dernier accident, propose l'emploi du « mercure précipité de l'acide nitreux par l'alcali volatil, qui s'unit mieux et plus promptement au sublimé corrosif que le mercure coulant »

Ce dernier mémoire offre une transition remarquable. Cornette a passé de la chimie proprement dite à l'étude de questions médico-chimiques qui l'intéressent de plus en plus vivement.

« Tous les jours, les empiriques, fondés sur un vain raisonnement, abusent de la crédulité du public en distribuant des remèdes dans la composition desquels ils avancent qu'il n'entre point de mercure parce qu'on ne peut le rendre sensible. Mais ce serait une erreur de le croire, et on peut reconnaître facilement leur fraude en se servant de l'alcali volatil comme pierre de touche. On fait pour cet effet évaporer un peu de liqueur et sur le résidu on y verse de l'al-

(1) Soc. Roy., 1776, p. 328 ; Ac. des Sc. An 1786 ; *Mém.*, p. 540.

(2) A. des Sc. An 1786 ; *Mém.*, p. 582.

cali volatil qui fait paraître aussitôt le mercure en le frottant sur une pièce de métal ».

Après une série de travaux aussi importants, Cornette se vit récompensé par un titre honorifique bien gagné. Le 13 mars 1778, en effet, Amelot envoyait au Marquis de Condorcet, secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Sciences à l'Hôtel des Monnayes, l'avis que le Roi avait nommé M. Cornette à la place d'adjoint à l'Académie Royale des Sciences, dans la classe de chimie, devenue vacante par la nomination de M. Baumé, élu associé dans la même classe.

Une voie nouvelle s'ouvrait devant lui. Elle montait ; parmi les lauriers, vers la cime que le sort le poussait à gravir, invinciblement.

CHAPITRE VI

- I. Les études à Montpellier. — Le doctorat.
- II. Voyage à Marseille. — Observations diverses.

(1778)

I

La grande réputation dont jouissait l'Université de Montpellier n'était pas surfaite. La valeur des maîtres, le nombre des leçons, l'exactitude des démonstrations d'Anatomie, de Chimie, de Botanique, la célébrité des exercices auxquels on soumettait les élèves qui étaient sur les bancs, y attiraient la jeunesse studieuse. Les écoliers affluaient non seulement de toutes les Provinces du Royaume mais de tous les Etats d'Europe. Rien d'étonnant à ce que la famille de Lassone, qui connaissait tous ces avantages autrement que de renom, — elle y conservait des relations importantes et amicales, — ait poussé Cornette à s'y faire inscrire. Et ce dernier finit par entreprendre le grand voyage de Paris à Montpellier pour acquérir ses derniers grades de médecine. Ajoutons à cela, peut-être, un intérêt plus terre à terre ; les études de province étaient moins âpres et moins onéreuses qu'à Paris. Si les examinateurs y étaient un tant soit peu plus faciles à séduire, un homme de la valeur de Cornette pouvait songer à mettre un tel atout dans son jeu afin d'en finir au plus vite avec les examens qui, pour lui, représentaient une formalité à subir. Il n'avait rien de l'étudiant qui cherche à maquiller son manque

de savoir, ni de l'étudiant qui vit la vie estudiantine de l'époque. Notre chimiste n'a certainement jamais participé aux nominations du Syndic des Echoliers chargé de surveiller l'exactitude des professeurs, de leur transmettre les requêtes ou d'en recevoir d'eux et de collaborer à l'administration générale de l'Université. Cornette dut être, à Montpellier, un étudiant peu ordinaire. Son âge d'abord, puis son titre d'associé chimiste à l'Académie des Sciences de Paris, celui de membre correspondant à l'Académie Royale des Sciences de Montpellier, son association amicale avec Lassone, lui donnaient un prestige qui le distinguait de la masse des étudiants.

Ainsi, tout en continuant à s'occuper de sciences, comme il en avait l'habitude à Paris, le voilà préparant de futurs examens. Il s'adonne aux études médicales avec l'assiduité qu'on lui connaît, tout en se pliant aux exigences de l'Université.

A cette époque, les études médicales à Montpellier étaient régies par l'édit de 1707 et par le règlement local de 1732. Cet édit de 1707, promulgué par Louis XIV, et applicable à tout le royaume, fit loi jusqu'à la suppression de l'Université de Médecine en 1792. Dans cet édit, chartre universitaire de Montpellier, l'autorité royale se substitue à l'autorité ecclésiastique sans toutefois l'effacer complètement. L'évêque de la ville garde ses anciens droits ; on continue à le voir en scène pour la collation des grades et la conservation des privilèges universitaires. On y trouve, entre autres, l'article IX, qui est le *curriculum vitae* des études médicales :

« IX. Nul ne pourra être admis à aucun degré esdites Facultés, s'il n'a étudié pendant trois ans entiers à compter du jour qu'il se sera inscrit (en la manière prescrite par l'article suivant) sur les registres de la Faculté de Médecine, et si pendant ledit temps il n'a assisté assiduellement aux leçons et écrit ce qui aura été dicté par les professeurs, desquels il retirera tous les ans des attestations qui

seront registrées dans un registre tenu à cet effet dans chaque Faculté. ».

On prenait comme de nos jours quatre inscriptions par an. En arrivant à Montpellier, Cornette possédait certainement dix inscriptions et profitait de l'article XX de l'Edit de 1707 :

XX. « Lorsque ceux qui auront commencé leurs études dans une Faculté voudront les continuer dans une autre, ils ne pourront y estre reçus, soit qu'ils soient étrangers ou regnicoles, qu'en rapportant les attestations d'études de la Faculté de nostre royaume où ils auront étudié, dans lesquelles attestations ladite Faculté marquera expressément s'ils se sont présentés aux examens probatoires, et s'ils ont été admis ou refusés ».

Il profitait également de l'article 3 de la délibération du 8 septembre 1732.

VIII « Les étudiants *qui auront pris la dixième inscription* et qui se présenteront au degré de baccalauréat iront trouver le professeur qui sera du tour, luy demanderont la question sur laquelle ledit professeur leur ordonnera de composer la thèse, qu'ils porteront ensuite à leur parrain pour l'examiner : lequel y ajoutera ou retranchera ce qu'il trouvera à propos ; et ensuite ledit professeur examinera très exactement sur ladite thèse et sur tout ce qu'il trouvera à propos, pour voir si le présenté est en état de soutenir cet acte avec honneur ».

Comme nous retrouvons la trace effective de Cornette à Montpellier le 17 juillet 1773, date à laquelle il présenta sa thèse de baccalauréat, nous connaissons par l'article ci-dessus les formalités qu'il eut à remplir. Le professeur que Cornette vint consulter se mit à la portée du candidat et lui donna un sujet chimico-médical : « « *Quaestio chemico medica : De diversis saponum generibus variaque illorum in curandis morbis efficacia* ».

Cette thèse, fort intéressante, n'existe pas dans les

archives de Montpellier, mais nous avons eu la chance de la retrouver à la Bibliothèque Nationale (1).

La thèse du baccalauréat était soutenue de huit heures à midi ; il fallait satisfaire aux questions que pouvaient poser tous les professeurs. Elle était, bien entendu, soutenue en latin. Les anciennes thèses de Montpellier l'étaient même en vers, mais dès la première moitié du xvii^e siècle, la vieille coutume allait se perdant ; les thèses continuèrent seulement à s'écrire en latin en vertu de l'ancien usage, rendu nécessaire par les différences d'origines et d'idiomes des étudiants. Mais il faut reconnaître que ce latin du xviii^e siècle est loin d'être parfait. Il a perdu toute l'harmonie, toute la rigidité plastique qui fait la magnificence des classiques. Dès 1760 d'ailleurs, le Doyen et les professeurs se plaignaient ; ce relâchement, disent-ils, se manifeste d'une manière non équivoque et peu honorable pour l'Université. Dans les actes de baccalauréat, l'on a souvent la douleur de voir des candidats hors d'état, non seulement de répondre aux arguments, mais même de les répéter en latin. Cette décadence du latin était générale. Elle se faisait sentir aussi dans les autres facultés, et c'est sans doute la raison pour laquelle, à la Faculté de Paris, on parla français le 4 novembre 1778, au cours des assises publiques et solennelles organisées pour le débat contre la Société Royale de Médecine.

Écoutons Astruc nous expliquer les détails concernant le décorum d'une thèse de baccalauréat :

« On commence cet examen avec une robe ordinaire, mais lorsqu'on est reçu, on revêt à la fin de l'acte une robe de drap rouge avec de grandes manches, un grand rochet et un assez petit capuchon, assez semblable à la robe de cérémonie des professeurs. C'est la fameuse robe de Rabelais connue dans toute l'Europe et regardée comme le symbole du Doctorat de Montpellier. On continue de la

(1) B. N. S. 6207.

porter aux examens suivans jusqu'à la licence ; après quoi on reprend la robe ordinaire » (1).

Les étudiants devaient se préparer longtemps à l'avance pour cette cérémonie, si l'on en juge par la lettre du père Cornette à son fils, citée plus haut (2).

Qu'était en réalité la thèse de Cornette : « *Pro baccalau-realis gradu obtinendo* », et qu'il devait soutenir, à la grâce de Dieu et sous les auspices de la Sainte Vierge, devant la très vénérable Ludovicée de Montpellier ? Remarquons tout d'abord cette innovation qui apparut en 1760 : les thèses ne furent plus soutenues, comme précédemment, *in augustissimo Apollinis fano*, mais *in augustissimo Ludoviceo medico*. Même là, si loin de la cour, semble-t-il, on ressent le besoin de flagorner le roi régnant.

Cornette écrivit quinze pages in quarto, qui furent imprimées : *Apud Juanem Martel, Natu Majorem, Regis occitaniae comitiorum Universalisque typographum consuetum, M. D. CC LXX VIII*. Nous les avons traduites in extenso. La thèse était, comme il se doit, dédiée à Lassone : *Illustrissimo et Nobilissimo viro D. D. Josepho-Mariae Lassone, In sacro consistorio regis consiliario Augustae galliarum reginae, Medico primo, etc., etc... In perpetuum grati animi et reverentiae monumentum, offert, dicat, consecrat. Devinctissimus et obsequentissimus : Cl. M. Cornette*.

La thèse, soutenue oralement, ne comporte par écrit que des têtes de chapitres à développer par le candidat. Elle est divisée en deux parties :

- 1^o Partie purement chimique,
- 2^o Partie d'ordre thérapeutique.

(1) Astruc, *Mém. pour servir à l'hist. de la Fac. de Méd. de Montpellier*, 1767, in-4^o. Ouvrage posthume publié par Lorry. Les détails concernant les études à Montpellier ne correspondent pas exactement aux études que fit Cornette.

(2) Voir p. 31.

La première comporte seize paragraphes distincts, dont voici un résumé rapide :

- 1) Définition des savons, comme combinaison de sels et d'huile;
- 2) Les sources naturelles des combinaisons de ce genre, tant animales que végétales ;
- 3) Cornette se propose de n'étudier que les combinaisons produites par l'art chimique (Ars chemica). Elles peuvent être ramenées, pour les savons, à deux genres ; savons alcalins et savons acides ;
- 4) Sans reprendre les expériences qu'il a déjà communiquées à l'Académie des Sciences sur la nature et la composition des savons acides, il est nécessaire de mentionner leur efficacité en thérapeutique ;
- 5) Une huile grasse mêlée à un sel caustique donne du savon ;
- 6) C'est Starkeyr qui a essayé le premier cette combinaison. Historique des progrès réalisés ; méthodes actuelles, causes d'insuccès, erreurs à éviter ;
- 7) Méthode d'Helmont qui ne procure pas un vrai savon, mais un liniment utile en médecine ;
- 8) L'acide vitriolique donne les meilleurs résultats pour la saponification ;
- 9) Formation de savon brut en employant par parties égales l'huile d'olive ou d'amandes et l'acide vitriolique ;
- 10) Résultats analogues, mais réactions plus intenses avec l'huile desséchée de lin ou de noix, par exemple ;
- 11) Réactions encore plus intenses avec les huiles éthérées ;
- 12) L'acide vitriolique, mélangé aux essences végétales concrètes ou aux graisses animales, n'exerce à peu près aucune action à froid. Légère ébullition à chaud ;
- 13) Toute combinaison d'acide vitriolique avec les huiles produit le savon ordinaire ; dissolution dans l'eau avec lactescence ; dissolution transparente dans l'esprit de vin ;
- 14) Saveur acide des savons dès qu'il y a excès d'acide. Si la proportion d'acide est inférieure au corps gras, le savon n'a aucune saveur acide et peut être employé en médecine en toute sécurité ;
- 15) A l'encontre des expériences des savants qui ne constatent que l'effervescence, la différence est notable suivant les huiles employées. Les huiles grasses, siccatives, éthérées, ne produisent pas des savons de même valeur ;
- 16) Les savons absorbent les résines et les corps gras de manière à les dissoudre dans l'eau. Déductions multiples de cette constatation.

La seconde partie de la thèse traite de l'usage médical des divers savons : *De usu medico variorum saponum*. Elle comporte dix paragraphes qui nous retiendront davantage par leur intérêt thérapeutique ; nous en retracerons les grandes lignes, mais afin de goûter toute la saveur de cette médecine du XVIII^e siècle, nous laisserons à notre traduction toute sa simplicité, afin qu'elle se rapproche le plus possible du texte original.

1) Le savon alcalin peut servir d'antidote aux acides minéraux, tels que le sublimé corrosif, l'arsenic, etc...

2) Il y a beaucoup à espérer de l'emploi des savons en thérapeutique ; dans les dégénérescences acides et alcalines qui chargent les voies digestives, les dégénérescences alcalines du contenu gastrique, *les excès de cacochymie, les accumulations d'acide pituitique dans l'estomac des petits enfants* ;

3) Effets du savon dans les maladies où la bile est engendrée en excès ou en insuffisance. Utilité du savon vulgaire contre les calculs biliaires ;

4) Propriété accrue des savons alcalins mélangés aux résines contre les obstructions hépatiques, spléniques, mésentériques, etc... et contre les formations hémorroïdales ;

5) Le savon *résout les humeurs* vicieuses, tenaces, gélatineuses. Sa double action irritative et émolliente. Son efficacité dans les congestions des muqueuses qui affectent les voies respiratoires et urinaires ;

6) Si le savon *excite par trop les forces irritantes et relâchantes*, il doit être mélangé à d'autres médicaments sédatifs et lénifiants. A éviter l'usage immodéré et imprudent de ce médicament qui *amène de déplorables hémorragies ou des flux de même nature* ;

7) Les *vertus résolvantes et mûrissantes* du savon vulgaire sont connues dans les affections arthritiques et rhumatismales où, dissous dans l'huile ou l'esprit de vin il *accomplit des miracles*.

Guérison des tumeurs, maturation des abcès chez les enfants, guérison des œdèmes

Le savon nettoie d'une manière surprenante les malpropretés des ulcères. Il est *souverain contre la gale*..

8) L'usage des savons alcalins a guéri d'innombrables maladies, tant internes qu'externes. Jusqu'à présent, les savons acides n'ont guère attiré l'attention des médecins. Si l'on emploie du *savon au*

vitriol dans le cas où le savon alcalin a réussi, on ne sera pas surpris de voir que les résultats sont outrepassés. Le savon acide serait à expérimenter *dans les fièvres aiguës*. Il *facilite la digestion*, s'il est adouci par l'esprit de vin ;

9) En se basant sur la composition même des savons acides, on doit leur accorder une bonne influence dans la décomposition des humeurs alcalines ;

10) Conclusion : Les praticiens doivent tenter, pour le soulagement des malades et l'amour de l'art, des expériences dont les résultats ultérieurs, variables en efficacité et en action, serviront de démonstration définitive.

Cornette nous donne, à la fin de sa thèse, les noms des maîtres en présence de qui il la soutint, le 27 juillet 1778 :

« NN. DD. Professores Regii.

N. D. Paulus-Franciscus Imbert Cancellarius et Judex.

N. D. Paulus-Josephus Barthez Cancellarius et judex adjunctus.

N. D. Franciscus de Lamure. Decanus.

N. D. Carolus le Roy. Pro Decanus.

N. D. Gaspar. Joanes Rene.

N. D. Antonius Gouan.

N. D. Franciscus Broussonet.

N. D. Franciscus Vigarous.

N. D. Joannes Sabatier.

N. D. Le Roy. Coadjutor ».

A l'issue de la séance, Cornette revêtit la robe à laquelle il avait droit et prononça le discours final, en latin facile, distribuant à chacun, selon l'usage, son compliment ; ceci étant précédé, bien entendu, des louanges adressées à Dieu et à la Vierge :

« *Deus* optime maxime a te omnia accepi ad te omnia refero.

Virgo dei para studiis semper adesto meis.

Praeses illustrissime mihi que parens in aeternum colendissime.

Nihil profecto gratius contengere poterat quam Baccalaureatus gradum obtinere te praesidio, felix et fortunata erit mihi dies quae optimum amicum mihi dedit praesidem tanta percellor animi gratitudine ut si a laudibus tuis abstinenceam, numquam ab animi gratitudine abstinenceam.

Cancellarie amplissime, optarem quam maxime tuas laudes quibus jamdiu resonat orbis recensere et celebrare, benevolentia qua me accepisti hic loci prædicare. Enim quod efficium imperat justitia et animi gratitudo vires meae persolvere denegant.

Decane plurimum venerande decus universitatis quod eximiis animi dotibus sustines, lubenter hic prædicarem nisi vetaret modestia tua quae te omni laude majorem praestat.

Professores regii illustrissimi, tanta est hujusce universitatis fama, adeo strenue illam sustinetis et amplificatis ut pluribus ab hinc annis in votis habebam vestris praeceptis imbui. Insignia doctoralia obtinere in hac universitate filix ego qui votorum compos fui contingit vestris erudii praeceptis et locum obtinere inter vos.

Auditores ornatissimi, condiscipuli amantissimi pro vestra benevolentia valet et favete ».

Mais le diplôme de bachelier de Cornette n'était qu'une des baies de la couronne de laurier qu'il se proposait d'acquérir. Il ambitionnait le titre de médecin-chirurgien, titre qui n'existait qu'à Montpellier, grâce à une fondation de Pierre Chirac, professeur montpelliérain, qui fut le premier médecin de Louis XV, après avoir été médecin du Régent.

Pour suivre Cornette dans ses études, nous avons les mentions de répertoire des registres de la série S. des archives de la Faculté de Médecine de Montpellier. Dès le mois d'août 1778, Cornette complétait ses inscriptions :

« Ego-Claudius Melchior Cornette Bisuntinus primum profiteor in actis Ludovici Medici Monspeliensis pro trimestri mensis augusti anni 1778 ».

La dernière et douzième inscription fut prise au mois de novembre suivant (1).

Après avoir acquis son baccalauréat, le candidat était astreint à faire, à titre de stage, des cours publics sur un sujet donné par le Doyen, et auxquels assistait quelqu'un des professeurs. Cornette fit son premier cours pour

(1) S. 42, p. 8 et 14. Arch. Fac. Méd. Montpellier.

acquérir le titre de médecin chirurgien le 10 août, en présence de Gouan et Broussonet, et son second cours le 13 août, en présence de Lamure et de René (1).

Cette formalité accomplie, notre candidat se présenta aux *examens per intentionem*, ainsi nommés parce qu'on les subissait pour parvenir à la licence : *per intentionem adipiscendi licentiam*. Ils consistaient en quatre thèses successives, à soutenir ordinairement de deux en deux jours, sur un sujet de pathologie assigné la veille ; chaque thèse, avec ses arguments pro et contra, devait durer au moins une heure. Préparées en moins de 24 heures, elles étaient exposées chaque fois devant un professeur différent.

Cornette subit son premier examen le 26 octobre, devant Lamure et René ; le 27 octobre, il passait le deuxième devant Gouan et Broussonet.

Il dut être dispensé des deux autres, car aussitôt après il se présentait aux *triduane*s qui comprenaient six petits examens, soutenus le matin et le soir pendant trois jours, et pendant une heure chaque fois. Il s'agissait là de présenter une liste de douze maladies au chancelier qui en assignait trois au candidat ; le doyen, de son côté, lui en assignait trois autres.

Cornette fit son premier triduane le 2 novembre, devant Lamure et René ; le deuxième, le 3 novembre, devant Gouan et Broussonet ; le troisième, le 4 novembre, devant Vigarous et Sabatier.

Le 6 novembre, il fit son *point rigoureux*. Pour cet ultime examen, on s'en remettait au tirage au sort. A cet effet, on piquait dans deux livres, dont l'un se trouvait chez le chancelier et l'autre chez le doyen. Le premier point traitait d'une maladie différente de celles ayant déjà fait l'objet des examens *per intentionem*, et le second

(1) S. 64, *ibid.*

d'un aphorisme d'Hippocrate. Le lendemain à midi, on devait expliquer ces deux points, satisfaire aux difficultés que les professeurs opposaient et répondre à toutes les questions. L'épreuve durait de midi à quatre heures ; elle avait pour cadre la salle du palais épiscopal (1).

Cornette en sortit victorieux et alla aussitôt, le 6 novembre 1778, recevoir la licence des mains de l'Evêque de Montpellier, assisté de deux professeurs royaux, en l'occurrence Vigarous et Sabatier, qui avaient été députés par la « Ludovicée » pour cette cérémonie :

« Die 6 mensis novembris anni 1778 congregati N. N. D. D. professores regii inconclavi ludovicei medici Monspeliensis post finitum examen rigorosum, Magistri Claudii Melchior Cornette, auditis illius responsionibus tam in examinibus per intentionem dictis, triduana disputatione, quam in isto, probant mores et doctrinam eumque admittunt ad gradum licentiae capessendum intra octiduum a R. D. episcopo Monspeliensi disputatores autem eluti sunt N. N. D. D. Franciscus de Lamure, decanus, et Gaspar Joannus René, professor regius ».

Signé : BARTHEZ, *cancellarius* et *judex* adj. LAMURE,
RENÉ, GOUAN, BROUSSONNET, VIGAROUS, SABATIER.

Il ne restait plus que l'*Actus triumphalis*, le doctorat. Cornette le passa aussi vite que les autres épreuves. Le 7 novembre 1778, le lendemain même de sa licence, il était nommé docteur sous les auspices de Vigarous, alors titulaire de la chaire de chimie, qui venait de succéder à Venel, et qui était parrain de Cornette.

Nous pouvons imaginer le cérémonial de ce doctorat : le professeur chargé de conférer le titre commence par un discours farci de bons conseils pour le nouveau docteur et lui donne ensuite le bonnet, avec les formalités d'usage ; cette cérémonie a lieu dans la salle des actes. D'après l'antique tradition il y a discours en latin, violons et dis-

(1) Astruc, *Mém. pour servir à l'Hist. de la Fac. de Méd. de Mon.*, 1767.

tribution de gants. D'après Astruc, le rite est le suivant : 1^o donner le bonnet ; 2^o mettre au doigt une bague d'or ; 3^o ceindre le docteur d'une ceinture d'or ; 4^o lui présenter le livre d'Hippocrate ; 5^o le faire asseoir dans la chaire à côté du professeur ; 6^o l'embrasser ; 7^o lui donner la bénédiction. Chacun de ces gestes s'accompagne d'un petit discours qui en explique la valeur et en donne la signification.

Cornette, au comble des honneurs, dut à son tour prendre la parole pour remercier ses juges. Il composa à cet effet un compliment de quatre pages en latin, dans le genre de celui qu'il avait composé à l'occasion de son baccalauréat.

Il débute par un éloge de la chimie, tout en s'excusant pour cet Art qui s'accommode mal des douceurs de l'éloquence. Il n'approuve en aucune manière les sarcasmes de Boerhaave, lequel prétend que la chimie, âpre, difficile, ne présente aucun intérêt pour les savants non chimistes. Le seul fait qu'à ce moment d'éminents personnages de France s'y adonnent avec acharnement suffit à démontrer son excellence ; aucun autre argument ne serait nécessaire. Cependant, il faut remarquer que, parmi les arts qui sont le plus redevables à la chimie, la médecine se place au premier rang. L'arsenal des médicaments serait fort insuffisant sans le secours et les trouvailles de la chimie. A cet égard, l'histoire même de Statius Boerhaave témoigne de l'exactitude de cette assertion.

Viennent ensuite les litanies d'usage : Dieu, la Vierge, le Président :

« Nihil optatius gratiusve contingere poterat quam, felici sorte, tuis manibus insignia doctoratus accipere qui Baccalaureatus gradum jamjam acceparam. Amicitiae et urbanitatis tuae erga me semper memor, gratus recedo ».

Puis le chancelier, le doyen, les illustres professeurs royaux qu'il regrette d'être obligé de quitter :

« Laetabundus recido, vota expleta sunt. Inter hujusce universitatis recenseri mihi datum est, hoc uno nunc exagitur poctus quod nimis cito a vobis recedam. Imperat fatum, sed nullo unquam fato e memoria excident virtutes et scientia quibus hanc academiam illustrabis ».

Enfin les très honorables auditeurs : « *Valete et Favete* ».

Claude-Melchior Cornette, devenu l'un des illustres docteurs de Montpellier, verra dès lors son nom figurer auprès des noms fameux de Chirac, Pomme, Portal, Th. de Bordeu, Astruc, etc...

II

Au cours de ces études, si rapides qu'elles semblent de pure forme, Cornette ne se laissa pas, de toute évidence, subjugué par la terreur des examens, et ne resta pas de longues heures à « potasser » une dernière fois les questions qui pourraient lui incomber. Sûr de ses connaissances, il continua ses observations d'ordre purement chimique et ne négligea à aucun moment ses attaches avec l'Académie des Sciences de Paris.

C'est ainsi que, le 27 septembre 1778, il rédigeait une observation fort intéressante sur la manière dont on fait le vert-de-gris à Montpellier ; dès le 4 avril précédent, il avait observé le manège de femmes qui, occupées à cet ouvrage, passaient dans les maisons où étaient disposés les doules, ou pots de terre servant à cette préparation. L'établissement qui était à la fois son champ d'études et son logis possédait quatre cents de ces pots.

Le travail consistait tout d'abord à mettre dans les doules des grappes de raisins imbibées de vin très généreux, « ainsi que je le reconnus moi-même », dit-il. Les femmes revenaient de période en période mettre des morceaux de bois dans les pots et arranger les grappes

pour stimuler la fermentation. Au bout de trois jours en été ou de dix jours en hiver, les femmes récoltaient les grappes fermentées, jetaient le vin qui n'avait plus de valeur et, le lendemain, disposaient des lames de cuivre avec les grappes dans les pots. Cette opération s'appelle « couer » ; il y avait 150 à 160 lames par pot. A l'époque définie, lorsque les lames étaient bien vert-de-grisées, on les retirait et on les trempait dans l'eau (opération du relai) avant de les exposer à l'air. Cette opération, répétée de huit en huit jours pendant un mois, précédait le râclage et la récolte. Venait ensuite la mise en sacs, après quoi le vert-de-gris était transporté au bureau pour être pesé au poids du roi. Il revenait de droit, aux femmes qui avaient travaillé, 10 sols par sac. Le vert-de-gris se vendait alors à Montpellier 12, 12,6 ou 13 sols la livre lorsqu'il était bien sec.

Nous avons là une des dernières observations qui aient été faites concernant les manufactures *de verdet*. Déjà Cornette relatait que les manufacturiers, devant le prix très élevé de cette manière de procéder, imaginaient d'employer les « battitures de cuivre », c'est-à-dire les fragments de cuivre qui ne trouvent plus d'emploi en raison de leur petitesse.

Cornette n'examinait en détail chaque opération que pour chercher des moyens de perfectionnement. Au cours de son séjour à Montpellier, il examina aussi la manière de préparer le sel de Saturne. Il s'intéressa au procédé que l'on y employait pour faire la potasse. Il fit même, à la veille de ses examens, un voyage à Marseille pour étudier dans certaines manufactures la purification de la crème de tartre, et la préparation du soufre pour le convertir en canon. Il se mit également en rapport avec les manufactures de savon de la région marseillaise, et plus tard, on s'adressera à lui pour certains mémoires concernant cette très importante et renommée industrie. Les directeurs de ces grandes usines se souvinrent d'ailleurs de ce visi-

teur de choix, et lui écrivirent à la fin de 1778 et au cours de 1779, recourant aux lumières de sa science : « Vous habitez le pays des grâces, et moi celui du commerce ; je ne désespère pas de mettre votre amitié à profit », lui disait-on. Les Raffineries de Montpellier sollicitèrent aussi ses conseils ; Sabatier lui écrivit un long mémoire, lui demandant si l'on ne pouvait raffiner le sucre avec un autre produit que le sang de bœuf habituel, ce dernier étant difficile à obtenir en quantité suffisante et ayant une fâcheuse tendance à se putréfier pendant les mois d'été (1).

A son retour à Montpellier, il écrivit pour Lassone chacune de ses observations, et ce dernier lui répondit fort amicalement (2) :

« 8 octobre 1778. — Je viens, mon cher Cornette, de recevoir la lettre que vous m'écrivez après votre retour à Montpellier ; les agréments que vous avez eus dans votre tournée se réunissent à l'utilité que vous devez retirer des observations que vous avez été à portée de faire. Il me paraît que vous avez, ainsi que moi, du goût et du talent pour bien *quêter en capucin*. Les morceaux d'histoire naturelle que vous m'annoncez me font d'avance grand plaisir. »

Mais Lassone ne pensait pas qu'à la nourriture intellectuelle ; il glissait, au sujet des gourmandises du Languedoc, cette phrase où se devinent les relations avantageuses qu'il avait à Montpellier et dont Cornette n'avait pu que profiter :

« Je désirerais avoir cette année et même les années suivantes une petite provision de ces excellentes olives que l'on prépare et que l'on contit supérieurement dans l'huile à Montpellier. Je pense que M. Broussonet voudra bien vous donner les renseignements nécessaires pour cela. »

Le professeur Broussonet est un ami ; il a rendu de nombreux services à son fils :

(1) E. 685.

(2) E. E. 682.

« La vive reconnaissance que je lui continuerai toujours pour ce qu'il a fait pour mon fils doit lui être garant de l'intérêt que je prend à sa conservation. »

Lassone termine sa lettre par un petit compte rendu des bonnes et mauvaises nouvelles qui peuvent intéresser son correspondant ; il parle de l'Académie Royale des Sciences :

« Je vous apprends avec grand plaisir, mon cher Cornette, qu'aujourd'hui mardi, six du courant, vous devez être élu membre de la Société Royale de Médecine et au rang des associés ordinaires travailleurs. L'affection que l'on me connaît pour vous et l'opinion avantageuse que l'on a de votre zèle et de vos talents, ont fait désirer que vous fussiez dans cette classe où MM. Marquis et Le Roi ont aussi désiré de passer... Nous devons acquérir aussi aujourd'hui parmi les associés libres MM. Amelot, ministre de la Maison du Roi, Le Noir, lieutenant de police, le Duc de La Rochefoucault, du Hamel, *et selon toute apparence Lavoisier, avec qui il faudra, à titre de double confraternité, que vous soyez un peu moins hargneux et taquin.* »

Ce détail est remarquable par l'aperçu qu'il nous fournit du caractère de Cornette ; Lavoisier lui était antipathique et il ne perdait pas une occasion de le lui faire sentir ; nous aurons d'ailleurs encore l'occasion de constater le manque d'indulgence de Cornette pour les opinions d'ordre scientifique qu'il ne partageait pas.

Malgré ce qu'avancait Lassone dans cette lettre du 8 octobre 1778, la nouvelle de la nomination de Cornette à la Société Royale était prématurée, ainsi qu'en fait foi le *posts-criptum* :

« P.-S. — Je viens d'apprendre par le compte qui m'a été rendu de l'Assemblée que la place que l'on vous destine restera vacante jusqu'à ce que vous soyez Docteur, pour ne pas déroger aux règlements. »

In cauda venenum ! Cornette dut attendre jusqu'en mai 1779 pour voir son élection réalisée ; mais ceci n'est

qu'une formalité ; tout le monde sait que Cornette l'attend, et la bonne nouvelle vient, en quelque sorte, dorer ses derniers jours à Montpellier.

Il revient à Paris chargé d'honneurs, et il n'a que d'excellents souvenirs à conter. Cornette a trente-quatre ans ; à l'orée de sa carrière, le voici déjà Associé chimiste à l'Académie des Sciences, docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, membre correspondant de l'Académie des Sciences de Montpellier. Servi par une louable ambition, il est en droit d'espérer beaucoup de l'avenir.

CHAPITRE VII

L'Œuvre de Cornette à la Société Royale de Médecine.

- I. Les mémoires.
- II. Eaux thermales
- III. Remèdes nouveaux.
- IV. Médecin des épidémies.

(1779-1786).

I

Dès son retour de Montpellier, les nouveaux grades de Cornette se trouvèrent mis à profit à la Société Royale de Médecine, dont Lassone fut président durant les trois premières années. Des lettres patentes, données à Versailles au mois d'août 1778, avaient sanctionné le rôle de la Société. Elle devait communiquer à la Médecine les découvertes récentes, examiner surtout ce qui pouvait avoir rapport aux maladies épidémiques. Elle était chargée aussi d'analyser les remèdes nouveaux, tant internes qu'externes ; elle en réglementait la vente par délibération spéciale et brevets paraphés par le secrétaire d'Etat.

La Société s'occupait de plus de tout ce qui touchait aux eaux thermales et médicinales du royaume ; elle proposait les sujets de mémoires et projets de règlements qu'elle avisait nécessaires.

Dans toutes ces questions, Cornette pouvait rendre les plus grands services ; Lassone l'avait compris d'emblée ; après avoir fait élire son fils comme associé libre en 1777, il n'eut de cesse que Cornette fût admis à son tour. Il y

parvint enfin deux ans après, en 1779. Il était sûr d'aller beaucoup plus vite en besogne ; souvenons-nous des espérances qu'il fit naître au cœur de Cornette après son voyage à Marseille, espérances qui ne se trouvèrent réalisées que le 18 mai de l'année suivante.

Donc, en même temps que Carrère, ancien professeur de la Faculté de Perpignan, médecin du Garde-Meuble de la Couronne, Cornette s'éleva au titre d'*associé ordinaire*. Fait remarquable, à la même séance, fut élu Barbeau Du Bourg, docteur régent de la Faculté de Médecine de Paris, que la Société n'eut pas « la satisfaction de compter longtemps parmi ses membres ».

La Société Royale tenait deux séances par semaine auxquelles chaque sociétaire était tenu d'assister. Certaines séances étaient publiques, d'autres particulières. On retrouve, parmi les papiers de Cornette, le billet que voici :

« La Société Royale de Médecine tiendra sa séance publique le mardi 2 mars 1874 à quatre heures et demie très précises au Louvre, pavillon de l'Infante, place du Louvre. Ce billet est nécessaire pour entrer (1). »

La Société comptait trente places d'associés ordinaires, douze d'associés libres. Il y avait encore soixante places d'associés régnicoles et autant d'associés étrangers. On voit par ces chiffres que le poste que l'on confiait à Cornette était de toute importance. Il se trouvait ainsi à la tête de l'élite médicale française. A vrai dire, en face de la Société Royale, se trouvait la Faculté de Médecine dont on connaît l'attitude belliqueuse depuis qu'elle se voyait supplantée.

Dès 1778, Lassone, fier des grands noms qui figuraient sur la liste des nouveaux membres, ne pouvait s'empêcher d'écrire à Cornette :

(1) E. 695.

« La Faculté de Médecine, au reste, ne se conduit pas plus honnêtement avec nous. Je ne désespère pas qu'enfin la paix arrive ; pour y parvenir, nul sacrifice ne me coûtera. »

Hélas, ce fut la révolution qui mit fin à la lutte engagée entre les deux rivales. Cette lutte acharnée dura jusqu'en 1793, époque à laquelle la Société Royale fut dissoute par la Convention, purement et simplement, comme toutes les institutions qui dépendaient de la Couronne.

Cornette, élu à la Société Royale, ne perdit pas un instant et présenta une série de mémoires et d'observations, le plus souvent en collaboration avec son maître et ami Lassone père, quelquefois avec le fils Lassone qui suivait ses travaux. Une sensible nuance les différencie de ceux de l'Académie des Sciences. Ses recherches s'orientent de plus en plus vers les questions médicales.

En 1779, la Société Royale nomma commissaire Jussieu, de Lalouette, Jeanroi et Hallé, pour déterminer les propriétés et les effets de la racine de dentelaire dans le traitement de la gale. Hallé se mit aussitôt en rapport avec Cornette et le pria de faire quelques expériences personnelles sur la fameuse racine. Le 13 juin, il lui adressait « au Palais des Tuileries, cour des Princes », une lettre qui annonçait l'arrivée d'une certaine quantité de racines, ainsi que la formule employée par l'apothicaire Coyette. Cornette devait tenter quelques traitements, après quoi il était prié, s'il lui restait du remède ou de la racine, de les rendre lorsque ces traitements seraient terminés ».

Il s'agissait, après l'avoir pilée et serrée dans un linge, de tremper de la racine de dentelaire dans de l'huile d'olive bouillante. On frictionnait, à l'aide du *nouet* ainsi obtenu, les parties galeuses et la guérison devait survenir en deux jours. Hallé avait obtenu de bons résultats par cette méthode, mais chez les sujets jeunes, mais dans les castrop anciens, la guérison était plus difficile ; et Hallé terminait :

« J'ai cru ces réflexions nécessaires parce qu'elles naissent de l'observation même dont nous avons été témoins ; je n'aurai pas pris la liberté d'en faire de plus longues à M. Cornette, de qui je me ferai gloire de recevoir des avis et des leçons (1). »

Un peu plus tard, dans le compte rendu que Hallé fit à la Société, il avançait que, d'après leurs expériences, à Cornette et à lui, « le traitement par le *plumbago* a guéri, qu'il a guéri promptement, sans aucune rétropulsion, enfin qu'il a guéri sans le secours d'aucun autre remède. » Il ajoutait encore :

« Dans le temps que nous nous occupions de ces épreuves, MM. de Lassone fils et Cornette en ont tenté de pareilles à Versailles sur trois différents malades. Le succès n'a pas été si favorable au remède ; mais les circonstances étaient différentes et il y a même eu des différences essentielles dans la préparation. »

Mais voici les détails que nous fournit Cornette :

« Un enfant âgé de trois ans avait depuis environ vingt mois une gale qui lui avait été donnée par une nourrice, suspecte, d'ailleurs de quelque vice étranger ; en effet, il survint durant le traitement de l'enfant un paraphimosis qu'on eut lieu de soupçonner vénérien. Cette gale avait été dans le commencement assez considérable, les boutons étaient petits, et les démangeaisons assez fortes pour priver l'enfant de tout repos et le réduire dans une espèce de marasme. Trois ou quatre mois après que la gale s'était déclarée il était survenu un dépôt placé à la partie moyenne du bras. Ce dépôt a suppuré pendant plusieurs mois : quelquefois la suppuration a paru louable, et souvent elle a été sanguinolente.

C'est dans cet état que M. Lassone fils et moi lui avons administré le remède de M. Sumeire, en le mettant en même temps à l'usage d'une tisane adoucissante... Nous lui avons préparé le remède avec deux onces de racine de dentelaire concassée et une livre d'huile d'olive. Après un quart d'heure d'ébullition, nous avons filtré l'huile à travers un linge clair dans un vase, dans lequel nous avons mis une once de ladite racine en poudre. Le lendemain de la préparation de ce remède, nous avons fait frotter l'enfant de la manière

(1) E. 682.

suivante : nous avons fait chauffer l'huile et nous avons remué la liqueur avec le nouet pour la troubler et agiter la poudre qui était au fond. Nous avons fait frotter l'enfant avec l'huile très chaude. Dès la seconde friction, l'éruption, qui était dès lors considérable, est devenue très forte : le bas ventre et les cuisses se sont couverts d'une infinité de petits boutons, et dès le premier instant, les démangeaisons ont été moins vives.

Les jours suivants, et vers la cinquième friction, les glandes axillaires et inguinales se sont engorgées ; nous avons été pour lors obligés de cesser les frictions, pendant tout ce temps, la suppuration du bras a été considérable ; quinze jours après, les boutons ont paru entièrement éteints, mais le bras n'était point guéri ; la suppuration avait toujours lieu et il restait encore quelques boutons au bras qui nous ont déterminés à faire de nouveau quelques frictions. La gale a reparu avec autant d'apparence qu'auparavant ; les glandes se sont encore engorgées et il est survenu cette fois un érysipèle boutonneux, au dos, qui nous a déterminé à supprimer encore l'usage de ce remède, quoique nous eussions déjà fait cette fois plus de frictions que n'en prescrit M. Sumeire. L'érysipèle s'est guéri ; il est survenu aux cuisses et aux jambes beaucoup de boutons phlegmoneux, très douloureux ; et ainsi, après plus d'un mois de traitement suspendu et recommencé, nous avons abandonné ce remède. »

Comme il était survenu un paraphimosis, nous avons mis l'enfant à l'usage de petits bols faits avec le kermès et le mercure doux. Nous avons fait appliquer sur le bras enflammé du cérat de Gallien, et nous avons terminé de cette manière, à l'aide de quelques minoratifs et de la pommade citrine, le traitement de ce malade ».

Suivent deux autres traitements qui n'eurent pas plus de succès et qui durent être interrompus, à la suite d'irritations violentes compliquées d'adénopathies douloureuses. Le remède avait trop d'âcreté, disait Hallé dans son compte rendu, et « cette âcreté a dû nécessairement être très forte dans ces dernières expériences, puisque dans la préparation de MM. Lassone et Cornette, la racine a subi un quart d'heure d'ébullition dans l'huile ».

Le premier mémoire officiel de Cornette à la Société fut celui qu'il lut le 20 avril 1779 sur son sujet favori : *Une*

nouvelle manière de préparer les savons acides, et leur usage en médecine. Cornette trouvait là une nouvelle utilisation de sa thèse de baccalauréat et de plusieurs mémoires présentés à l'Académie des Sciences sur les savons à base d'acide vitriolique. Mais cette fois il se plaçait au seul point de vue médical.

« Depuis que l'on a appliqué la chimie à l'art de guérir, il n'est aucune partie de la médecine qui n'en ait tiré quelque avantage. On a vu le nombre des remèdes augmenter, leur formule devenir plus simple, leur préparation plus exacte et leurs usages mieux déterminés. La matière médicale, considérée sous cet aspect, est une source féconde de moyens utiles que l'expérience peut seule apprécier et dont la recherche est d'autant plus importante que l'on ne connaît encore qu'une partie des secours que ce travail semble promettre à ceux qui auront le courage de s'en occuper. »

Cornette se proposait de prouver que l'on peut sans crainte administrer des savons acides aux malades, et d'en déterminer la dose efficace. Dans ce but, il en ordonna à trois malades. Tout d'abord, à une femme de trente-huit ans souffrant de coliques néphrétiques. En très peu de temps, les urines sont devenues « plus chargées et plus abondantes » ; elle s'est trouvée soulagée. En second lieu, à une demoiselle atteinte « d'obstruction à la région hypogastrique. La malade a éprouvé une fièvre continue terminée par un flux considérable d'urine épaisse, et la tumeur a sensiblement diminué ». En troisième lieu, à la demoiselle Ségard, demeurant rue Satory à Versailles, « atteinte d'une tumeur *skirrheuse* au sein pour le traitement de laquelle elle avait inutilement fait usage d'extrait de ciguë, et d'autres remèdes que l'on regarde comme efficaces dans cette circonstance ».

Et Cornette avançait :

« Enhardi par mes premiers essais, je lui ai fait prendre le savon acide d'huile d'olive, à la dose de douze grains deux fois par jour. Ce remède a produit les évacuations, le ventre a été tenu constam-

ment libre, et quelle que soit la cause à laquelle on puisse l'attribuer, la diminution de la tumeur est actuellement très marquée » (1).

Cornette avait dans son médicament une foi illimitée.

« L'observation ne prouve que trop malheureusement que dans plusieurs maladies chroniques le médecin ayant épuisé en vain les ressources de son art, il est obligé, faute de moyens, d'abandonner à la nature le sort du malade. Ce qu'il n'aurait pas fait s'il eut été en son pouvoir d'employer quelque autre remède. Il est des obstructions, des embarras dans les viscères, des épaissements de limbe, des concrétions qui résistent à tous les remèdes connus. Dans ce cas, l'usage habituel des savons acides ne pourrait-il pas être avantageux, ne serait-il pas un moyen de plus que l'on fournirait à la médecine ? (2) »

Le 31 août 1779, Lassone et Cornette présentaient à la Société un *Mémoire sur l'analyse et les propriétés des différentes parties constituantes de l'Ipécacuanha* (3), substance rapportée du Pérou sous la forme d'une racine épaisse, de couleur gris cendré, tortueuse, pleine de rugosités, traversée dans son milieu et dans toute sa longueur par un petit filet ligneux qui tient lieu de moelle. On éliminait cette partie, la considérant sans vertu. Lassone et Cornette démontrèrent qu'elle avait les mêmes principes que le reste de la racine. Avant de terminer leur mémoire, Lassone et Cornette émettaient quelques réflexions sur les propriétés de l'Ipécacuanha employé en sirop contre la coqueluche.

« Cette maladie, qui dépend presque toujours d'un vice de l'estomac, est, pour l'ordinaire, accompagnée d'une toux violente et convulsive. Les enfants, qui y sont très sujets et qui ont beaucoup de difficultés à prendre toute espèce de remède, en périssent très souvent faute de secours appropriés. »

(1) *Mém. de la Soc. Roy. de Méd.*, t. III.

(2) E. 686.

(3) *Mém. Soc. Roy. de Méd.*, t. III.

Mais examinons les cas observés par nos médecins et suivons l'effet thérapeutique de l'ipéca dans la coqueluche.

« A la fin de l'hiver 1779, nous fûmes appelés pour voir quatre enfants qui en étaient atteints depuis quelque temps. Les symptômes nous parurent effrayants, les quintes étaient si vives et si fréquentes qu'elles ôtaient à ces enfants la faculté de prendre aucun repos; la tête était très douloureuse; le sang mêlé avec les crachats nous faisait craindre qu'ils ne fussent étouffés par l'épaississement et la viscosité de la matière qui tapissait les bronches, et qu'ils ne périssent d'apoplexie ou d'une hémorragie considérable. La répugnance invincible qu'ils avaient pour toute espèce de boisson ou autres remèdes rendit tous nos efforts infructueux; et nous touchions au moment de voir périr ces malades lorsqu'il nous vint dans l'idée de tenter l'usage de l'ipécacuanha en sirop, car il ne nous avait pas été possible de le leur faire prendre en poudre.

Nous fîmes bouillir légèrement dans six onces d'eau douze grains d'ipécacuanha concassé; après huit ou dix minutes d'ébullition, nous passâmes la liqueur à travers un linge, et nous la fîmes cuire en consistance de sirop en ajoutant trois onces de sucre. Ce sirop aromatisé avait une saveur agréable, de sorte que ces enfants en prirent avec facilité et sans répugnance. Ce sirop donné par cuillerées à café de quatre en quatre heures calma la toux dès le jour même. Le lendemain matin, les crachats nous parurent moins visqueux, et en moins de huit jours ces enfants furent bien avancés dans leur guérison par le seul usage de ces remèdes. Nous avons eu occasion, depuis cette époque, de l'administrer plusieurs fois dans la même maladie; il nous a toujours également réussi. Pour rendre ce sirop encore plus actif, nous avons ajouté à la décoction d'ipécacuanha un peu de café brûlé et écrasé; cette addition nous a paru très utile dans la pratique. »

A cette époque, les plantes rapportées d'Amérique par les missions et par les voyageurs excitaient au plus vif l'intérêt des savants. A côté de l'ipéca, le quinquina était mis à l'étude. La Société Royale nomma commissaires Daubenton, Macquer, Bucquet, de Jussieu et Cornette pour en faire l'examen (1). On avait rapporté des environs

(1) *Mém. Soc. Roy. Méd.*, 1779, t. III, p. 260.

de Santa Fé deux espèces de quinquina. Cornette se chargea de la matière médicale, et compara les nouveaux échantillons avec l'ancien quinquina du commerce. D'après ses expériences, ce dernier n'égalait pas, à beaucoup près, le quinquina pâle de Santa Fé.

Au cours de ces travaux, les vertus miraculeuses de cette plante se trouvèrent mises en relief, et Cornette la conseilla plus fréquemment à ses malades. Il en envoya notamment à Montpellier, à l'Abbé Dejons, qui l'en remercia, disant qu'il conservait précieusement l'excellent antidote et ne manquerait pas d'en faire usage lors de nouveaux accès de fièvre.

Avant la fin de l'année 1779, Cornette présentait une *Observation sur un mélange de quinquina avec le tartre stibié* (1). Ce mélange allait sembler curieux à bien des gens, et Cornette, qui ne l'ignorait pas, commença ses explications en ces termes :

« Aucune observation n'est indifférente lorsqu'elle a pour but la conservation de la santé. Celle dont je vais rendre compte à la Société m'a paru pouvoir mériter son attention. Elle offre à la médecine un remède dans le traitement des fièvres intermittentes rebelles, dont les résultats et les effets n'ont point été convenablement examinés. »

Les résultats qu'avancait Cornette venaient d'observations faites à l'Infirmerie Royale de Versailles, où le fils Lassone était médecin. En collaboration avec Dumon, également médecin de cet hôpital, il avait observé les effets du mélange quinquina-émétique. D'après lui, ce mélange entraînait une décomposition de l'émétique, et pouvait être administré en assez grande quantité dans les fièvres, sans crainte de vomissements.

Au cours de l'année 1781, Cornette s'occupa, par ordre de la Société Royale, de la solubilité des précipités mer-

(1) *Ibid.*, 1779, t. III.

curiels. Le 11 septembre, il lut un *Mémoire sur la dissolubilité des précipités mercuriels dans l'eau et sur la combinaison du mercure avec l'alcali volatil* (1). On conçoit l'importance de cette question dans la thérapeutique des maladies vénériennes. Un grand nombre de médecins, frappés des mauvais effets et des suites fâcheuses qui ne résultaient que trop souvent des préparations mercurielles, avaient proposé à la Société l'emploi de l'eau mercurielle. Acher avait composé une formule secrète ; Cornette ne manqua pas de l'anéantir et d'en démontrer le danger extrême. Les empiriques, poussés par leur cupidité, offraient une foule de préparations, où, d'après leurs dires, il n'entrait pas de mercure. Cornette, une fois de plus, mit en évidence les propriétés de l'alcali volatil sur le mercure ; il en fit une véritable pierre de touche, qui décèle le mercure en quelque état qu'il soit. Lassone, de son côté, concluait en ces termes :

« Quoique le plus grand nombre des précipités mercuriels soient solubles dans l'eau, la médecine n'en peut tirer qu'un très faible avantage pour la guérison des maladies vénériennes et cutanées. La difficulté d'obtenir toujours les mêmes précipités ; les variations que ces substances sont susceptibles d'éprouver, pour une infinité de causes particulières, nous feront toujours regarder ces espèces de remèdes comme très imparfaits, jusqu'à ce qu'on ait trouvé le moyen de se les procurer invariables et de même espèce ».

Après le mercure, l'opium. Lassone père lut, à la Société, le 26 octobre 1784, un mémoire fait avec la collaboration de son fils et de Cornette, *sur une méthode facile, prompte et peu dispendieuse de préparer l'opium pour en détruire les qualités nuisibles et en exalter les vertus médicales* (2).

« Quelque importante que soit en général la connaissance étendue de la matière médicale ou des moyens curatifs, elle ne suffit pas, si le

(1) *Mém. Soc. Roy. Méd.*, t. IV, p. 238. E. 691 ; E. 697.

(2) *Mém. Soc. Roy. Méd.*, t. V.

médecin n'y réunit celle de la meilleure préparation des médicaments par les procédés les plus convenables et les plus appropriés à la nature des substances. Il n'y a pas de voie plus sûre et plus directe d'enrichir l'art de guérir et d'en étendre les limites. »

L'extrait d'opium se préparait par une digestion extrêmement lente, entretenue à feu doux pendant une année entière, par un ouvrier de confiance et spécialisé. Quelquefois, après de longs mois, à la suite d'une chauffe trop brusque, les bocalx éclataient. Les expériences nouvelles auxquelles Cornette prit part démontrèrent la possibilité d'obtenir le même résultat en deux jours seulement. A l'aide d'évaporations et de dissolutions réitérées, on parvenait à séparer la résine de la matière extractive. Et le mémoire de conclure que l'extrait d'opium, obtenu ainsi, comme « celui qui a été digéré pendant une année entière, possède éminemment une vertu sédative. Il procure le calme, le repos le plus doux, il agit sans enivrer la tête, sans altérer, sans troubler les fonctions des principaux organes, sans déranger les sécrétions, sans suspendre ni supprimer aucune évacuation naturelle, pas même celles que les femmes éprouvent périodiquement, quoique administré et continué durant ce temps critique ».

Lassone avait l'intention de présenter à la Société, en même temps que le mémoire sur l'opium, une observation, faite par lui et Cornette, *sur la préparation et sur les propriétés médicinales de l'éther nitreux et de la liqueur anodyne nitreuse* (1). Mais, faute de temps, il dut remettre sa lecture à une séance ultérieure, celle du 15 février 1785.

Passons sur les préparations chimiques des médicaments pour ne considérer que leurs effets thérapeutiques. Selon Lassone et Cornette :

« L'éther nitreux et la liqueur anodyne nitreuse doivent être regardés en général comme plus tempérants et plus sédatifs que

(1) *Mém. Soc. Roy.*, t. 5, p. 65.

l'éther vitriolique et que la liqueur anodyne minérale d'Hoffman. Celle-ci, plus chargée d'huile essentielle du vin, improprement appelée huile douce de vitriol, occasionne assez souvent par son âcreté, aux personnes d'une constitution nerveuse et irritable, de la chaleur et de l'agitation, au lieu de tempérer.....

Aussi l'avons-nous presque toujours employée avec un succès plus marqué contre les affections vaporeuses, les vomissements spasmodiques, la migraine, le hoquet, les palpitations de cœur, les pincements douloureux de l'estomac et contre certaines toux convulsives, mais principalement dans les cas où le cours des urines est interrompu et même supprimé par l'effet du spasme. Nous avons remarqué que cette dernière propriété de notre liqueur est une des plus constantes ».

Après un intervalle de trois ans, le 12 février 1788, Lassone et Cornette présentèrent encore un mémoire *sur les altérations que l'air éprouve par les différentes substances que l'on emploie en fumigation dans les hôpitaux et dans les chambres de malades* (1). Quelles étaient les substances employées ? Cornette lui-même les trouvait innombrables et subordonnées à une routine aveugle.

« Le nombre des substances est infini. On peut dire qu'il est subordonné au gré, au caprice, au préjugé et à l'ignorance des gardes-malades ou d'autres personnes qui les entourent, dont la plupart, par un zèle souvent mal entendu, ne consultant que leur intérêt propre, ne cherchant qu'à flatter leur odorat par des vapeurs qui leur sont agréables, et s'occupant plutôt du soin de se prémunir de la maladie que du bien-être du malade, ne calculent pas si les odeurs dont ils sont imprégnés, si celles que répandent les substances qu'ils brûlent près de lui, ne tournent pas plutôt à son préjudice qu'à son avantage, et si l'air ainsi vicié, ainsi altéré, ne lui est pas plus nuisible que salulaire ».

Les substances couramment employées étaient : des bois aromatiques, leurs écorces, leur fruit, leur graine, leur résine, du sucre, de la cire à cacheter, du papier, du ruban de Bruges, voire des chiffons... Cornette chercha à démon-

(1) *Mém. Soc. Roy. Méd.*, t. 8.

trer que l'air des chambres de malades, loin d'être rendu plus salubre, devient *méphitique* par l'emploi de certaines de ces fumigations. Il avait fait des expériences avec des cloches de verre dans lesquelles il avait placé du storax, du benjoin, de l'huile de muscade, du macis, de la girofle, de la canelle, des baies de genièvre et plusieurs autres végétaux aromatiques très forts. Il concluait, en excellent hygiéniste : « que ces substances, en remplissant l'air de la chambre du malade de miasmes odorants, souvent nuisibles relativement à la faiblesse des organes, ne se fait qu'au détriment de l'air vital » ; et ceci ne s'applique pas tant au riche qui vit dans des lieux vastes et aérés, qu'à « la classe du peuple, où pour l'ordinaire, les logements sont si resserrés, si étroits, où l'air qu'il respire, souvent humide, échauffé par la grande chaleur de la chambre, vicié par la respiration des différentes personnes qui viennent le visiter, ne se renouvelle que très difficilement, et le malade livré aux préjugés d'une garde, d'une commère, renfermé dans son lit, pénétré des miasmes infects qui circulent autour de lui, et n'ayant point en quelque sorte la faculté de se mouvoir, respire un air malfaisant qui souvent ajoute à la gravité de sa maladie et le mène à sa perte ».

Par contre, Cornette constate que les bons effets des fumigations balsamiques dans l'eau bouillante, chez les phthisiques, peuvent exister aussi chez « les personnes qui habitent des endroits aquatiques ou marécageux, qui se nourrissent d'aliments gras et visqueux, qui ne boivent que des liqueurs mal fermentées. Cette espèce d'homme, dis-je, dont la fibre est molle et lâche, a besoin de quelque stimulant qui l'excite et l'anime, et qui donne du ton et du ressort à ses organes relâchés et affaiblis... »

Les fumigations se font généralement à l'aide d'acides végétaux ; la méthode la plus usitée consiste à faire rougir une pelle et à y verser du vinaigre, du verjus, du suc de

citron ou d'orange. Mais Cornette réproûve ce procédé dans lequel la matière huileuse, étant brûlée, augmente l'âcreté de l'air. Il préconise une évaporation dans des « vaisseaux de verre ou de grès ». Il a, par exemple, obtenu des résultats excellents dans les cas de fièvre maligne, de maux de gorge gangréneux, de petite vérole gangréneuse, à l'aide de vinaigre évaporé avec du camphre, des gérostes, de la muscade ; ou mieux encore de vinaigre évaporé avec de l'esprit de vin chargé du principe odorant de ces substances.

Toutefois, Cornette ne manque pas de terminer son mémoire en recommandant de renouveler l'air souvent. Il conseille de mettre un morceau de chaux dans la chambre du malade pour absorber l'air fixe, et de ne pas la nettoyer à grande eau, ce qui augmente l'humidité et donne aux plaies « une disposition gangréneuse ».

Le dernier mémoire que rédigea Cornette fut postérieur à la mort de Lassone en 1788. Cependant, les expériences en avaient été faites en présence de son maître, à qui il devait tout ; et il s'exclamait :

« Que ne puis-je en ce moment rendre à la mémoire de cet homme vertueux le tribut d'éloge que je lui dois ! Que ne puis-je exprimer ici les sentiments de vénération et de reconnaissance que je conserverai toujours pour ce grand homme qui me servit de père et dont les bontés pour moi, j'ose dire l'amitié, ont été sans bornes ».

Ce mémoire traitait des *propriétés fébrifuges de l'écorce de chêne et des avantages que la médecine peut en retirer dans les traitements des fièvres intermittentes* (1). Le prix élevé des produits exotiques poussait à la recherche de quelques médicaments indigènes possédant les mêmes propriétés. A la suite de Cusson, médecin de Montpellier, qui venait de découvrir des effets thérapeutiques analogues à ceux du quinquina dans l'écorce de marronnier d'Inde,

(1) E. 691.

Cornette rechercha ceux de l'écorce de chêne. Frappé par la similitude de la poudre de quinquina et de la poudre d'écorce de jeune chêne, il rechercha les moyens de les distinguer. Il constata que la dissolution de cette poudre d'écorce de chêne, additionnée « d'une solution de vitriol de mars, fait de l'encre sur-le-champ ».

Quant aux effets thérapeutiques, il estima qu'ils étaient moins accentués que pour le quinquina. Cependant, cette poudre est antiseptique et retarde la putréfaction :

« J'ai tout lieu de présumer que cette vertu antiseptique réside dans l'amertume du quinquina, car dans une seconde expérience, ayant ajouté de la petite centaurée à la décoction d'écorce de chêne, la putréfaction mit plus de temps à s'établir ».

Cornette fut le premier à mettre en évidence les vertus fébrifuges de l'écorce de chêne ; les résultats acquis étaient *assez satisfaisants* ; et voici sa conclusion, qui ne manque pas de saveur dans sa tournure qu'on pourrait qualifier de normande : « s'il n'a pas toujours eu tout le succès que j'aurais désiré, je ne lui ai jamais vu produire aucun mauvais effet. »

On retrouve encore dans les papiers de Cornette deux autres titres de mémoires purement prophylactiques. Le premier concerne *le danger de la propagation de certaines maladies par le moyen des vêtements, et particulièrement les différentes substances, surtout animales, qui entrent dans la texture des meubles à l'usage des malades*. Le second, *Quelques maladies particulières occasionnées par l'usage des lits de plume, et suivi de quelques réflexions sur le danger de la propagation des maladies par le moyen des vêtements ou autres substances exposés aux miasmes que laissent dégager les animaux dans l'état de maladie*.

Ces mémoires eurent une répercussion considérable ; jusqu'alors, l'idée de contagion n'avait que très peu retenu

l'attention ; les parents et amis d'un défunt allaient jusqu'à se partager les draps de son lit, encore pleins des sueurs de l'agonie.

Apprenant les travaux de Cornette sur les dangers de la contagion, Coste, médecin chef du corps expéditionnaire en Amérique, écrivit à Cornette, le 3 février 1786 (1), pour lui faire connaître les observations qu'il avait faites lui-même à l'appui de cette thèse.

Il cite plusieurs cas navrants de contagion indirecte, provoquée quelquefois par le médecin lui-même, et insiste sur la nécessité, pour ce dernier, d'endosser un « surplis » lorsqu'il visite les varioleux, disant que les miasmes s'accrochent particulièrement aux vêtements de laine ; il préconise l'isolement des malades, et la destruction par le feu des haillons des hospices.

Coste termine sa lettre par ces mots :

« Je ne saurais trop vous exhorter, mon cher confrère, à suivre avec courage un plan de réforme aussi intéressant que le vôtre. L'humanité le réclame, mais le gouvernement a besoin d'être éveillé, à cet égard, sur ses propres intérêts, par des raisons physiques autant que par le cri de l'expérience ».

II

Les travaux antérieurs de Cornette sur l'analyse des eaux amenèrent tout naturellement la Société Royale de Médecine à lui confier l'examen des eaux minérales dont elle recevait des échantillons.

Le 22 février 1780, Lassone fils et Cornette examinaient celles de la Fontaine de Chandebourg, près de Thionville en Lorraine, employées dans les cas de « fièvres quartes opiniâtres, jaunisses rebelles, gonorrhées invétérées, cachexies produites par l'opilation des viscères du bas-

(1) E. 681.

ventre ». On retrouve ici l'esprit mordant de Cornette, dans ses critiques, justes mais particulièrement acerbes, que Lassone fils se vit d'ailleurs obligé d'atténuer. Cornette estimait que M. Parrant, l'auteur du mémoire, n'était « point assez exercé dans la chimie pour entreprendre un travail de cette nature ». Lassone corrigea « qu'en rendant justice aux lumières de l'auteur, il reste beaucoup de choses à désirer sur plusieurs points ». Ou bien, lorsque Cornette déclare que « cette analyse est mal faite et qu'elle ne mérite point l'approbation de la Société », Lassone, désireux de ménager les susceptibilités de l'auteur, modifie cette phrase par trop catégorique : « Nous pensons que la Société ne peut approuver cette analyse telle qu'elle est, et nous engageons l'auteur à la répéter d'après les moyens publiés par la compagnie (1). »

Cornette était trop connu comme chimiste pour ne pas être nommé d'emblée l'un des huit commissaires choisis par la Société pour le rapport sur les anciennes et nouvelles eaux de Passy. Ce rapport démontra qu'il y avait trois sources ferrugineuses à Passy, et que le fer qu'elles contenaient provenait de l'« ocre martial et des pyrites martiales » sur lesquels elles filtraient (2).

Une analyse en amène une autre. Le 9 décembre 1783, Jaulhac écrivait à Cornette, d'Aurillac, lui adressant un mémoire sur les bains du « Mont d'Or », Grands Bains et Bain de Cæsar. Ce dernier, très exigü, ne permettait de baigner qu'un malade à la fois, et encore dans la position verticale ; les perclus n'en profitaient qu'à grand'peine à cause de l'incommodité de cette position. D'autre part, les grands bains, composés d'un bassin unique divisé par une cloison, laissaient communiquer les eaux.

(1) E. 691.

(2) E. 704.

« C'est là que, sans aucune distinction de sexe ni de maladie, le peuple se baigne pêle-mêle toute la nuit, et cependant les bains restent vides depuis neuf à dix heures du matin jusqu'à la nuit. »

Cet usage, établi à la honte des mœurs et de la médecine, occasionnait toutes les nuits les plus grands désordres. Des filles de tout âge, sans expérience et sans adresse, les servantes des auberges où logeaient les malades, y servaient indistinctement les deux sexes.

« Tout le monde entre dans la salle des bains comme dans une place publique. La porte n'en étant gardée par personne, le service en est gêné et toutes les âmes honnêtes en sont révoltées. Le grand besoin seul peut faire passer par-dessus tant d'indécence ».

Quant à la Fontaine Magdeleine :

« Elle n'est ni ouverte, ni fermée, ni gardée... Un petit mur de trois pieds en fait toute l'enceinte. Tous les animaux attirés par cette eau y vont boire, les gens y lavent leur vaisselle, jusqu'aux pots de chambre des malades ; ils en font un vrai cloaque exposé à la pluie, à toute l'ardeur des rayons du soleil, battu par les vents »

Comme on le voit, il ne s'agissait pas là d'une simple analyse, mais bien d'une réforme complète de l'établissement thermal. Et il était temps. Sur le vœu particulier du Curé, on essaya de fermer les bains la nuit ; mais les portes furent enfoncées, le village du Mont d'Or n'ayant ni juge, ni police pour lui prêter main-forte. Il fallait régler la distribution des eaux suivant les conclusions de l'arrêt du conseil d'Etat du Roi, envoyé par Vicq d'Azir ; créer une police avec une garnison de soldats malades qui pourraient profiter des eaux du Mont d'Or, agrandir les thermes, établir des pompes spéciales pour les douches qui remplaceraient les seaux de bois suspendus aux soliveaux ; mettre des rideaux pour protéger les baigneurs des brouillards froids du matin ; régler la mise en

bouteilles des eaux et leur vente, par des certificats et cachets d'origine.

Les commissionnaires peu scrupuleux remplissaient en effet leurs bouteilles n'importe où et sans aucun soin ; certains même remplissaient leurs vases dans la Dordogne à plusieurs lieues du Mont d'Or pour s'épargner la peine d'y venir, alléguant que les eaux des bains et de la Magdeleine se dégorgeaient dans cette rivière.

« D'autres ont vendu leurs eaux en chemin et ont rempli leurs vaisseaux à la première source. Peut-on tromper plus cruellement un malade et détruire plus promptement la réputation d'une source ? »

Ces procédés, hélas, n'ont peut-être pas été exclusivement le monopole du XVIII^e siècle...

Mais ce qui nous frappe tout particulièrement est le rapport que firent Cornette et Lassone fils sur une dissertation de Didelot concernant les eaux minérales de Plombières (1).

Cette station avait été mise à la mode par la cure qu'y avaient faite en 1761 M^{mes} Adélaïde et Victoire. On prétend que ce voyage fut jugé nécessaire pour éloigner Mesdames des exemples de Versailles ; mais les raisons hygiéniques suffisaient, étant donné les excès de table qu'on y faisait.

Ce mémoire, dont Cornette fit le rapport, parlait des eaux thermales et des sources ferrugineuses et savonneuses ; mais le fond de la discussion roulait sur leur température : 45°. Didelot affirmait que ce n'était pas la proximité des volcans qui en faisait la chaleur, mais « la fermentation et la chaleur excitées dans toutes les parties » ; qu'en effet, s'il s'agissait d'un volcan, la chaleur serait inconstante et aurait tendance à diminuer, et que toutes

(1) E. 691.

les sources de la montagne seraient chaudes ; de toute façon, il ne trouvait aucune trace de volcan, pas de soufre ni de bitume.

Cornette au contraire soutenait la thèse des volcans ; les sources, d'après lui, sont de chaleurs différentes parce qu'elles ne communiquent pas. La question de la fermentation lui semble également impossible ; et il s'écrie :

« Pour que la fermentation puisse s'exciter dans un corps, on sait qu'il faut le concours de plusieurs circonstances particulières, celui d'abord des corps organisés fermentescibles, et de l'air libre qui ne se rencontre sûrement point en cet état dans les entrailles de la terre ».

Mais une idée surgit : le bouillonnement de l'eau !... et il continue ainsi son raisonnement :

« Il peut se faire que ce soit le bouillonnement causé par la rapidité de l'eau et de son choc contre quelques corps qui ait donné lieu à cette méprise ».

III

Après l'analyse des bouteilles d'eau venait, toujours au nom de la Société, celle des remèdes et préparations chimiques nouvellement créés.

En 1790, à la suite d'un Edit de Louis XVI faisant défense à tout individu non docteur en médecine d'avoir des laboratoires sans autorisation de la police, le sieur Lambert se trouva contraint de ne plus vendre une liqueur qu'il détenait depuis quarante-deux ans, en vertu de l'édit de 1682. Cette liqueur était propre à rougir, bonifier, dégraisser et clarifier les vins. Cornette affirma qu'elle ne contenait aucune substance nocive et pouvait être rendue au commerce ; qu'au contraire, elle rétablissait les vins gâtés en leur restituant leur couleur, et que l'Etat, d'ail-

leurs, avait tout intérêt à en permettre la vente, le vin étant une de ses principales richesses.

Mais où l'on retrouve, dans toute son intégrité, le caractère indépendant, l'esprit de justice, le désir de Cornette de travailler à l'intérêt de la nation, c'est dans ce dernier rapport où, aidé de Lassone, il s'occupa des bains médicaux de Laugier. Quelle patience ne lui fallut-il pas pour supporter les instances de cet arriviste ! Venu de Marseille pour tenter d'établir à Paris des bains de vapeur destinés à la guérison des affections chroniques, Laugier sollicitait l'approbation de la Société afin d'obtenir des crédits. Rien ne l'arrêtait, et il s'acharnait à réclamer de Cornette le compte rendu qui lui servirait de pierre de touche pour capter la confiance des Parisiens.

A force de revenir à la charge, en frappant mille fois à la porte de Cornette, toujours introuvable, en l'attendant vainement aux assemblées du Louvre, en allant à Versailles, en lui écrivant d'innombrables lettres, en le menaçant même des tribunaux, il parvint en partie à ses fins. Cornette se résigna à faire un rapport après qu'un Suisse des Tuileries lui eut mis dans les mains le mémoire de Laugier. Mais il se montra d'abord bien peu favorable, « Il suffira, disait-il, de jeter les yeux sur ce mémoire pour en prendre promptement une idée désavantageuse. » Il jugeait que l'auteur ne se montrait pas assez précis, ni assez simple dans son exposé.

Laugier ne fut pas arrêté pour si peu. En homme connaissant ses droits, il multiplia ses instances et rédigea un nouveau mémoire. Cornette, harcelé, dut faire un second compte rendu où, enfin, il décrivait à la Société la machine imaginée par Laugier, auteur en partie des fameux bains du Gros Caillou. On y pouvait avoir des bains de vapeur et de décoction de plantes, des douches pour bains partiels ou généraux. L'agencement de ces derniers était une nouveauté dont Cornette parla en ces termes :

« On a des conduits faits avec des boyaux de bœufs préparés à l'huile, ou de cuir d'Angleterre. Les jointures de ces tuyaux qui emboîtent dans des fourreaux ou étuis, sont garnies de chanvre afin de les fixer exactement, et empêcher que la vapeur ne se dissipe par les commissures. On met la partie malade dans le fourreau préparé à l'huile, assez souple pour qu'il puisse obéir facilement et se prêter aux différents contours de chaque partie.. » etc...

Devenu plus favorable à Laugier, non parce qu'il avait étudié sa machine, mais parce que Laugier avait coopéré à l'édification des bains du Gros Caillou qui étaient d'utilité publique, Cornette conclut : « l'usage des bains partiels nous paraît utilement imaginé ». C'était un vœu d'encouragement, Laugier avait gagné (1).

IV

Mais Cornette cumulait les fonctions publiques. Durant cette même période, il fut aussi Médecin des épidémies, poste de confiance justifié par les qualités d'hygiénistes de celui qui l'occupait.

En 1782, l'Abbé Dubut, Curé de Viroflay, lui adressa une sorte de mémoire concernant l'épidémie de Chaville. Il y avait eu une série de cas de fièvre qui durèrent de quatre à cinq mois après l'application de vésicatoires. L'origine de cette épidémie était un ruisseau infecté.

« Plusieurs personnes, écrivait M. Dubut, s'étant transportées sur un misérable ruisseau qui sert d'égoût aux *vidanges* de Versailles, m'ont assuré que cette infection portait la mort dans les endroits où il coulait, et malheureusement il passe dans notre paroisse, dans celle de Chaville, dans celle de Sèvres, infecte la manufacture de porcelaine, d'où il se décharge dans la Seine » (2).

De son côté, l'Abbé De Georges, Curé de Chaville, s'inquiétait pour sa paroisse. Cornette, donnant suite aux asser-

(1) E. 681 et E. 691.

(2) E. 687.

tions de M. Dubut, lui avait demandé un état détaillé du nombre et du progrès des maladies qui avaient régné à Chaville. « Je ne puis mettre trop d'exactitude et de célérité à répondre aux vues d'humanité avec lesquelles vous avez bien voulu venir au secours de ma paroisse », s'écrie le curé reconnaissant ; et dans son post-scriptum on retrouve les méfaits du ruisseau sous cette phrase terrifiante :

« P. S. — Un fait qui me vient dans l'instant et que je ne dois pas vous taire c'est qu'une femme nommée Boyer, étant allée sur le ruisseau pour ramasser des herbes, s'en revint après un quart d'heure le visage gonflé, la tête entreprise et un malaise qui fut suivi le lendemain par une espèce d'érysipèle considérable. Ce fait est du mois de mai ».

Cette documentation apportée à Cornette par des prêtres inexpérimentés, rendait, certes, les sanctions thérapeutiques particulièrement épineuses. Par bonheur, dans d'autres occasions, les mémoires étaient mieux établis ; témoin celui qui lui envoyait, en 1783, Bertier, Intendant de Paris, au sujet de l'épidémie de la paroisse de Garancière, élection de Montfort. Bertier avait chargé le sieur Le Normand, chirurgien en chef du département, de s'occuper de cette épidémie, mais celui-ci avait échoué. Sur dix-huit malades environ, il en était mort quinze. Le chirurgien du lieu était lui-même attaqué. Il était urgent pour Cornette de se transporter à Garancière afin de prescrire les remèdes utiles, remèdes que l'apothicaire de Montfort se chargeait de fournir provisoirement.

Bertier fit encore appel à Cornette pour la paroisse de Saint-Cyr où « des fluxions de poitrine se tournaient en fièvres malignes ». Mais Cornette, si désireux fût-il de soulager la souffrance, ne pouvait faire constamment ces onéreux voyages sans être rétribué. Les lenteurs administratives, et le peu d'égards que rencontraient ces sortes de fonctionnaires n'encourageaient pas leur dévouement

à la chose publique. Il refusa net de se rendre à Saint-Cyr. Bertier s'émut et s'efforça aussitôt d'aplanir les difficultés.

« J'apprends que vous avez refusé de vous transporter en cette paroisse pour y indiquer le traitement qu'il convient de suivre. J'en suis d'autant plus étonné que M. Duval vous a offert une voiture... et j'avais lieu de croire que vous ayant accordé ma confiance pour le traitement des épidémies dans le département de Versailles, vous ne pouviez avoir de motif fondé pour refuser un service de cette nature. Au surplus, Monsieur, les frais de voiture, que vous êtes dans le cas de faire à ce sujet, vous seront remboursés sur le champ et vous seriez payé de ceux qui peuvent vous être dûs si vous m'en eussiez adressé l'état. Je vous prie de me l'adresser au plus tôt afin que j'en ordonne le paiement. Je suis avec considération... »

Avec Cornette, d'ailleurs, ce genre de malentendus s'arrangeait vite ; peu après, Bertier écrivait à nouveau, mais cette fois pour remercier l'éminent docteur des soins qu'il assumait et lui assurer les remèdes nécessaires. Bertier réclamait en outre l'état de ce qui était dû pour les voyages précédents, craignant une sorte de récidive dans la mauvaise volonté de l'homme indispensable.

En septembre 1783, à la suite d'une épidémie à Buque, Cornette recevait une lettre de félicitations pour les soins assidus prodigués aux malades de cette cité. Elle était écrite, de la part de Bertier, par Lemonnier, premier secrétaire de l'intendance.

Les épidémies se succédaient dans la contrée. Après Buque, Cornette dut s'occuper de celle de Chevreuse. Il en fit un rapport où il expliquait que la maladie qu'il avait observée était assez commune à Versailles même. Il s'agissait d'une « maladie du genre des fièvres catarrhales putrides » qui se terminait en quinze à vingt jours à la suite de saignées et d'émétiques, par une éruption miliare pourprée. Elle était due à la proximité des eaux stagnantes, en part égale avec les « variations fréquentes

de l'atmosphères, le passage subit du chaud au froid, de l'humide et du sec ».

Force était d'agir promptement et de réhausser le sol afin d'éviter le croupissement des eaux des égouts. Et Cornette, pour secouer la torpeur des intendants à cet égard, pressentait astucieusement la possibilité d'un voyage du Roi par Chevreuse : n'allait-on pas veiller comme il se doit à la santé du monarque qui « serait exposé à respirer les miasmes infects » ?

Au cours de ces diverses épidémies, la question des remèdes fut particulièrement délicate. Bertier, afin d'éviter que les chirurgiens des campagnes ne fournissent des remèdes douteux, s'était déterminé à faire un assortiment de médicaments usuels à utiliser par les médecins et chirurgiens appelés dans les paroisses en détresse. Cornette s'occupa personnellement de cet assortiment et prévint à cet égard chaque médecin et chirurgien du département de Versailles ; sous aucun prétexte, en cas d'épidémie, les remèdes à employer ne devaient provenir des chirurgiens ou de chez les apothicaires.

L'épidémie que l'on peut suivre de plus près est certes celle qui sévit à Meudon au printemps de 1790.

« Le 4 mars 1790, la Société Royale, assemblée au Louvre, a chargé Cornette, l'un de ses membres, de donner ses soins aux malades de Meudon auxquels il a déjà administré des remèdes dont il a rendu compte à la Société. M. Cornette a promis de remplir avec le plus grand zèle ce devoir sacré ».

Signé : Vicq d'Azir.

Au début de mai suivant, Cornette fit à ce sujet un compte rendu consignait ses observations personnelles qui dénotent une fois de plus son sens très aiguisé de l'hygiène publique :

« La maladie a plus attaqué la classe du pauvre que celle de l'homme aisé parce que les derniers se communiquaient moins, tan-

dis que la chambre du pauvre devient le rendez-vous d'une famille souvent nombreuse qui se partagent entre elles les parties du jour et de la nuit pour le garder et qui sont par là plus exposés à la contagion. »

Puis il décrit la maladie : Début marqué par une angine rouge accompagnée de courbature, d'asthénie, de vomissements. La fièvre s'allumait progressivement. Au troisième jour, période d' « éruption scarlatine plus ou moins abondante » ; les malades étaient couverts de pétéchies plus nombreuses sur les lombes que sur le col et les bras. Puis la température tombait par degré dans les cas favorables, et au sixième jour, la desquamation apparaissait, d'abord au col et aux extrémités supérieures.

Dans les cas malins, les amygdales se couvraient d'aphtes et il se formait des escarres. « Les malades alors étaient dans un état de faiblesse et d'insouciance très grande. » Selles diarrhéiques, séreuses, jaunâtres, quelquefois très fétides, puis le ventre se météorisait. « Des soubresauts dans les tendons, les urines huileuses et sans hypostase, le pouls convulsif, petit, profond, à peine sensible, le principe vital presque éteint. »

Si, à ce moment, on négligeait l'usage de vésicatoires à la nuque, de gargarismes fortement acidulés, d'antiseptiques énergiques, « la maladie attaquait la vie dans son principe en affectant particulièrement le cerveau et le genre nerveux ; le sang prenait le plus haut degré de dissolution et les malades périssaient, souvent victimes de l'intempérie de ceux qui les traitaient ». Les vésicatoires à la nuque semblent avoir été pour Cornette un traitement de choix auquel bien des malades durent la vie. Dans les cas où la salive était « gluante ou visqueuse », les malades absorbaient de fortes doses d'oximel scillitique, ou deux ou trois gouttes, trois fois par jour, d'alcali volatil dans une infusion légère de fleurs de sureau.

Les purgatifs, administrés trop tôt et sans indication

réelle étaient nuisibles, les évacuations trop « crues » affaiblissaient le malade et *accéléraient sa destruction*. En ce cas donc, Cornette condamne toute espèce de purgatif tel que les sels neutres et le tartre stibié en lavage.

En présence de tels symptômes, Cornette pensa logiquement à la fièvre thyphoïde, *fièvre putride maligne avec éruption ou exanthème*, selon l'expression du temps, — découverte par Huxham en 1739. (L'identification du bacille d'Eberth, comme on sait, date de 1881.) Cornette annonce simplement qu'il « n'entreprendra pas de chercher à expliquer la cause première qui a donné naissance à cette maladie », « qui cache souvent sa marche sous les apparences les plus insidieuses et qui, à l'instant d'un calme trompeur enlève le malade vivant plein de confiance dans son ennemi ».

CHAPITRE VIII

I Travaux officiels et derniers mémoires à l'Académie des sciences de Paris.

II. Inspecteur des Gobelins
(1778-1789).

I

De retour à Paris, le Dr Cornette continua ses recherches chimiques pendant quelques années encore, et sa collaboration, tant à l'Académie des Sciences qu'à la Société royale de Médecine.

Son nouveau titre à l'Académie lui permettait d'entreprendre des travaux officiels au nom de l'Académie elle-même. C'est ainsi qu'il fut nommé commissaire pour la vérification des expériences de M. Sage sur l'or qu'on peut retirer des cendres des végétaux (1). De même, en 1780, il fut un des six commissaires nommés par l'Académie pour l'examen de l'opération du départ. Le rapport fait à ce sujet porte le nom de Cornette à côté de ceux des plus éminents chimistes de l'histoire, Macquer, Cadet, Lavoisier, Baumé, Berthollet (2). Le 15 avril de cette même année, c'est encore Cornette que l'Académie chargeait de vérifier les constatations de Venel, ancien professeur à l'Université de Médecine de Montpellier, sur l'acide des végétaux. Pour cela Cornette s'installa au Louvre dans les appartements mêmes de Lassone.

(1) Ac. des Sc. An 1778, *Mém.*, p. 548.

(2) *Ibid.* An 1780, *Mém.*, p. 613.

Le 9 septembre 1780, le Comte d'Angiviller, directeur et ordonnateur général des Bâtiments du Roy, écrivait à Cornette pour connaître ses idées sur le meilleur moyen d'extraire l'or d'une grande quantité d'anciennes boiseries passées de mode et richement dorées qui se trouvaient dans les magasins des bâtiments de Sa Majesté.

En 1783, d'Angiviller demandait encore à ce que l'on vérifiât le procédé de Marcerel pour la désinfection des fosses d'aisance du château de Versailles. Cette désinfection consistait en adjonction de chaux pure ou de lait de chaux. Le 21 janvier, Cornette, Migne et Heurtier, nommés commissaires à cet effet, se rendirent dans l'aile même du château « où étaient placés trois tonneaux pleins aux trois quarts de matières fécales de moyenne consistance, d'une couleur verdâtre à la surface et d'une odeur très forte, chacun de six pieds cube ».

On versa dans le premier tonneau de la chaux vive, dans le second du lait de chaux, dans le troisième de la soude. Ces tonneaux, ayant reposé un mois, couverts de planches, laissèrent dégager, dès l'ouverture, leur fétidité première. Les essais se révélaient infructueux. On répéta plusieurs fois les expériences en variant les doses, sans meilleur résultat. L'odeur réapparaissait dès que l'on agitait les tonneaux. Cependant, en mettant du lait de chaux dans une chaise percée sur de la matière fraîche, elle était presque nulle. « Cela prouve que dans les fosses il faut verser de temps en temps du lait de chaux. De cette façon, les fosses d'aisance cesseraient d'être dangereuses et les ouvriers destinés à en faire la vidange ne trouveraient plus la mort au milieu de leurs travaux », conclut Cornette qui n'oublie jamais de penser aux simples gens dont il est lui-même sorti. Mais le procédé était coûteux. Pour une toise cube de matière, il nécessitait 1.280 livres de chaux qui, « pour être converties en lait, auraient besoin de 15 à 20 muids d'eau. On devait donc envisager

des procédés plus simples, bien que les accidents fussent rares à Versailles où l'on avait coutume de vider tous les hivers les fosses, évitant ainsi, et la putréfaction, et l'encombrement (sic). Cette judicieuse manière d'opérer était celle que Cornette, après ses expériences, aurait voulu rendre obligatoire dans tout le royaume.

A la même époque, Lassone, chargé de par son état de premier médecin du roi « de veiller à tout ce qui peut contribuer et concourir à la santé et à la conservation des jours précieux de cet auguste monarque et de la famille royale », chargea son fils, Putod de Tiévant et Cornette d'examiner les résultats de la désinfection des fosses d'aisances, traitées par le procédé préconisé par Janin, chirurgien-oculiste de Lyon. Le compte rendu de ces expériences, faites au château de Versailles, fut fait et présenté par Cornette à l'Académie.

Les trois commissaires s'occupèrent des fosses du corps de garde des Gardes Françaises où on avait jeté la veille, suivant la méthode de Janin, une certaine quantité de vinaigre. On prit pour point de comparaison les fosses des Gardes Suisses qui n'avaient subi aucune préparation. A l'ouverture de ces dernières, « le cinq Mars, à dix heures du matin, par un vent assez froid, sud-ouest et quart ouest, et avec une température de 5° » (on ne saurait être trop précis), les trois experts constatèrent que « l'odeur fétide était très supportable ; et plusieurs personnes qui étaient témoins ont reconnu qu'elle ne frappait pas l'odorat d'une manière bien désagréable ». D'ailleurs on y exposa un lapin pendant cinq minutes, et l'animal sortit sans aucune incommodité apparente. Par contre, en entrant dans la fosse des Gardes Françaises, déjà traitée par le vinaigre, les trois experts furent :

« surpris par un air chaud très raréfié, chargé d'une grande quantité de vinaigre en évaporation. L'odeur infecte que répandait ce lieu n'était point masquée par cette vapeur ; à la vérité, la malpro-

preté était si grande qu'elle pouvait dépendre plutôt des matières qui étaient répandues de tous côtés que produite par l'ouverture des fosses... A peine eut-on retiré quelques seaux de la vanne qu'il se répandit de tous côtés une odeur de gaz hépatique ou de foie de soufre décomposé. Cette odeur dégagée par le vinaigre ajouté dans la fosse, mêlée avec la vapeur de cet acide en évaporation, était plus insupportable que celle de la matière elle-même ; aussi MM. les Officiers des Gardes, logés dans l'aile du château au-dessus de cette fosse, se trouvèrent très incommodés pendant le temps que dura la vidange et s'en plaignirent : on fut obligé de bonne heure de cesser cette opération ».

On imagine facilement les paroles d'ironie et de mépris de Cornette et de ses collègues, devant une expérience aussi peu favorable à Janin.

Cette seule expérience n'était pourtant pas concluante. On en entreprit de nouvelles le 12 mars, en présence de Macquer et de l'abbé Tessier. Mais Janin, vexé par ses mésaventures et craignant l'esprit particulièrement caustique de Putod et de Cornette, refusa d'y assister, faute de pouvoir récuser ces deux commissaires nommés par le roi.

Cette fois, on s'occupa des fosses d'aisance des nouvelles Casernes des Gardes Françaises, situées sur la place d'armes, à l'entrée du château. On avait commencé la veille la vidange de ces fosses et « les vapeurs qui s'étaient élevées avaient empuanti les casernes et phlogistiqué quelques galons d'argent des sergents ». On appliqua la méthode de Janin. Dès qu'on eut versé trente pintes de vinaigre, une fumée blanche de gaz hépatique s'éleva. On ferma les lunettes et « il fut enjoint aux soldats de ne plus aller pour le moment en ce lieu ». « Le lendemain, les commissaires s'y rendirent et, un lapin ayant été enfermé cinq minutes, « haletait à sa sortie et parut avoir beaucoup perdu de sa vivacité ». L'argent se « phlogistiquait », ainsi que d'autres ustensiles du même métal plongés dans la cavité de la fosse, « tels que boucles et épées ».

Ces expériences furent donc désastreuses pour Janin. Le vinaigre, loin de détruire le méphitisme, l'augmentait. Le procédé de Marcerel, à tout prendre, avait ses avantages. Et encore mieux, celui tout simple préconisé par Cornette, une vidange fréquente en hiver.

Le 19 janvier 1784, l'Académie chargea encore Baumé et Cornette d'examiner cinq échantillons à l'usage de la peinture, qui venaient d'être apportés de Chine, puis d'examiner un mémoire sur le tartre contenu dans le verjus et dans le moût.

Le 13 décembre 1783, De Malesherbes adressait à Cornette une lettre au sujet de la Montagne-qui-cogne, à Malesherbes. Cette montagne avait fait entendre des bruits et ressentir des secousses fréquentes pendant l'hiver 1781-1782. Cornette avait été la voir en automne 1782 ; il avait demandé à ce que l'on y creusât un trou jusqu'à l'eau, mais les ouvriers entendirent deux coups et se sauvèrent. Faut-il expliquer ces détonations par la proximité de l'eau ? L'air avait-il fait explosion ?

Au cours de l'été 1784, Malesherbes, en vue d'un mémoire, demandait encore à Cornette, ainsi qu'à l'Abbé Tessier et à Daubenton, l'analyse de la terre où pousse le cyprès d'Amérique, le *cupressus disticha*, le *cupressus thyroïdes*. « Ainsi le mémoire sera de trois mains et je crois qu'il sera intéressant. » Cornette avait d'ailleurs déjà analysé divers lots de terre provenant d'Amérique et transmis par M. de Marbois, consul.

De son côté, Cornette préparait des mémoires. En 1779, il présenta un *Mémoire sur les différents sels que l'on retire par lixiviation des cendres de tamaris pris en différents lieux* (1).

(1) Lu le 15 avr. 1780. Ac. des Sc. An 1779. *Hist.*, p. 18 ; *Mém.*, p. 497.

Depuis de longs mois, il collaborait, avec le fils de Lassone, à l'étude des composés chimiques de cet arbuste. Lassone avait d'ailleurs présenté un an auparavant un mémoire à ce sujet à la Société Royale de Médecine.

Quelques mois plus tard il lut son *Observation sur le vitriol de Mercure* (1).

Le 15 novembre 1780, à la rentrée de l'Académie, il présenta un *Mémoire sur une inflammation spontanée du phosphore avec quelques remarques sur la nature de son acide* (2). Ce mémoire avait aussi été préparé en collaboration avec Lassone. Il représente un travail intéressant au point de vue médical, car il s'agissait d'élucider les diverses sources de phosphore. On avait cru d'abord que l'urine seule des animaux pouvait en fournir. Puis Scheele et Nicolas montrèrent que les os en contenaient. Cornette et Lassone avancèrent que l'on pouvait en retirer de bien d'autres sources :

« Nous sommes autorisés à penser qu'on peut en retirer de la peau, des muscles, des tendons, des cartilages ; mais aussi nos expériences nous ont prouvé que c'était des os qu'on pouvait en retirer le plus ».

Cependant, qu'est le phosphore pour nos chimistes ? Ils vont nous le dire :

« Cette substance est une espèce de soufre, composé, ainsi que le soufre commun, d'un acide particulier uni au phlogistique ».

Le phlogistique se trouvait partout, expliquait tout, sauvait tout.

(1) Lue le 14 juin 1780. Ac. des Sc. An 1779. *Hist.*, p. 19 ; *Mém.*, p. 485.

(2) Relu le 7 mars 1781. Ac. des Sc. An 1780. *Hist.*, p. 35 ; *Mém.*, p. 508.

Vint ensuite un nouveau mémoire composé en collaboration avec Lassone, *Sur un phénomène singulier que présentent les acides minéraux pendant leur concentration, et sur un nouveau moyen d'obtenir facilement une eau forte des plus pures* (1).

Tout en cherchant les moyens de purifier les acides minéraux, Lassone et Cornette se trouvèrent devant une « circonstance heureuse qui les mit à portée de découvrir à ces acides des propriétés inconnues jusqu'alors ». Au cours de la distillation de l'acide vitriolique, ils séparèrent, en quatre parties égales, les produits qui passaient, et constatèrent des diversités qualitatives notables entre les échantillons, dues à la différence de légèreté de l'acide nitreux et de l'acide marin. Ils furent notamment « très surpris de trouver la dernière portion, que nous étions autorisés à croire plus pesante, devenue au contraire plus légère ».

Se basant sur ces constatations, ils distillèrent d'autres acides ; les résultats surpassèrent leurs espérances ; ils obtinrent des acides hyper-concentrés, d'un emploi et d'une utilité incontestables dans le domaine des arts.

Les deux derniers mémoires de Cornette datent de 1786. Le premier, en collaboration avec Lassone, concerne *la nature de la substance acide que l'on retire de la cerise, de la groseille, de la pêche, de l'abricot, de la framboise, de la mûre, de la pomme, de la poire, de l'épine vinette et de la grenade* (2), fut lu à l'Assemblée publique du traditionnel Mardi de Pâques. Il prouve simplement l'existence de la crème de tartre dans chacun de ces fruits.

(1) Ac. des Sc., 1781. *Hist.*, p. 29 ; *Mém.*, p. 645. D'après les mémoires officiels de l'Académie ce mémoire aurait été fait avec la collaboration de Lavoisier. Les notes de Cornette mentionnent seulement Lassone.

(2) Ac. des Sc. An 1786. *Mém.*, p. 606.

Le second concerne *la décomposition du sel ammoniac par les différents intermédiaires terreux et salins* (1).

Il n'y a pas lieu de s'étonner si Cornette délaisse soudainement les séances académiques, et si ses rapports à la Société Royale et ses travaux de chimie deviennent plus rares à partir du moment où il est capté par les questions médicales. Peu à peu, à Versailles où il habite, il devient une personnalité bien connue. Le noyau de clientèle de ses débuts prend de l'ampleur, sa réputation de médecin guérisseur s'étend, si bien qu'en 1784 il devient, pour ainsi dire automatiquement, médecin de la famille royale. C'est la mode, à la Cour, de s'attacher les médecins dont on dit grand bien et dont les incontestables cures sont vantées par tout le monde. Dès lors, Cornette ne peut plus suffire à ses occupations ; il est obligé de négliger les recherches chimiques pour se consacrer aux malades qui le réclament de toutes part. A l'Académie, il vivra plutôt sur son prestige de travailleur. Il se maintient, pour ainsi dire, en bonne forme, en bâclant de temps à autre un petit travail, comme nous venons de le voir ; mais son activité atténuée n'empêche pas le roi de le nommer à la place d'associé, vacante par la nomination de M. Sage à celle de pensionnaire. Et nous le voyons, le 23 avril 1785, lors de la réorganisation de l'Académie, nommé encore associé de la classe de chimie et de métallurgie.

A ce nouveau titre — noblesse oblige — il dut s'intéresser encore à quelques mémoires concernant les hauts fourneaux et les propriétés de la fonte de fer. Mais au lieu d'argumenter comme il en a l'habitude, en original qui ne craint pas d'émettre des formules audacieuses, il prend sagement le parti de se ranger derrière une autorité compétente :

(1) Ac. des Sc. An 1786 ; *Mém.*, p. 582.

« On a cru qu'il y avait autant d'espèces de fer qu'il y avait d'espèces de mines. C'est M. Buffon qui a trouvé que le fer était identique ».

Nous touchons donc au terme de l'œuvre chimique de Cornette. Absorbé de plus en plus par son rôle de médecin, il n'eut pas le temps de tirer complètement parti des documents qu'il avait rassemblés, concernant l'air fixe, l'air déphlogistique :

« On appelle air déphlogistique celui dans lequel la lumière brûle plus facilement et avec une flamme claire ; celui dans lequel les animaux paraissent vivre plus longtemps et enfin celui qui, mêlé avec de l'air inflammable, produit une détonation plus forte et plus considérable que celle occasionnée par l'air et l'atmosphère ».

Dans ces documents, nous voyons que Cornette a particulièrement étudié Priestley. Il en répète scrupuleusement les expériences à ses heures de loisir. Il lit les mémoires étrangers et note, comme au temps de sa prime jeunesse, chaque passage intéressant. Il sait sans doute ce que vaut cette méthode, comme aide-mémoire et comme élément de progrès. Voici ce qu'il dit d'une expérience faite à Berlin, à l'aide de la machine pneumatique.

« Deux gros d'yeux d'écrevisses avec quatre fois autant de vinaigre distillé produisit une courte effervescence, qui fit baisser le mercure de 15 lignes, ce qui indique la fermentation à 12 pouces cubiques d'air » (1).

Cornette termina d'ailleurs son œuvre scientifique juste à l'heure où il le fallait. Une rumeur s'élevait déjà dans le camp des chimistes, la révolution grondait. Quelques têtes d'avant-garde remettent tout en question ; on ne parle plus d'antiphlogistique, mais d'air vital, qui entretient la respiration et la combustion. On baptise cet air

(1) E. 703.

oxygène, puis on parle d'*hydrogène*, et l'air phlogistique n'est plus que du vulgaire azote « qui détruit la vie des animaux ». L'air commun devient aussi un composé de « gaz oxygène et de gaz azotique ».

« Lorsque les métaux étaient exposés à l'action du fer ou à l'action de certains agents qui leur enlèvent le calorique, on les nommait alors chaux, mais cette dénomination n'a pas plu aux auteurs de la nouvelle nomenclature, et ils ont imaginé de désigner désormais les chaux ; oxyde, et ils appellent la chaux d'arsenic, oxyde arsenical..... Ainsi, sulfate sera le nom générique de tous les sels formés d'acide sulfurique.....»

Quel bouleversement dans la vie d'un chimiste qui s'est adonné cœur et âme à sa science ! Ne devait-il pas bénir le sort qui faisait dévier à temps ses tendances ? La médecine présentait pour son esprit curieux autant d'énigmes passionnantes qu'il s'acharnerait à en élucider, et pouvait lui apporter, aussi bien que la chimie, de ferventes joies et d'intenses satisfactions...

II

A côté de ses travaux officiels à l'Académie des Sciences, Cornette menait à Versailles une vie de plus en plus absorbante. Nous avons vu qu'il abandonnait progressivement la rédaction de ses rapports pour se consacrer à ses malades ; mais là, pas plus qu'ailleurs, il ne pouvait se cantonner dans la médiocrité ; il gagna d'emblée la confiance de ses malades, et, aidé de ses titres, tant anciens que nouveaux, il s'éleva rapidement au pinacle.

Lorsqu'il revint de Montpellier, il se vit aussitôt nommer Inspecteur de la Manufacture Royale des Gobelins, titre que lui conférait sa science avérée de chimiste. Ainsi, dès le 23 octobre 1779, il dut examiner plusieurs rochets de

soies teintes par les [nouveaux procédés du sieur Quemiset (1).

Cette fonction nécessitait pour lui un surcroît de travail et des études auxquelles il n'avait pas été initié. Aussi se perfectionna-t-il dès le début par des cours spécialisés concernant la teinture. On retrouve dans les notes de Cornette le témoignage de l'effort qu'il fit pour se trouver à même de comprendre le travail qui lui était présenté.

« On compte cinq couleurs primitives, le bleu, le rouge, le jaune, le fauve ou couleur de racine, et le noir..... ».

« Le champagne est un cerceau de fer garni d'un réseau de cordes pour empêcher les laines ou étoffes de tomber au fond de la cuve et de se mêler avec le marc ».

Il s'abonnera plus tard au *Journal de Teinture* tenu par Audran.

A titre d'inspecteur, Cornette devait assister aux réunions des directeurs de la manufacture où l'on discutait certains procédés techniques. Il y avait, par exemple, le jour de l'abbé Rozier ; en janvier 1779 on y discuta pour savoir quel était le principe des couleurs : le phlogistique ou la lumière réfractée.

Les fonctions de Cornette l'obligeaient également à se mettre au courant des découvertes étrangères. Le Chevalier de Corberon avait envoyé à Vergennes, de Saint-Pétersbourg, le 11 avril 1780 (2) des échantillons d'indienne imprimée en rouge par un système secret, sans garantie, et en évitant les opérations du pré. Cornette fut délégué pour examiner ces divers échantillons et en détecter la valeur tinctoriale. De même, le 22 janvier 1788, Jean Hausmann lui écrira de Colmar pour connaître une méthode plus simple et moins coûteuse que celle de M. le

(1) E. 685.

(2) E. 682.

Baron Nanciat pour le blanchiment artificiel des indiennes (1).

Cependant, ce poste d'inspecteur ne semble pas avoir été pour notre docteur particulièrement attrayant. Des disputes continuelles s'allumaient entre les ouvriers des Gobelins, même entre leurs chefs. Cornette, qui devait présider aux nominations des nouveaux ouvriers, se créait de fortes amitiés, mais aussi de profondes haines. Il s'était occupé, auprès du Directeur Général, de faire donner à Audran un poste important à la Teinturerie ; mais Audran ne plaisait pas aux ouvriers qui portèrent plainte contre lui, prétendant qu'il ne connaissait rien, ni à la couleur, ni à la teinture, et qu'il avait des protégés bien logés, bien considérés, mais non choisis parmi les gens du métier, par exemple un perruquier et faiseur de poupées (2).

Le Comte d'Angiviller avait confiance dans le discernement de Cornette ; il le laissait mettre les ouvriers au courant de leur besogne, comme ce Poinsignon, choisi pour ses capacités et sa bonne conduite (3).

La plus terrible querelle qui eut lieu aux Gobelins fut celle du début de janvier 1784, qui obligea un certain Homasse à se plaindre à Cornette des misères qu'on lui faisait endurer. Audran s'était-il vengé de la cabale montée contre lui ?

« Vendredi, 9 courant, M. Audran m'ordonna de faire le bouillon pour une nuance couleur carnation à base métallique, me disant qu'il allait en faire faire une au nommé La Grange, suivant ses procédés, pour vous prouver qu'elle serait meilleure que la mienne ».

Le pauvre Homasse exécuta scrupuleusement son bouillon. Il chargea sa chaudière, y mit quatre seaux de brou de noix. Mais en allant, avec le père Benoît, à la

(1) *Ibid.*

(2) E. 683.

(3) E. 680.

rivière, laver ses laines, il s'aperçut que la mousse du brou était rouge comme si on avait versé dedans de la cochenille. Il ne pouvait plonger ses laines. Audran lui-même lui conseilla de jeter bas sa chaudière et d'en recommencer une autre ; mais quelle ne fut pas sa surprise de trouver des pierres de cendre gravelée au fond. Il y avait eu sabotage. Les laines traitées par ce bouillon auraient été tachées et altérées, elles n'auraient pu servir. Homasse recommença et eut tout le succès que méritait son travail délicat. Il terminait sa lettre de doléances en disant :

« Je crains, peut-être à tort, que vous eussiez bien de la peine, Monsieur, à mettre un ordre convenable pour que je puisse travailler tranquillement et sans contradiction. M. Audran mettra toujours le feu sous le ventre à ceux qu'il croira propre pour son parti » (1).

Ce mauvais esprit qui régnait aux Gobelins déplaisait fort à Cornette qui se démit bientôt de cette fonction de peu d'importance pour s'adonner aux autres, plus en rapport avec son savoir.

(1) E. 682.

CHAPITRE IX

- I. La clientèle de Cornette.
- II. Cornette médecin de cour.

(1780-1790).

I

Imaginons l'existence de Cornette au cours des années qui suivirent sa nomination au grade de Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier. Vieux garçon peut-être, mais savant surtout, il continue sa vie de toujours, studieuse et active à la fois. Il loge dans les appartements de Lassone, et l'on peut dire qu'il vit dans son ombre. Lassone suit la cour lorsqu'elle se déplace, Cornette suit Lassone.

Ce dernier a loué à Versailles, dans la rue de l'Orangerie, à M. Chevallier, une partie de l'appartement du premier du petit hôtel d'Orléans ; il a loué en outre un laboratoire en ville, une écurie, deux remises, un grenier, etc.... Cornette est là chez lui ; il y reçoit maintes lettres ; c'est lui qui, souvent, s'occupe du règlement de ces diverses locations :

« Trois cents livres pour six mois de loyer pour l'appartement du petit hôtel d'Orléans.

Cent vingt-cinq livres pour six mois de loyer pour le laboratoire » (1).

A Paris, Lassone loge aux Tuileries, mais il a aussi un domicile privé rue du Bac. Cornette y trouve sa place

(1) E. 677.

comme à Versailles. A Fontainebleau, les choses sont sur le même pied. On sent que les Lassone ont cessé depuis longtemps d'être des amis, pour devenir la famille d'adoption de Cornette, sa propre famille étant lointaine et dispersée. Il continue d'être l'homme de confiance de la maison ; on le charge des missions délicates ; c'est lui qui va chez Petit, maître faïencier, rue Saint-Jacques de la Boucherie à Paris, commander les accessoires de chimie nécessaires au laboratoire de Versailles ; ayant choisi en connaisseur, il règle pour Lassone :

« Le 8 juillet.	12	phiolles de chopine....	18	sols
	6	pichets liqueur faits au		
		silindre à 6 s.....	1 l.	16 sols
	1	pagné		8 sols
Le 4 avril...	110	bouteilles à col droit à		
		2 sols. 6 d.....	13 l.	15 sols
	100	courtines.....	5 l.	
	12	cornues de chopine à		
	4	s.....	2 l.	8 sols
etc... »				

Il soldait jusqu'aux notes les plus insignifiantes ; témoin celle de 84 livres pour l'année « de la ferrure des deux vieux chevaux et pansements ».

Il est probable que Lassone, bien en pied et depuis longtemps à la Cour, pouvait s'accorder le luxe de sélectionner ses clients, et qu'il céda bientôt à Cornette tous ceux dont il désirait se décharger. Mais son cher disciple, qui vivait toujours au château, ne pouvait manquer de s'en créer lui-même. Son âge, sa science, son renom, sa personnalité en un mot, parlèrent pour lui et lui constituèrent rapidement un joli noyau de clientèle, parmi les femmes surtout.

Cornette mit au service de la médecine tout le savoir qu'il avait acquis en chimie, et il nous dit lui-même combien il le trouva utile :

« Si l'on applique la chimie à la médecine, on verra que cette science y est d'une très grande utilité. C'est par elle que nous connaissons les éléments des parties fermes de notre corps, et que nous savons qu'elles sont composées de terre unie à de l'huile et à une partie glutineuse que l'on ne peut séparer que par le feu le plus violent... La chimie n'est pas moins utile à la pathologie ; c'est par elle que l'on connaît les altérations et les différents effets qui arrivent de nos humeurs dans notre corps. Elle nous explique les défauts qu'elles contractent lorsqu'elles se trouvent arrêtées dans quelques vaisseaux, et pourquoi une circulation trop rapide change les sels, les huiles, l'esprit et la terre qui se trouvent mêlés parmi nos fluides, elle nous instruit sur l'âcreté susceptible de les contracter, sur ses effets, et sur son origine. »

Selon ses droits stricts de médecin, Cornette ne devait pratiquer que dans le ressort de Montpellier ; mais la règle était souvent outre-passée, et les médecins de la maison du Roi y échappaient toujours ; ils avaient la faculté d'exercer dans tout le royaume. Ce titre lui manquait encore. On le lui accorda en 1784 ; et nous pouvons supposer que la reconnaissance de ses malades y fut de moitié avec l'appui habituel de Lassone.

Grâce à l'esprit méticuleux de Cornette, nous connaissons quelques détails sur sa clientèle. Il a noté ses visites dans une série de carnets composés de quelques feuillets pliés et cousus entre eux. Le premier date de 1780. On y remarque d'abord que, si le nouveau médecin fréquente les puissants, il ne dédaigne pas les humbles ; il soigne les uns et les autres avec le même dévouement, la même conscience : Grillard, marchand de vin, Guérin, marchand de toile, M^{me} Marchand, sage-femme au coin de la rue aux pains, sont loin de la Marquise de Créquy, la cliente la plus distinguée de ses débuts.

Il avait d'ailleurs pour cette dernière les plus grands égards, et note sur son carnet : « J'ai fait le voyage de Paris pour la voir le 13 ; est revenu ici le 17 ; 2 visites par jour. Total 30 visites ». Une année plus tard, la mar-

quise n'allait guère mieux, si nous en croyons Lacrampe fils, qui, faisant une cure à Canterets, écrivait à Cornette : « La Marquise de Créquy, votre illustre malade, est à Barrèges, toujours plus malade, désolant les officiers de santé et les injuriant »,...

Il visitait aussi les Demoiselles Poitiers, aux Grandes écuries :

« J'ai vu les deux Demoiselles Poitiers aux Grandes Ecuries, le mois de septembre, et j'ai continué à leur faire des visites de deux ou trois jours l'un. Commencé à revoir la petite le 13 avril. »

Nous ne pouvons que nous représenter ce que firent ces demoiselles pour augmenter dans la domesticité du château la clientèle de Cornette. Pour M^{me} de Créquy, nous serons plus affirmatifs ; elle faisait soigner par son médecin favori toute sa maison. Ainsi, Cornette fit, jusqu'au 2 novembre 1780, 232 visites chez elle ; soignant Mibard, son secrétaire ; Simon, musetier, à côté de la comédie, son cocher ; 24 visites à son postillon ; à sa femme de chambre ; au fils de son déchaussoir (*sic*) ; etc....

Mais la clientèle de Cornette devenait de plus en plus importante ; en 1781, il comptait parmi ses nouveaux malades Géraud, chef « des petits appartements du roy, au grand commun n^o 74 au 3^e sur l'horloge », De Quercy, écuyer de Mgr. le prince de Soubise, Severt, comédien, Saint-Sire, comédienne, le Chevallier Taillefer, les gens du Duc de Narbonne. Ce qui n'empêche pas des noms moins brillants de figurer en bonne place : Catigne, serrurier, Devaux, boutonniér, Delnaye, coutelier, Lalas, limonadier.

A la fin de 1781, Cornette soigna M. le Comte d'Angivillier. Lorry, dont il était le grand ami, écrivit à Cornette pour le recommander à ses soins éclairés, lui soufflant incidemment le traitement qu'il aimerait lui voir suivre :

« J'aurais été le voir à Versailles si je n'avais pas su tout l'attachement de vous et de M. de Lassone pour lui. Aussi je ne doute

pas un moment que vous ne lui fassiez sentir tout ce qu'exige de lui un mal qui, sous tant de faces différentes, est une dépuracion de la masse des humeurs et exige de fiers apéritifs et même, je crois, quelques préparations antimoniales. C'est un homme que les sciences, les mœurs et la vertu doivent s'empresser de conserver. C'est un exemple de l'antique vertu que je respecte et admire, et dieu mercy cette belle âme n'éprouve que du bonheur. »

En 1782, le maître d'hôtel de d'Angiviller, Hebrard, commissaire de la marine, Leroux, premier valet de chambre de Mgr. le Comte d'Artois, Vetillard, garçon des appartements rue de Maurepas, maison du pâtissier, viennent se joindre à la liste. Cornette fait son chemin ; les grands demandent ses lumières pour leurs domestiques avant de s'inscrire eux-mêmes parmi ses clients :

Deprès, pour son domestique.

Lassysand la jeune, pour sa femme de chambre. »

Les Versaillais se le recommandent les uns les autres ; de petits bourgeois, des artisans, les gens du château le consultent :

« Mazelin, parfumeur, Tissot, parfumeur, rue du Vieux Versailles.

Lamiral, épicier, pour sa cuisinière.

Hanaut, épicier, rue de la Pompe.

Lemoine, boucher.

Leduc, tailleur.

Letul, pour sa femme.

Lacroix, pour son petit.

Chaussone, gendarme de la Garde.

Bourgeois, au grand commun.

Belleville, jardinier au grand Trianon.

Monchal, au château.

Quendam, sage-femme, pour son mari, des lanciers. »

II

Donc, en 1784, Cornette, déjà médecin réputé, se vit nommer Médecin Ordinaire de M^{mes} Adélaïde et Victoire. Les hautes fonctions que ce titre important lui conféraient l'empêchèrent dès lors, non pas de demeurer aussi assidu auprès de sa clientèle privée, mais, ainsi que nous l'avons vu plus haut, le contraignirent à ralentir la production de ses travaux scientifiques, analyses et mémoires. On continue à trouver dans ses carnets les noms de braves Versaillais :

« Potel, menuisier.
Pannetier, vitrier.
Madame Caron.
Belleville la jeune.
La petite de Bazire. »

Les personnages importants sembleraient moins nombreux. Mesdames l'accaparent sans doute ; et ce n'est qu'au sortir du château, qu'il peut encore soigner de simples mortels.

Un peu plus tard cependant, de 1786 à 1789, Cornette, qui a acquis la routine de son poste officiel à la maison de Mesdames, peut de nouveau élargir le cercle de sa clientèle ; nous en trouvons facilement la raison dans le fait qu'il demeure à Versailles d'une façon plus continue ; à la Cour, les économies deviennent de plus en plus nécessaires et les déplacements se font plus rares.

C'est à ce moment que nous le voyons devenir médecin du Chevalier d'Agout, du Marquis de Forget, de M^{me} Remy, de l'Evêque de Bergame, de l'Abbé Sinetty, du Chevalier de Servant, du Comte de Noé, de la Duchesse de Laval, du Curé de Diancourt, de la célèbre M^{me} Donissan, de D'Organville, de Bovel, musicien de la chapelle, de

Boulangier, commis de la marine, de Coutone, maître des pensions, de Daguesseau, de Lemoine, à l'Orangerie, du Maréchal Levasseur, de Lapeyronie, de Thuillier, à la petite écurie, de Neirac, député, de Simon, député de Douai, de Lapoutre, député de Lille, de l'Archevêque d'Aix, député de Bourgogne, de Lemun à la ménagerie, de Clausier à la grande écurie.

A côté de ces noms, pour la plupart flatteurs, on trouve, comme toujours dans son carnet de visites, ceux de quelques roturiers, assez curieux d'ailleurs : Miladi, Vavache, Chanteclair, Bonus ; quelquefois, il mentionne simplement : blanchisseur, cuisinier, perruquier...

Mais le plus beau nom qui figure sur cette liste est, sans contredit, celui du Comte d'Artois. Malheureusement, nous ne savons que bien peu de chose au sujet de ce titre de Médecin de Mgr le Comte d'Artois que Cornette posséda à partir de 1789. Le 13 novembre, M. Descot, qui s'occupait de l'*Almanach Royal*, écrivait à Vicq d'Azir (1) pour savoir si Cornette désirait que l'on y mentionnât ce titre au tableau des membres de la Société Royale. L'honneur était grand, mais il arrivait trop tard. La révolution grondait. Le château de Versailles, bourdonnant de vie allait tomber au silence. La terreur allait disperser hors des frontières de France, comme des feuilles balayées par le vent d'automne, tous les personnages que Cornette avait appris à aimer. Lui-même, victime de ses hautes fonctions, dut s'exiler.

Revenons en arrière, et considérons ce que fut en réalité le poste de médecin de Mesdames que Cornette prit en 1784. Les renseignements authentiques sont fort restreints, mais un léger voile de mystère ne nuit pas. Voici tout d'abord une pièce qui figure aux Archives Nationales :

(1) E. 681.

« A Versailles, le 27 février 1784.

Brevet de Médecin ordinaire de

Mesdames Adelaïde et Victoire en faveur du
Sieur Cornette.

Aujourd'hui, 27 février 1784, le Roi étant à Versailles, Mesdames Adelaïde et Victoire de France ayant désiré que Sa Majesté voulût bien établir un médecin ordinaire près leur personne, Sa Majesté s'y est d'autant plus volontiers déterminée qu'elle est fort aise de leur donner en toute occasion des marques de sa tendresse et de son affection ; et sur les bons témoignages qui lui ont été rendus des connaissances et du mérite du S. Cornette, docteur en médecine de la *Faculté de Paris* (1), de l'Académie Royale des Sciences, Sa Majesté l'a retenu et retient pour, en qualité de médecin ordinaire près leur personne, faire et remplir fonctions dépendantes de lad. place et jouir des honneurs, prérogatives et autres avantages y attribués et des appointements de 3.000 l. que Sa Majesté a jugé à propos d'y attacher. Suivant l'emploi qui en sera fait sur les états du service de ces princesses, et ce, tant qu'il plaira à Sa Majesté, la quelle pour assurance de sa volonté m'a commandé d'expédier le présent brevet qu'elle a signé de sa main et fait contresigner par moi, Conseiller Secrétaire d'Etat et de ses Commandemens et finances.

Signé : LOUIS.

Par le Roy : AMELOT » (2).

Cornette débutait dans la vie de médecin de cour. Quel changement pour cet homme qui, jusqu'alors, s'était complu dans l'étude ! Un véritable esclavage commençait ; il est vrai que la chaîne était d'or ; sa double charge auprès de Mesdames augmentait considérablement ses honoraires ; de 1.800 livres ils montent automatiquement à 3.000 livres, sans compter bien entendu les gratifications diverses que touchait le médecin ordinaire, pour sa livrée, pour sa bouche à la cour, pour son entretien et carrosse, pour sa charge de conseiller d'Etat, une pension

(1) Erreur probable. Comme nous l'avons vu plus haut, il n'y a pas trace de Cornette sur les registres d'inscriptions de la Fac. de Méd. de Paris.

(2) Arch. Nat., O¹ 1784, p. 66 et 67.

sur le Trésor Royal à la chambre aux deniers, et une somme très forte comme médecin consultant (1).

Cornette devait dorénavant briller à la cour comme à la ville, être beau parleur, porter l'habit noisette à galon d'or garni de dentelles ; enrichir ses mains d'un gros brillant, rouler carrosse avec cocher en livrée.

Son rôle de médecin ordinaire, dépendant du premier médecin du roi, consistait à remplacer, lorsqu'il s'absentait, le premier médecin de Mesdames. Il devait donc suivre dans leurs déplacements les enfants de France, veiller sur leur santé et leur régime, régenter leur table au nom de l'hygiène, assister aux repas pour autoriser ou proscrire les plats. Cela, sans compter les consultations où il pouvait être appelé.

A cette date, M^{me} Adélaïde n'avait qu'un premier médecin. A la mort de Bourdelin en 1776, Lassone avait hérité de cette charge auprès d'elle, tandis que Maloët occupait celle de premier médecin de M^{me} Victoire. Lorsque Cornette apparaît chez M^{me} Adélaïde, il se trouve donc aux côtés de Lassone comme médecin ordinaire. Derrière lui il y a encore deux chirurgiens : Loustonneau et Colon. A la Maison de M^{me} Victoire, il est aux côtés de Maloët. Les almanachs de Versailles consignent ces faits, en 1785 pour Adélaïde, en 1786 pour Victoire.

Faut-il s'étonner de voir Cornette choisi pour ce poste ? Depuis de nombreuses années Lassone, qui voyait quotidiennement Mesdames, tantes du Roi, avaient probablement parlé à Leurs Majestés de ses travaux personnels, et, presque automatiquement, de ceux de son disciple et ami. Adélaïde qui se passionnait pour la géologie, eut sans doute d'abord recours aux lumières du chimiste, car Cornette, pendant quelques années, collectionna des

(1) Un médecin ordinaire simple gagnait 1.800 l., plus 1.500 pour sa livrée et sa bouche à la cour, 2.400 l. de pension sur le Tr. Royal, 9.000 l. comme médecin consultant.

échantillons de mines qui étaient susceptibles de lui plaire ; il avait aussi rapporté de Montpellier quelques belles pierres, qu'il avait communiquées à Lassone, peut-être pour elle. Les géologues de province lui en envoyaient souvent, et il pouvait trier dans le nombre de quoi s'attirer les bonnes grâces de cette vieille fille férue de minéralogie.

Un homme de science, doublé d'un naturaliste, ami de Lassone, était donc tout indiqué pour ce poste, et nous avons tout lieu de croire que le choix était fait d'avance.

La routine de la vie du château de Versailles a effacé les traces de l'œuvre de Cornette auprès de Mesdames. Cornette était particulièrement occupé au moment où elles se déplaçaient ; le plus remarquable de leurs voyages sera celui de Vichy, en 1785.

Depuis deux années, Mesdames avaient l'intention d'y suivre une cure. Leur neveu Louis XVI hésitait à cause des dépenses énormes que cela entraînait : Ces princesses voyageaient avec deux cent soixante personnes à leur suite et couraient à cent soixante chevaux ! Elles partirent néanmoins à la fin de mai en toute diligence, car elles étaient déjà rendues le 1^{er} juin. Les seuls frais de leur installation à Vichy se montèrent à 82.748 l. 2 s. 1. d. La visite que leur rendit Monsieur le 21 juin corsa d'eux singulièrement cette première note.

Durant ces voyages imposés, Cornette tenait Lassone au courant de ses affaires. Il lui adressa ainsi de Vichy plusieurs lettres, auxquelles Lassone répondit, comme toujours, parternellement, prodiguant les bons conseils :

« Je réponds sans délai, mon cher Cornette, à votre dernière lettre que M. Loustonneau m'a remise. Vous ferez très bien de ne pas perdre de vue les suites de l'érysypèle de Mme la D. de N... Le moyen dont vous voulez faire usage est bon, mais pour mieux réussir il faut employer le jus d'herbes et le calomelas, et entre-mêler les purgatifs. Faites surtout concourir un régime approprié, sans quoi point de succès.

Sans entrer dans aucun détail, vous savez du reste mon opinion sur le cas de Mme V... En attendant, il faut de la prudence et toujours la circonspection nécessaire, bonne en tout temps et en tout lieu.

Dites mille choses tendres de ma part à ma bonne amie Mme de d'O... je vous recommande expressément de veiller à la continuation des Eaux de *Vichi* dont l'usage est précieux pour elle. »

Après quelques détails d'ordre familial et ménager, il ajoute :

« Mettez-moi aux pieds de Mme Adélaïde et parlez-lui souvent de tous les sentiments que mon cœur lui a voués. »

Les services que rendit Cornette à Mesdames furent très appréciés. Elles ne tardèrent pas à lui témoigner leur satisfaction et, leurs désirs étant des ordres, elles faisaient remettre au Roi, le 1^{er} avril 1786, la note suivante :

« Mesdames désirent que Votre Majesté veuille bien porter à deux mille écus le traitement du sieur Cornette, leur médecin ordinaire. Mesdames observent que les voyages fréquents qu'elles font rendent très pénible le service de leur médecin et qu'il leur paraît d'ailleurs juste qu'il ne soit pas traité moins favorablement que leur chirurgien ordinaire dont le traitement est pareillement de deux mille écus. Le traitement actuel du sieur Cornette est de 3.000 l. »

Sur le papillon joint à cette note, on lit :

Employer le Sr. Cornette sur l'Etat de Service de Mesdames, pour la somme de 6.000 livres à compter du 1^{er} avril 1786 (1).

La vie de Cornette était tracée aussi méthodiquement que les allées d'un beau parc... Il partageait ses soins entre le château où il était devenu indispensable et la ville où sa clientèle privée augmentait toujours.

Nous sommes à l'aurore de la Révolution ; la lutte commence entre la royauté et le parlement ; le désordre des

(1) Arch. Nac. O¹ 3765.

finances et l'agitation politique produisent leurs fruits. Cependant, Mesdames vivent leur train coutumier. La cour ne se déplaçait pour ainsi dire plus, une ère d'économie nécessaire régnait. Un événement médical vint pourtant troubler le calme apparent. M^{me} Adélaïde fut assez souffrante en 1788, et, comme son illustre aïeul, dut subir une opération :

« Je suis un peu tourmentée sur Adélaïde, écrit Mme Victoire à Mme de Chastellux, le 26 juin 1788 ; vous savez que je craignais pour elle la fistule ; mes inquiétudes sont augmentées, on doit l'examiner dimanche, le 28, et ensuite, s'il y a des doutes ou certitudes, on fera une consultation... soyez tranquille... si j'ai besoin de vous plus tôt je vous le manderai, quoique je sois bien fâchée de vous troubler dans le plaisir que vous avez d'être à Chastellux ; je t'aime trop mon cher cœur, pour ne pas compter avec certitude sur ton amitié, je la juge par la mienne pour toi qui est bien tendre et éternelle... »

Trois jours après, nouveau bulletin :

« Il est vrai qu'elle (Adélaïde) a la fistule ; il doit y avoir jeudi une consultation de Maloët, Cornet (*sic*), Loustonneau, La Suze et Du Saut ; elle paraît désirer qu'on se serve du plomb pour l'opérer au lieu de l'instrument ; je suis bien fort de son avis. Mais ce qui me fait plaisir c'est sa tranquillité. »

M^{me} Adélaïde fut opérée en octobre, fort habilement il faut croire, car elle ne perdit pas un instant sa gaieté.

« Elle est dans ce moment avec toutes nos dames, écrit Victoire. J'ai peu dormi et j'ai beaucoup plus souffert qu'elle. Je n'étais point dans la chambre comme je te l'avais promis. A neuf heures du matin (sans date) » (1).

Aux environs de 1787, la prospérité de Cornette lui avait permis de louer un appartement particulier à côté de celui de Lassone au même petit hôtel d'Orléans, 56

(1) *Mesdames de France*. Stryiensky, p. 234. Archives du Comte de Chastellux.

rue de l'Orangerie, à deux pas du grand commun et à quelques minutes de la grille latérale gauche donnant accès à la cour d'honneur du château. Cornette payait à Chevallier 420 livres par an pour cet appartement, composé de six pièces, d'une cuisine, et d'une chambre de domestique.

Il avait loué aussi à Paris, au 12, Faubourg Saint-Germain, un petit appartement ; mais ce n'était qu'un pied-à-terre, comme, sans doute, le logis qu'il occupait au grand commun et aux Tuileries.

C'est dans son appartement de la rue de l'Orangerie que Cornette installa ses papiers, ses souvenirs, sa bibliothèque. Il y avait même un petit arsenal de chimie et quelques appareils de physique auxquels il tenait particulièrement ; il en avait orné les murs de paysages judicieusement choisis, d'estampes qui s'harmonisaient d'une façon charmante avec les meubles de son salon, lesquels étaient couverts de lampas, fond cramoisi à fleurs blanches.

Un événement douloureux devait marquer pour Cornette l'année 1788 : La mort de Lassone dut lui rendre fort amers les honneurs qu'il y gagna ; automatiquement, Cornette se trouva occuper la place de celui qu'il aimait plus que son père et qui devait l'aider même au delà du tombeau. Comme formalité, il était seulement nécessaire que M^{me} Adélaïde le désirât ; cela ne tarda pas : le 4 janvier 1789, la supplique nécessaire fut envoyée à Louis XVI :

« Madame Adélaïde désire que la place de son premier médecin, vacante par le décès de M. de Lassone, soit remplie par le Sr. Cornette. Votre Majesté est suppliée d'agréer et de confirmer la nomination de cette Princesse » (1).

Le poste de premier médecin de M^{me} Adélaïde donnait à Cornette le titre de Comte et augmentait encore ses

(1) Arch. Nat. O¹ 3765.

honoraires. Malheureusement, à cette époque comme aujourd'hui, la représentation coûtait gros, et auprès du personnage important, des solliciteurs aux dents longues affluaient de plus en plus. Il ne pouvait pas toujours faire face d'emblée à ces dépenses sans cesse augmentées.

Pendant cette période de trouble, où les fortunes s'écroulaient et où la misère s'aggravait chez les siens, comment aurait-il repoussé toutes les demandes d'aide qui lui étaient adressées ? Plus que jamais, la famille, depuis les très proches parents jusqu'aux cousins très éloignés, attendaient de lui, comme un droit, les secours les plus divers. Son cousin Desfontaine lui devait de l'argent qu'il ne pouvait rembourser : « Mon cher cousin. Je viens de recevoir de votre part un quémandeur de vous payer, mais il m'est de toute impossibilité... » (1). Un neveu malheureux, Monnier, qui avait été emprisonné en 1783 pour avoir emprunté à un officier une somme qu'il n'avait pas restituée, le suppliait de le tirer d'affaire. Enfin et surtout, une nièce, qu'il considérait comme sa fille, et qu'il entretenait à Paris en demoiselle du monde, lui coûtait cher.

Ses vêtements devaient sortir des mains d'un excellent tailleur. Sandry, marchand à Versailles, lui vendait les étoffes nécessaires :

« Une aune et demie d'espagnolette large.

Ratine à 9 l.....	13 l. 10
-------------------	----------

2 aunes de serge à 36 sols.....	3 l. 12
---------------------------------	---------

1/4 de toile à poches.....	8
----------------------------	---

Il avait à faire face à ses locations diverses, tant à Versailles qu'à Paris, et payer ses domestiques.

En 1889 ; le rendement de sa clientèle privée a très sensiblement diminué. Versailles se vide... Les chiffres

(1) E. 681.

sont toujours suggestifs : voici le relevé de ses gains, depuis 1784 :

1784.....	4.636 livres
1786.....	4.738 —
1787.....	6.183 —
1788.....	6.648 —
1789.....	4.781 — (chute de près d'un tiers)

Aussi tient-il à jouir de toutes les prérogatives de son nouveau titre ; mais les fonds du trésor sont à sec. A la suite des réclamations de Cornette, on retrouve la note suivante, en date du 19 juin 1790 :

« Le Sieur Cornette a obtenu le 27 février 1784 son traitement de 3.000 livres en qualité de Médecin ordinaire de Mesdames ; et le 18 juin 1786, ce traitement a été augmenté de 3.000 livres, en tout 6.000 livres. Le 4 janvier 1789, il lui a été accordé un Brevet de Premier médecin de Madame Adélaïde, et il prétend en conséquence jouir d'un second traitement de 6.000 livres. Il se trouverait réunir 12.000 livres sous la même qualité de médecin ordinaire de Mesdames. Les secondes 6.000 livres doivent-elles lui être expédiées ? M. de la Chapelle m'a dit que jusqu'à nouvel ordre il fallait expédier à M. Cornette ses deux traitements de 6.000 livres chacun, l'un en qualité de Médecin de Mme Adélaïde, l'autre de Médecin ordinaire de Mesdames Adélaïde et Victoire (1) ».

(1) Arch. Nat., O¹ 3765.

CHAPITRE X

Les consultations par correspondance.

(1780-1789.)

Nous avons envisagé la clientèle de Cornette au point de vue historique, mais il ne nous a pas été possible d'y pénétrer plus avant, et de connaître ainsi les cas qu'il y rencontra et la thérapeutique qu'il appliqua. Nous avons eu plus de chance avec la médecine par correspondance dont Cornette usa abondamment au cours de ses dix années de pratique à Versailles. De nombreuses personnes qui l'avaient connu lui écrivirent lors de leurs voyages en province, ou lors de leur exil à la révolution. Connaissant ses qualités, sa valeur et ses titres, ils sollicitaient son verdict et rédigeaient eux-mêmes, ou faisaient rédiger par leur médecin ordinaire, une sorte de mémoire étalant leurs misères depuis la prime enfance, afin de faire pénétrer à Cornette les causes de leurs malheurs présents.

Parmi les mémoires retrouvés chez Cornette, certains ne sont que des consultations de confrères embarrassés ou qui cherchent à se mettre à couvert sous un grand nom, sous une autorité. Cornette rédigeait pour chacun une réponse relativement courte. Ce genre de consultation se réglait en général chez le portier, au moment où le malade reprenait la réponse contenant la thérapeutique à suivre ; le prix n'en était pas exorbitant : en moyenne trois livres ; certains docteurs demandaient un demi-louis.

Ce travail était depuis longtemps familier à Cornette ; Lassone recevait des quantités de lettres et de mémoires et avait fréquemment recours à lui pour y répondre. Cornette s'occupa notamment d'un certain cas de cancer du sein, sujet que Lassone possédait particulièrement à fond. Il répondit, le 12 septembre 1777, au *problème de médecine et de chirurgie pratique au sujet de la maladie cancéreuse de Mademoiselle Bénard, à Calais* (1). C'est une description type d'un cancer du sein, évoluant jusqu'à l'incurabilité et la mort. Elle débute d'une façon presque lyrique :

« Une demoisellenée de parents honnêtes et aisés, âgée d'environ quarante ans, bien conformée et bien constituée, d'un caractère gai, mais faible, délicate, irritable au physique et au moral, a été pendant le cours de sa vie sujette aux rhumes, aux migraines, sans maladies décidées ; elle a vécu dans cette disposition qui caractérise l'état valétudinaire, éprouvant toutefois l'évacuation sexuelle d'une manière peu abondante, mais régulière ».

Viennent ensuite l'exposé de la maladie proprement dite et des thérapeutiques engagées ; il y a là de quoi faire frémir l'âme du clinicien : nodule qui grossit et se multiplie, peau d'orange qui apparaît, suivie d'adhérences au grand pectoral et d'adénopathie axillaire, ulcère, gangrène, hémorragies qui progressent malgré les meilleurs remèdes du temps. « *Satius anceps quam nullum experiri remedium* »...

Cet autre mémoire, auquel Cornette répondit encore pour Lassone, mérite peut-être d'être rapporté : Il concerne M^{me} de la Sone, de Lyon, âgée de 28 à 30 ans qui, à la suite d'excès de travail, de grandes émotions et de trois accouchements, se trouva particulièrement « fatiguée par le carnaval dernier, les veillées, les danses ; le cornet

(1) E. 687.

d'un poêle en faïence dans son magasin lui a souvent fait porter le sang à la tête, à la gorge et à la poitrine ». La malade a craché du sang noir. On l'a aussitôt saignée, on lui a administré des bains de jambes tièdes, des bouillons pectoraux, de poulet, de la tisane d'orge avec du sucre et de la gomme arabique, de la conserve de rose, de la pâte de guimauve. On a prescrit du lait, une nourriture douce et substantielle, le silence, le repos, de *petites équitations*, la campagne, des sangsues au fondement en cas de ménorrhagies...

Mais suivons maintenant Cornette chez ses malades personnels, au cours de ses années de pratique.

Il reçut en 1781 un mémoire au sujet d'une femme de trente ans qui se trouvait incommodée « d'une dartre vive qui lui couvre presque entièrement le visage et qui s'est répandue sur les deux bras à l'endroit de la saignée ». On avait pensé à la spécificité, et des frictions avaient été prescrites qui provoquèrent une forte salivation. Mais le mal réapparut au troisième mois ; de nouvelles frictions font « enfler prodigieusement la langue et la tête ; on fait prendre à présent la tisane de scabieuse et de fumeterre et on attend avec empressement une ordonnance de gens plus expérimentés ». Nous avons tout lieu de croire que l'oracle envoya sans retard les prescriptions demandées, lesquelles furent aussitôt exécutées pour le plus grand soulagement de la patiente, mais nous ne possédons malheureusement pas la réponse.

En 1787, un médecin de province venait recourir en ces termes aux lumières de Cornette :

« Madame..., âgée de 31 ans, a eu cinq enfants qu'elle a nourris. Dès la première nourriture elle éprouva une douleur de rhumatisme qui se fixa sur le bras droit, et principalement sur l'articulation de l'humérus avec l'omoplate, etc...

La malade a fait un séjour à Bourbonne ; elle se plaint d'anorexie, souffre de l'estomac, de palpitations, d'étouffements, a le système nerveux très sensible ; elle prend des lavements savonneux.

« Tous ces accidents n'ont ôté à Madame... ni sa gaieté, ni sa bonne santé apparente, à la maigreur près, qui augmente tous les jours, surtout dans la partie depuis le col jusqu'aux hanches qui semble se décharner davantage et supporter plus de maigreur que le reste du corps ».

Cornette prit sa meilleure plume et écrivit cette réponse qu'il signa magistralement : Cornette D. M. :

« Les douleurs que Madame la consultante a continué d'éprouver depuis sa première couche paraissent devoir être attribuées à un rhumatisme laiteux qui d'abord s'est porté sur le bras, et a gêné l'articulation, et s'est propagé sur les parties voisines. Il paraît vraisemblable que cette même humeur s'étant portée sur l'organe de la digestion, a occasionné les douleurs d'estomac, empêché la sécrétion de la bile, déterminé la constipation, et par une suite de mauvaises digestions, formé les glaires dont madame la malade se plaint. Cette même humeur, tracassée sans doute par plusieurs remèdes plus souvent nuisibles que salutaires, portant son action sur les nerfs, les a invités et n'a pas peu contribué à donner naissance aux spasmes et palpitation que Madame la consultante éprouve.

Les indications à remplir sont : 1) combattre cette humeur rhumatismale ; 2) tâcher de rétablir les fonctions de l'estomac ; 3) calmer les nerfs ».

Suivent quelques conseils d'hygiène ; pour combattre la fameuse humeur rhumatismale, Cornette préconise les bains de vapeur. L'eau de Vichy et le lait clarifié en parties égales, la tisane de fleurs d'oranger rétabliront les fonctions de l'estomac. Pour les nerfs, prendre une potion faite avec quatre onces d'infusion de fleurs de tilleul, une once d'eau de fleur d'oranger, quarante gouttes de liqueur d'Hoffmann, quarante gouttes de liqueur anodine nitreuse et une once de sirop de pivoine. Cornette prescrit aussi

six grains de magnésie anglaise mêlée à six grains de sel essentiel d'écorce du Pérou, et recommande une nourriture douce et saine ; un peu de sport, bien compris, ne nuira pas : « L'exercice doit être modéré, termine-t-il ; celui du cheval serait très convenable parce que donnant du mouvement aux intestins, il pourrait insensiblement concourir à procurer des garde-robes. »

Autre cas : Un enfant de 14 ans, né au neuvième mois de mariage d'un père jeune et robuste, quoique atteint de maladie vénérienne acquise et de scorbut héréditaire, fait des crises convulsives.

« Il est nerveux, dans une continuelle inquiétude ; il est fâché si on ne le mène pas en carrosse, à la promenade tous les après-midi, et quoiqu'y étant, rien de ce qu'il y voit ne lui fait plaisir ».

Les médecins ont cherché l'origine de « cet horrible état », et ont administré à l'enfant, contre les convulsions et la nervosité, du savon et du fiel de bœuf, associés aux bains et lavements, suivant la méthode du Dr Pomme.

Cette thérapeutique n'ayant pas réussi, on essaya la valériane sylvestre, la poudre du Marquis, le cinabre, le camphre, la poudre et la décoction de feuille d'oranger, l'infusion de langue de bœuf dans de l'eau-de-vie, la mixture anti-épileptique de Maximilien Lanché, célèbre médecin de Vienne, l'alcali volatil fluor de M. Gage, le quinquina mêlé à la racine de serpentaire dans l'électuaire anti-épileptique de Fuller, etc... etc...

Tout cela n'ayant produit aucun effet on consulta un médecin de Cadix, qui fut d'avis que l'on appliquât deux cautères, qui n'eurent d'ailleurs aucun succès.

« Pensant qu'il conviendrait de traire à la peau les humeurs qui causent tous ces accidents, ayant observé que le malade n'avait jamais eu le moindre grain sur lui et se rappelant qu'Hippocrate dit que les enfants qui ont des éruptions cutanées ou des croûtes à la

tête ne souffriront point de l'épilepsie, on mit une de ses chemises à un galleux dans l'intention de lui communiquer ce mal, mais on ne put l'obtenir ».

De guerre lasse, on s'en rapporta à la nature elle-même :

« L'âge pubère quelquefois cause une notable mutation dans l'homme ».

Mais le sujet avait déjà 14 ans, cet espoir était bien mince. La constitution de cet enfant, déjà fort affaibli par une hérédité fâcheuse, était particulièrement rebelle à la thérapeutique de l'époque.

Le 17 juillet 1787, M. Ribière adressait à Cornette un mémoire au sujet d'une dame de 39 ans qui, « ayant voulu faire un carême rigoureux, fut attaquée de coliques très vives d'estomac ». Il semble, à la lecture, que ces douleurs gastriques n'aient pas été étrangères à quelque équivalent commitial : pâleur extrême du visage, mouvements convulsifs, yeux fixes, corps tendu, vomissements, puis sommeil de deux ou trois heures. Cornette reprit point par point l'observation, enchaînant les moindres phénomènes et les expliquant les uns par les autres, puis il donna de longues indications curatives :

« Il paraît, d'après le mémoire qui nous a été remis, que la dame malade pour laquelle on nous fait l'honneur de consulter, a été sujette à des pertes de sang qui ont été suivies de pertes blanches abondantes et presque continuelles, que ces pertes ont été accompagnées de tiraillements et de faiblesse d'estomac comme cela arrive généralement dans ces circonstances ; que nonobstant Madame la consultante est accouchée depuis de deux enfants bien portants, mais que, depuis cette époque, la perte blanche subsiste toujours et est accompagnée des mêmes accidents. Il paraît donc vraisemblable que, Madame la malade étant épuisée par ces pertes abondantes, l'estomac, cet organe si sensible, se soit affaibli, et que ses nerfs, invités par la dépravation sans doute de l'humeur laiteuse,

aient donné lieu aux douleurs spasmodiques et aux divers accidents que Madame la malade éprouve ».

La thérapeutique consistait à prendre de l'eau de Vichy, de la liqueur anodine nitreuse, à appliquer sur l'estomac un emplâtre opiacé, etc..., mais surtout à avaler, « en dînant et en soupant », trois pilules chaque fois, préparées de la manière suivante :

« Prenez : savon médicinal, trois gros ; fiel de veau desséché, un gros ; gomme ammoniac, un gros ; rhubarbe, quatre scrupules ; scamomée d'Alep, un demi-gros ; poudre tempérante de Stalh, deux gros.

Incorporez le tout avec S. Q. de sirop de chicorée pour en faire une masse que l'on divisera en pilules du poids de quatre grains. »

Enfin, le côté psychique n'échappant jamais à Cornette, il recommandait que le « moral ne s'affectât point par des idées noires auxquelles la malade devait avoir beaucoup de propension ».

Le 30 octobre 1787, Normande, correspondant de la Société Royale de Médecine, écrivit à Cornette au sujet de la maladie de son oncle. Ce dernier souffrait de « digestions viciées, une bile rugineuse et effarouchée, le suc gastrique irrité paraissant l'origine et le germe des différents orages qu'il éprouve ». Le malade venait d'avoir un paroxysme : « l'érétysme et le feu de la poitrine eussent peut-être exigé la saignée », mais étant donné sa faiblesse on ne lui donna que des « tisanes adoucissantes, de l'eau de veau, des lavements émollients, préambules nécessaires pour acheminer à poursuivre la cacochymie humorale ». Quo natura vergit, eo ducere oportet...

De Dargensol s'ajoute à la liste des consultants ; le 6 mai 1789, alors que Cornette vient d'être nommé premier Médecin du Comte d'Artois. Il s'agit d'un vieux

client, malade de corps et d'esprit. « C'est une double cure que vous avez à faire » dit-il, après avoir exposé les misères du patient et les traitements déjà prescrits par Cornette lui-même.

« Vous avez attribué l'état de marasme où je suis à une suppression d'hémorroïdes que j'ai fait passer à des lotions de cerfeuil, et vous m'avez ordonné de faire appliquer six sangsues à l'anus... précisait le client lui-même. »

Une religieuse qui souffrait de vapeurs lorsqu'elle voulait faire maigre consulte à son tour. On lui avait appliqué un cautère qui provoqua une suppuration telle qu'elle « passa au travers de sa chemise, sa manche de corset et sa robe » ; un second cautère à la jambe se cicatrisa spontanément ; mais hélas ! de vives douleurs d'entrailles apparurent suivies de crachements de sang, et c'est ainsi que depuis quelques années la malade souffrait.

« La douleur commence par les entrailles, se porte à la poitrine la tête s'embarrasse, la parole s'intercepte et la malade vient toute à la nage. »

Pour ses brûlures d'entrailles, on lui donne des bouillons de grenouille et de tortue, des poulets farcis avec des amandes et des laitues, mais on n'obtient que des alternatives de mieux ; le mal récidive toujours :

« Jamais elle ne fait maigre qu'elle ne soit plus malade, surtout quand elle veut jeûner par devoir d'état, on a beau le lui dire, son zèle remporte sur tout. »

Le cas de gale que M^{me} d'Hame a contracté de son propre enfant, infecté par une domestique, n'est pas moins intéressant.

« Les mains, surtout les poignets et l'entre-deux des doigts, le ventre, les cuisses, étaient farcis de boutons qui occasionnaient des

démangeaisons insupportables. Cette incommodité, jointe au désagrément de paraître en compagnie avec la gale, engagea Madame à solliciter vivement la guérison auprès de ses docteurs ; ceux-ci lui représentèrent qu'elle nourrissait et que cela pourrait lui faire tort, elle répondait qu'elle aimait autant mourir que de garder cette malpropreté. »

La malade fut soignée aux boissons amères et aux lotions de petit lait. Plus tard, on lui donna du vin et du soufre et on l'enduisit de pommade faite de beurre, de soufre et de sel. Puis ce furent les bols d'œthiops minéral et les frictions au cérat de Galien. La gale disparut, mais revint lors d'une nouvelle grossesse : fallait-il tenter un remède, « au cas que l'accouchement ne produise cet effet ? » Fallait-il qu'elle nourrisse son enfant ?

Cornette attendit pour répondre six semaines après les couches ; alors il expliqua qu'il s'agissait d'une gale particulièrement tenace.

« Le sang, soit par les mauvaises nuits qu'indubitablement la malade a passées, soit par la nature des aliments échauffants et pris en trop grande quantité, doit avoir pris un caractère d'acrimonie qu'il est indispensable d'adoucir et de corriger. »

Suit le traitement : tout d'abord une large saignée au bras, puis des bains tièdes pendant quinze jours, « ayant soin de boire dans le bain une chopine, ou une pinte, cela vaut encore mieux, de petit lait clarifié ». Après le sixième bain, une purgation au sel de Glaubert. Enfin des pilules, à prendre avant une infusion de chicorée, et une pommade, faite avec une once d'onguent citrin du Codex et une demi-once de beurre frais, le tout battu dans un mortier de verre en y ajoutant six gouttes d'huile essentielle de bergamotte.

« On s'en frotte les articulations, on évite surtout les parties et la poitrine. »

Après les conseils habituels d'hygiène, Cornette insiste sur un régime rigoureux :

« Ce régime est d'autant plus intéressant à suivre que la gale est une maladie qui, lorsqu'elle n'est pas conduite avec soin, peut entraîner des suites fâcheuses. »

Que nous sommes loin de la « frotte » de Saint-Louis !...

Le 27 octobre 1789, le Marquis de Chevigny écrivait au sujet d'un mal qui le rongait depuis quatre mois (1).

Il étalait un auto-examen de ses misères, et concluait :

« Conséquemment, j'ai la vérole, Je vais maintenant vous dire que j'ai aussi le scorbut que je n'ai pas gagné moins duement. J'ai passé ma vie à faire des excès avec les femmes, ou à passer les nuits au jeu ou à l'étude des sciences abstraites, c'est-à-dire toujours l'esprit dans une tension continuelle... » « Il s'ensuit que mon mal est mixte et bien difficile à traiter. »

Nous aimerions citer tous les cas que nous avons retrouvés parmi les notes de notre personnage, car ils présentent tous un intérêt médico-historique incontestable. On imagine quelle thérapeutique compliquée pouvait entraîner une ascite ! Quelle perplexité devant un cas d'anaphylaxie ! Une jeune femme dépérissait sans cause apparente, était agitée, souffrait d'insomnie, simplement parce qu'elle reposait sur un lit de plume ; dès qu'elle quittait cette couche fatale, elle reprenait son embonpoint et retrouvait toute sa vitalité (2).

Cornette répondait toujours avec conscience, sans ménager ni son temps, ni sa plume. Aussi les témoignages de reconnaissance abondent-ils :

Mesnard de Refond lui écrit :

(1) E. 680.

(2) Cornette a dû s'inspirer de ce cas lorsqu'il écrivit son mémoire au sujet des lits de plume. Voir chap. VII, p. 96.

« Grâce mille fois rendue à vous, mon cher Docteur ; je me tire fort bien, n'ayant pas d'oppression. »

Soufflot, huissier à la chambre du roi, en lui annonçant la guérison de M^{me} d'Egriselle, l'assurait de sa gratitude éternelle. « Je vous dois mon existence physique et morale », lui écrivait-elle elle-même. Et ce billet de M^{me} de Narbonne :

« Mon cher Cornette, j'espère que vous rendrez justice à l'attachement inviolable que je vous ai voué et dont je serai toujours fort aise de vous donner des preuves. »

Et chacun de désirer la santé du sauveur.

« Ménagez bien votre santé dans les courses perpétuelles que vous faites pour le soulagement des humains. »

Une foule de gens se pressaient à sa porte, désirant lui parler et le consulter ; et l'on finissait par glisser sous sa porte des mots de ce genre dont une partie intéresse le porteur :

« M. des Entelles est passé au moins dix fois chez M. Cornette, sans avoir été assez heureux pour le rencontrer. » « Douze sols si la lettre est remise aujourd'hui Jeudi-Saint 23 mars. »

Cornette était aimé, aucun doute n'est permis à ce sujet. Ses amis de province, ses amis en vacances souhaitaient sa visite et la réclamaient. M^{me} la Marquise de Donissan lui écrivait de son château de Blagnac en Dordogne : « Je voudrais que vous soyez avec nous pour jouir du calme. »

De Riom, Péliissier lui écrivait qu'il lui avait préparé un appartement ; mais le lit n'était pas assez beau. Cornette ne pourrait-il pas envoyer les étoffes nécessaires ?

« Vous avez des remèdes pour tout. Je me persuade que vous en trouverez pour réparer et guérir une incommodité qui survient au

lit que je vous prépare... Mettez le temps que bon vous semblera pour trouver le remède, la question n'est pas pressée. On ne vous dit pas la même chose de tous les malades. » (1)

En lisant ces mémoires et la correspondance de Cornette, on comprend qu'aux yeux de ses malades il passait pour connaître quantité de remèdes extraordinaires, plus ou moins secrets.

Comment expliquer ce prestige ? C'est que Cornette est admirablement bien placé pour être au courant de toutes les nouveautés thérapeutiques ; il appartient à la Société Royale de Médecine qui centralise tout ; dès qu'un remède nouveau est proposé, dès que les vertus d'une plante deviennent connues (particulièrement celles d'Amérique), Cornette est au premier rang des chimistes qui l'analysent et en recherchent les qualités pharmacodynamiques.

Vicq d'Azir lui a fourni en sous-main une série de remèdes inconnus ; il connaît certaines des recettes employées à l'hôpital Saint-Eloi de Montpellier, dont Furgeon est médecin. Il a sous les yeux les formules vendues au Roi, témoin cette superbe série de 21 produits composant l'élixir américain découvert par le sieur Courcelle, pensionnaire du roi. Cet élixir fut vendu au roi le 3 février 1786. En voici la formule :

« Elixir américain découvert par le Sr. Courcelle, pensionnaire du Roi, et approuvé par le gouvernement.

- | | |
|--|--------------------------|
| 1. Racine d'azarum ou cabare..... | une once |
| 2. Ecorce de la racine de palmiste, abrocat de St Domingue | une once |
| 3. Deux calebasses de St Domingue..... | |
| 4. Opium de provence..... | deux onces $\frac{1}{2}$ |
| 5. Ecorce de bois de fer de St Domingue..... | six onces |
| 6. Herbe à charpentier de St Domingue..... | deux onces |
| 7. Feuille d'avocatier de St Domingue..... | deux livres |
| 8. Feuilles de mille-pertuis de France..... | une livre |

9. Fleurs de sureau de France.....	huit onces
10. Fleurs d'oranger de St Domingue.....	huit onces
11. Feuilles d'oranger de St Domingue.....	quatre livres
12. Racines d'enula campana de France.....	quatre livres
13. Racines de cannes à sucre de Ste Domingue....	deux livres
14. Racines d'Aristolochie pe Provence.....	trois livres
15. Racines de cannes ou quenelles de Provence...	deux livres
16. Graines de genièvre de France.....	trois onces
17. Fleurs de tilleul de France.....	deux onces
18. Fleurs ou feuilles de romarin de France.....	deux onces
19. Petit baume de France.....	quatre onces
20. Fleurs de pavot simple de France.....	six onces
21. Garance ou rubia tinctorum de France.....	trois onces

Pour donner la teinture à cet élixir, on prend les articles 20 et 21 que l'on fait infuser dans l'élixir. » (1)

Nous connaissons de plus l'esprit curieux et consciencieux de Cornette, qui se tenait constamment au courant de toutes les nouvelles scientifiques ; il était abonné au *Journal de Paris* contenant un chapitre de médecine (2).

Il n'avait pas manqué de noter en détail avec leur composition exacte, les remèdes de charlatans, les préparations chimiques et pharmaceutiques qui se débitaient à la foire de Beaucaire en Languedoc, et dont voici quelques exemples pris au hasard :

« Les sels d'absinthe, de centauree, de tanaïsie, ne sont composés que d'alun.

Le quinquina, ce remède si vanté, est ordinairement mêlé avec l'écorce de cerisier et de prunier sauvage.

La thériaque est un mélange de quelques racines et plantes du pays avec du miel commun noirci par le genièvre brûlé, le noir de fumée.

Le sirop violet : infusion de tournesol avec du sucre.

La pierre infernale a le cuivre pour base au lieu d'argent.

L'antimoine diaphorétique, les yeux d'écrevisses, le besoar minéral, la corne de cerf, les perles purp. et toutes les substances qui,

(1) E. 695.

(2) E. 696.

réduites en poudre, donnent la couleur blanche, sont faites de craie calcinée ou de blanc d'Espagne.

Les gouttes anodines sont du vin blanc dans lequel a infusé de l'estrémonium et coloré avec du safran. » (1)

Il s'inspirait certainement aussi de la thérapeutique de ses confrères plus âgés, comme par exemple de Lamure et Sabatier, ses anciens professeurs à Montpellier.

Mais où l'œuvre de Cornette fut particulièrement utile et efficace, ce n'est certes pas en ce qui concerne les vapeurs si chères au fameux Dr Pomme, ni l'électrothérapie et le magnétisme qui firent fureur à cette époque. En homme sage et pondéré, il porta le meilleur de ses efforts sur une branche moins fantaisiste, et dont les ravages chaque jour plus grands réclamaient l'attention et le dévouement des médecins : la cypridologie.

Nous avons déjà vu Cornette dépister les médicaments à base de mercure. Il semble un adepte de l'ancienne méthode, « par salivation ». Nous retrouvons dans ses papiers un volume manuscrit traduit de l'anglais qui lui servit assurément de *modus faciendi*. Il s'agit d'une discussion de Daniel Turner, du collège des médecins de Londres, sur la pratique d'Astruc à Paris et de Desault à Bordeaux (2). Nous nous devons d'exposer les grandes lignes de cet ouvrage :

D'après Turner, la maladie vénérienne a perdu de sa virulence, mais elle offre quatre symptômes constants : gonorrhea, bubis, chancres, verrues. Les remèdes cités seront toujours à base hydrargyrique :

« R : Hydrargyri 2 drachmes. Gum guai pp. 1 drachme. Conturentur cum tantillo Syr. Limon. donec evanescant globuli, postea adde pil. Coch. min. $\frac{1}{2}$ drachme et contunde in Massam, ex qua formentur pil. XXIV. »

Le malade boira également de l'eau mercurielle, sera

(1) E. 691.

(2) E. 689.

traité avec électuaires et onguents. Après quoi, le poison vénérien vaincu est emporté hors du corps par la force des médecines purgeantes. En cas d'anurie un moyen remarquable préconisé était le suivant :

« Le plus sûr moyen de pallier la maladie est de passer dedans la commune chandelle de cire barbouillée avec l'onguent de vif argent, la retirant seulement au temps d'uriner... au lieu qu'entreprenant la carnosité par incision, et la consumant par escharotiques, ils apportent très fréquemment de nouveaux désordres ».

Quelques cas observés :

p. 204. « Un homme de qualité attrapait un Clap à Paris et devenait impuissant faute d'érection. Il venait à Bordeaux pour consulter avec cinq médecins qui étaient tous d'accord qu'il avait la vérole et que le venin était fixé sur les muscoli erectores et acceleratores du pénis. Notre avis donc fut qu'il serait oint, par quoi il fut guéri, se maria et engendra des enfants. J'ose dire, nonobstant cet événement, que c'est la première fois qu'une paralysie ou résolution des nerfs du pénis a été comptée parmi les symptômes vénériens et encore moins entreprise par frictions mercurielles ».

P. 117-121 : « Un gentilhomme âgé d'environ 40 ans qui avait une large apparence neudeuse sur la jambe sans aucune altération de couleur sur la peau ou sentiment de peine en le pressant sur le dehors, quoique des fois une lancinante au dedans », subit « une ouverture par caustique », et une purgation hydrargyrique ; mais au printemps suivant « le vieux levain commençait à fermenter et à lever un nœud neuf ». On ouvrit jusqu'à l'os et on commença à cautériser tous les jours.

« Quand le malade, (un homme du courage le plus intrépide), demanda pour plus grande expédition que les os pourris fussent percés et après brisés, ou pincés en pièces avec un forceps. Conformément à sa propre requête, des instruments (quelques-uns machinés sur ses propres indications) lui furent envoyés, comme tarières, tenailles avec ciseaux et maillet. Avec ceux-ci il avait coutume d'aller travailler pour une heure ou deux le matin avant que son chirurgien

gien vint pour le panser. Je l'ai vu auprès du feu avec sa jambe sur un escabeau, les instruments à portée sur une table d'un côté et son cautère dans le feu de l'autre, qu'il portait non seulement sur les os, mais sur la chair autour des bords, là où elle était luxuriante, m'assurant que, quoique la peine fut aigue pour un moment, qu'elle fut plus tolérable et moins fatigante que la calx viva ou aucun catharaetis répandus là-dessus. Quand, après avoir percé trois ou quatre endroits aussi profondément qu'il trouvait nécessaire ou jusqu'à ce qu'en retirant l'instrument, il découvrit un peu de sang, avec son maillet ou ses ciseaux il tâchait de les briser et extraire les fragments avec sa tenaille ; sur la surface il donnait de grands coups brisant les striae osseuses, mais au fond il était plus retenu ».

On se doute que la bravoure de ce patient ne put durer éternellement. Ne voyant aucun mieux se produire, il commença à désespérer, jeta tous ses instruments dans le feu, refusa les soins du chirurgien, le cautère, et n'accepta plus que de « la charpie avec des digestives dessus »...

« Voilà le sort d'un des plus courageux hommes que j'aie jamais rencontrés, qui, si amputé à temps, aurait pu en toute apparence avoir de sa vie un meilleur évènement ».

Restait à expliquer la cause de la syphilis. Turner, en bon chrétien, se basait sur l'Ecclesiaste, chapitre III, vers. 3 : « Celui qui s'accompagne avec les putains aura les vers pour héritage et... pourfiture l'accompagnera »...

La théorie vermiculaire avait été déjà mise en relief par le Dr Petit, Censeur Royal, qui trouvait comme étiologie au « poison vénérien » des animalcules imperceptibles ou vermicules vénériens, source de la vérole et d'autres maladies telles que la gale, le scorbut, les écrouelles, la peste, etc... ainsi que l'hydrophobie.

« Ces accidents seraient donc causés par quelques créatures vivantes invisibles, rongant entièrement les vases du sang et empêchant la circulation des fluides et produisant une phymose ou paraphymose ».

Cornette fit très probablement, dans son laboratoire privé, des recherches en ce sens. Qui sait si, la Révolution ne l'ayant pas arrêté net, il ne serait pas considéré aujourd'hui comme l'un des maîtres de la syphiligraphie...

CHAPITRE XI

L'émigration.
Lettres à la nièce Monnier.
(1791-1792).

Au début de 1789, personne n'aurait pu prévoir la rapidité des événements qui allaient survenir.

Cornette, qui devient de jour en jour un médecin dont on sollicite les avis, voit arriver chez lui, comme un symbole des temps nouveaux, l'avocat Blanc, député aux Etats généraux. Il se dévoue pour lui avec le désintéressement qui fait la grandeur du médecin. Le cas présentait d'ailleurs un intérêt médical remarquable, aussi Cornette l'exposa-t-il dans une relation écrite intitulée *Détail historique de la maladie de M. l'avocat Blanc, député aux Etats Généraux*.

La maladie avait débuté par de la lassitude. Le député, surmené par les séances continuelles des conseils, ressentit des douleurs extrêmement violentes irradiant à la cuisse droite, avec sensation de pesanteur anale et envies impérieuses d'uriner. En tant qu'étiologie, on avait seulement connaissance d'un traumatisme : une caisse était tombée, du haut d'une voiture, sur les reins du malade ; aucun traitement n'avait été suivi.

Cornette proposa d'appliquer les sangsues :

« Je les crus d'autant plus nécessaires que la pesanteur qu'il éprouvait au fondement et les douleurs de vessie dont il se plaignait pouvaient bien être une suite de l'engorgement des vaisseaux hémorroïdaux internes : huit sangsues furent appliquées à la marge de l'anus avec le plus grand succès ».

Le traitement s'agrémentait encore de petit lait, d'eau de graines de lin édulcorée avec du sirop de vidette, de fermentations émollientes, de lavements adoucissants.

Mais tout ceci n'empêcha pas une hématurie très douloureuse de se produire le lendemain. Dès lors, on pensa à une cause rénale. Des bains améliorèrent le malade. Il reprit ses occupations aux assemblées, accepta des invitations en ville, mais « reçut au cours d'une soirée entière sur la région des reins de l'air humide d'une croisée laissée ouverte ». Le mal récidiva aussitôt. « Tout annonçait que l'humeur de la transpiration avait été supprimée par le froid qui l'avait saisi. »

Devant l'ascension thermique, Cornette n'hésita pas « à faire appliquer à son malade huit nouvelles sangsues qui produisirent la détente et tout le bien qu'on en pouvait attendre ». Le lendemain, Vicq d'Azir, premier médecin de la reine, et Loustonneau, premier chirurgien du Roi, appelés en consultation, conclurent « que M. Blanc était atteint d'une affection rhumatismale sur la région lombaire qui sympathiquement portait sur la vessie et se propageait à la cuisse droite dans toute l'étendue de l'aponévrose fascia-lata ».

Le cas ne présentait donc aucune gravité et le malade continua sa vie mouvementée. « Le mercredi, 15 de ce mois, le Roi allait à l'Assemblée et M. Blanc ne s'attendait pas à ce que cet auguste monarque vînt porter des paroles de paix à ses sujets assemblés. Il crut qu'un acte d'autorité allait supprimer et détruire en un instant le fruit de leur peine et de leurs travaux ; l'impression fut si vive, la consternation si grande, que malgré sa faiblesse il voulut se lever, passa dans une chambre voisine seul et sans aide et mourut ainsi subitement dans un violent état de spasme et de contraction. »

L'avocat Blanc n'avait « jamais présenté aucune annonce directe de quelque lésion profonde à quelque organe

essentiel à la vie », aussi Cornette décida-t-il de faire l'« ouverture du cadavre ». Cette autopsie fut concluante : tous les vaisseaux de la tête étaient congestionnés. A la partie moyenne de la grande faille se trouvait un engorgement presque squirreux avec des hydatides adhérant à la substance corticale. Il y avait de plus des adhérences pleurales, et les poumons étaient parsemés de taches gangréneuses. Mais surtout le rein droit, quatre fois plus gros que normal, frappait par un parenchyme extrêmement altéré et une substance corticale très épaissie. Un abcès considérable dans le bassinnet avait épanché « une matière ichoreuse et purulente dans le tissu cellulaire qui se trouve au bord concave de ce viscère » ; l'autre rein était normal. Et Cornette de conclure :

« D'après cet exposé, il est évident que la maladie était très ancienne, que le délabrement constaté n'est point l'affaire d'un jour que sûrement la chute pour laquelle on n'a suivi aucune espèce de traitement en a été la première cause ».

Avec la mort prématurée du député Blanc, Cornet perdit sans doute un appui qui aurait pu lui être des plus utiles quelques mois plus tard.

Cependant, à Versailles, on semble ne se douter encore de rien, et les jours s'écoulent paisiblement. Chez les tantes du roi, on s'occupe beaucoup d'histoire naturelle. Barrera, recommandé par le Comte de Narbonne, avait remis, le 15 mars 1789, aux messageries de Perpignan, une caisse contenant des oiseaux à empailler pour M^{me} Adélaïde. Il écrivit à Cornette, lui demandant s'il devait envoyer à « l'illustre princesse quelques madrépores, poissons, lithophytes, nantilles et autres productions maritimes » (1).

(1) E. 680.

Mais arrivent les journées de juin et de juillet. Elles sont décisives pour la cause nationale, et les maladresses du gouvernement monarchique provoquent les violences et la rupture définitive que l'on sait.

Le comte d'Artois, chef des mécontents, montre aux nobles l'exemple à suivre ; il passe sans retard la frontière ; le prince de Condé, la duchesse de Polignac et tous ceux qui s'étaient compromis en essayant de résister au mouvement révolutionnaire le suivent bientôt. Quel bouleversement à Versailles, si animé encore quelques mois auparavant ! La famille royale a été contrainte d'aller vivre aux Tuileries. M^{mes} Adélaïde et Victoire, après avoir arboré la cocarde tricolore et suivi jusqu'à Sèvres la triste procession du 6 octobre, se sont fixées à Bellevue.

Parmi les amis personnels de Cornette, beaucoup ont compris d'emblée la gravité des événements. Au lieu de se laisser leurrer par l'espoir d'un retour du prestige royal, certains d'entre eux se sont exilés en Suisse aussitôt après les jours fiévreux du 14 juillet.

Le 29 juillet, M^{me} Ernestine Ettinger, attachée à la reine, écrit à Cornette ; « Je n'ai pu ni vous voir, ni vous écrire avant mon départ. Je ne l'ai appris moi-même qu'une heure avant. » La nature de son poste l'avait bien vite rendue suspecte ; elle était restée auprès de leurs Majestés « tant qu'elle l'avait cru utile, mais dès qu'elle eut compris que sa présence servait la calomnie elle n'avait plus balancé ».

Bien qu'assurée de l'estime des « honnêtes gens », M^{me} Ettinger s'était donc enfuie précipitamment, abandonnant ses enfants à des mains mercenaires. Elle s'adressait à Cornette pour veiller sur eux.

« Mandez-moi souvent de vos nouvelles et des leurs. Comment va mon fils ? Et la nourrice, en êtes-vous plus content ? Aglaë a-t-elle toujours la galle ? »

Les émigrés avec qui M^{me} Ettinger était partie allaient quitter Bâle pour un coin plus retiré de la Suisse. Elle demandait pour chacun des conseils médicaux, parlant des vésicatoires, médicaments, régimes, et, à la fin de son épître, de sa propre santé.

« Le lait de chèvre est bien purifiant et ne fait pas, comme le lait de vache, de la bile... « Ici, on dit que le lait est meilleur que partout ailleurs à cause des herbes de la Suisse qui sont bonnes pour le sang et qui sont plus fortes que celles des autres pays ».

Mais le côté épineux était l'exécution des ordonnances. Dans cette Suisse du XVIII^e siècle, où trouver l'apothicaire susceptible de comprendre les savantes formules de Versailles ? L'un des émigrés, heureusement, connaissait à Berne un médecin qui sauverait la situation.

Le 4 août, M^{me} de Polastron, réfugiée à Bâle, s'adresse aussi à Cornette. Que d'émotions en si peu de temps ! « Après le « chocque éprouvé » (*sic*), dit-elle, « vous pensez bien qu'il m'est difficile de passer de bonnes nuits ; indiquez-moi quelque moyen de trouver un peu de calme ».

Les Versaillais émigrés en Suisse souffraient aussi cette année-là du climat continental trop rude : « les fortes gelées me crispent les nerfs et me donnent des maux de tête affreux » écrivait-on à Cornette qui n'y pouvait mais.

Cependant, il ne fait fi d'aucune plainte et répond abondamment à ces lettres. Ne sont-elles pas pour lui le témoignage des heures glorieuses de sa vie ? Retenu par le devoir auprès de M^{me} Adélaïde, il ne peut que regretter l'absence de ses meilleurs amis et, peut-être, de l'amitié féminine qui avait apporté de la douceur dans sa vie de travail acharné. « J'ai trouvé, lui écrivait-on de Turin à la fin d'octobre, la personne à laquelle vous vous intéressez en très bonne santé. Elle est vue comme nous pouvons le désirer ici et traitée en fille chérie. Mais vous croyez bien que cela ne l'empêche pas de songer sans

cesse à son pays et de désirer d'y revenir d'une manière digne d'elle ».

Plus loin, nous trouvons ce renseignement caractéristique : « La dame part avec M. de Vaudreuil » (1). L'amie de Cornette était donc une grande dame, et de l'intimité de Marie-Antoinette qui organisait de petits goûters chez les Vaudreuil. S'agit-il d'une demoiselle Claret à laquelle Cornette désira laisser à sa mort une pension, témoignage d'estime réciproque ?

Dans ces lettres d'émigrés, on ne cessait de prendre en pitié Cornette, retenu dans « un lieu où il se passe tant d'horreurs ».

A ces séparations et à toute la misère morale qu'elles représentaient, s'ajouta bientôt le délabrement des fortunes ; aussi, à côté des lettres amicales, Cornette en reçoit d'autres, plus intéressées. Dès le mois d'août, l'abbé de Balivière, émigré à Berne, sollicitait un peu d'argent, non sans flatter l'amour-propre de son correspondant : « Nous avons souvent parlé de vous. Il n'y a qu'une voix sur votre compte, un éloge général ; vous croyez bien, mon cher Cornet (*sic*), que je ne suis pas le moins ardent ».

Mais Cornette lui-même devait restreindre ses dépenses. Le Chevalier d'Aiguillon, à qui il avait loué avec Lassone, « en son hôtel du modèle », une écurie, une remise, un grenier, lui confirmait par écrit le congé qu'il avait été contraint de lui notifier.

« Le voici par écrit, puisque vous le désirez ; ma parole équivaut tous les écrits ; je suis bien fâché que des circonstances aussi malheureuses vous forcent à quitter notre bonne ville et suivre le destin de nos maîtres, pour qui, vous et moi, souffrons plus que pour nous-mêmes » (2).

La clientèle de Cornette avait presque complètement disparu. La marquise de Chabannes avait raison de lui

(1) E. 683.

(2) E. 680.

écrire : « Vous ne devez avoir personne à Versailles ». Il quitta cette ville à la fin de l'année, pour aller vivre à Paris, au 12, Faubourg Saint-Germain, près de la famille royale.

Les nouvelles que Cornette recevait de ses amis devinrent plus rares à mesure que les heures révolutionnaires se firent plus tragiques. L'inquiétude que causait le sort de ceux qui étaient loin et dont on était sans nouvelles augmentait encore l'horreur « de cette révolution qui renverse tant de têtes ».

Cependant, dès 1790, Cornette cherchait à se créer une existence nouvelle en accord avec le régime nouveau. Les malades ne lui manquaient pas et, d'Auxerre, Soufflot qui lui en recommandait comme auparavant, profitait de cela pour lui exprimer sa profonde sympathie.

« J'ai partagé tout ce que vous avez ressenti dans la foule des événements incroyables et malheureux qui sont arrivés. Votre mérite et tout ce que vous savez vous feront tôt ou tard réparer ce que le présent vous ôte ».

L'argent faisait défaut. Cornette n'avait touché aucun honoraire depuis juin 1790. Lui qui, autrefois, se contentait de mettre un zéro en regard du nom de ses clients insolvables, se vit contraint de réclamer avec acharnement la moindre somme qui lui était due. Lorsque le sieur Belleville, qu'il avait soigné, mourut, il intenta aux héritiers une action en justice pour recouvrer quatre-vingts livres, prix de quarante visites. Une sentence, prononcée le 19 janvier 1791, lui octroya cette somme, moins les dépenses qui étaient à sa charge, soit 22 l. 24 s. 3 d., ce qui ne lui laissait plus que 57 l. 5 s. 9 d...

Son dénuement n'empêchait cependant pas ses amis d'espérer en son aide. Tel l'abbé Janson qui lui écrivait en 1781 au sujet des salpêtrières de Franche-Comté, et en profitait pour se rappeler à son souvenir. Il lui décrivait sa triste existence à Paris. Depuis cinq ans, les Carmélites

de la rue Chapon lui allouaient 600 livres par an, pour ses innombrables messes, sa nourriture, son logement. Il avait bien une pension de 250 livres sur son ancienne cure, mais il laissait 30 l. à la maîtresse d'école « pour que les petites filles se trouvassent instruites et ne se trouvassent point mêlées à l'occasion de la classe avec les petits garçons ». Il réclamait, en résumé, un peu d'aide :

« Je suis convaincu, disait-il, de la bonne volonté que vous avez conçue à mon égard : je n'en ressentirais aucun effet que je demeurerais certain que vous n'avez pas trouvé occasion de la rendre efficace et je ne persévérais pas moins dans les sentiments de vive reconnaissance et de l'attachement inviolable que je vous ai voué... »

Depuis le 28 juillet 1790 où l'Assemblée avait décrété la Constitution civile, Mesdames forment le projet d'émigrer. L'avilissement des prêtres, réduits au rôle de fonctionnaires laïques, privés de leurs biens et de leur traitement, ne pouvait qu'indigner ces princesses si attachées à leur religion, et les pousser à fuir un pays où leur liberté de conscience ne leur semblait plus assurée. Elles refusent d'avoir recours au clergé assermenté qui, pour elles, est dépouillé de sa dignité. D'ailleurs Mesdames prétendent que leur présence est inutile à la Cour ; cela n'incommodera personne si elles vont se mettre à l'abri du danger.

De longs pourparlers s'engagent entre M^{me} Adélaïde et son neveu Louis XVI concernant le départ et le choix de la résidence. Il faut compter avec l'opinion publique qui se méfie. Le projet est particulièrement difficile à réaliser. Mesdames entendaient partir, munies de sauf-conduits en due forme, fortes des lois nouvelles qui leur assuraient et la liberté et l'indépendance.

Ce ne fut qu'au mois de février 1791 que tout parut en règle pour leur départ. On avait enfin choisi Rome comme résidence. Sur l'ordre de Louis XVI, le ministre de l'intérieur, Delessart, avertit les autorités des grandes com-

munes, l'itinéraire fut tracé par la route de la Bourgogne à Lyon, puis Pont-de-Beauvoisin ou Genève.

Mesdames partaient accompagnées d'une vingtaine de personnes. La suite d'Adelaïde comprenait la duchesse de Narbonne et le comte de Narbonne ; celle de Victoire, le comte et la comtesse de Chastellux. Chacune des princesses avait quatre femmes de chambre, deux valets de pied, un médecin et un écuyer (1).

Cornette fut choisi d'office pour accompagner M^{me} Adélaïde. Mais, même en ces temps tragiques, son renom, ses titres, son dévouement semblent compter bien peu, sur le papier du moins. Il occupe une humble place parmi le personnel, entre les valets de pied et l'écuyer.

Nous négligerons les mille et une difficultés du départ, fixé au 20 février, grâce à la fermeté de M^{me} Adélaïde. Cornette, qui sentait ce départ imminent, écrivait le 6 février à son frère, Jacques François, abbé de la ville d'Arbois :

« Partez sur le champ ; j'ai besoin de vous ici, et je ne peux compter que sur vous. Je pense que si vous ne vous trouvez pas assez en argent, vous avez des amis ; empruntez et vous pouvez les assurer que vous les rembourserez aussitôt votre arrivée à Versailles. Donnez-moi de vos nouvelles afin que je sache sur quoi compter. Adieu, venez au plus tôt, je vous le répète, et croyez que j'aurai un vrai plaisir à vous voir et à vous dire que je suis et serai pour la vie votre ami et frère ».

L'abbé d'Arbois répondit à l'appel ; ainsi Cornette laissa à son frère bien-aimé son appartement de la rue de l'Orangerie, il lui confia les quelques dernières affaires qu'il n'avait pu régler, puis le soin de veiller sur la D^{lle} Anne Françoise Monnier, leur nièce, dont Cornette s'occupait et qu'il aimait comme sa fille.

Avant son départ définitif, il eut le temps de recomman-

(1) C. Stryiensky, *Mesdames de France*, p. 249.

der son frère à son ami Lassone fils, qui pourrait l'aider, cas échéant.

Effrayées par les orateurs démagogues qui menaçaient d'aller chercher « les vieilles » et de les ramener à Paris, les princesses partirent de Bellevue le 19 février à dix heures trois quarts du soir, et prirent la route de la Croix-de-Berny.

Le voyage fut mouvementé si l'on en croit les documents historiques. Certaines localités, encore imprégnées de l'amour de leur roi, fêtaient les princesses au passage, mais, le plus souvent, elles ne rencontrèrent que visages féroces et injures ; les portes de certaines villes résistèrent et l'on trouva des vices de forme dans les passeports. Elles furent retenues à Moret, puis à Arnay-le-Duc, où elles restèrent captives onze jours durant au milieu de l'émeute populaire. A Pont-de-Beauvoisin, les voyageuses subirent les dernières manifestations hostiles, passèrent la frontière, et tandis qu'elles posaient le pied en terre sarde, de l'autre côté de la rive, les salves de bienvenue retentissaient :

« Je ne puis vous dire, écrit Madame Adélaïde à la marquise d'Osmond, ce que j'ai éprouvé à Pont-de-Beauvoisin : du côté de la France, huées, des mines affreuses ; la séparation passée, des cris de « vivent Mesdames » et des battements de mains. Cette différence est bien sensible à qui a voyagé il n'y a seulement que cinq ans dans les provinces. Se croire en pays ennemi chez soi, et chez soi chez l'étranger fait une impression impossible à rendre, ni à exprimer » (1).

Les princesses traversèrent l'Italie, trouvant partout les marques d'une prévoyance attentive et les hommages les plus grands de la part des nobles émigrés et des souverains d'Italie, alliés de si près à leur maison. Il en fut ainsi à Chambéry, à Lanslebourg, à la Novalesse, à Rivoli, à Turin.

(1) C. Stryiinsky, *Mesdames de France*, p. 267.

Durant cette évasion historique, Cornette aurait été noyé dans l'ombre des illustres princesses qu'il accompagnait s'il n'avait été premier médecin du comte d'Artois. Il écrivit de Turin, où il avait retrouvé le comte, ses aventures à son frère l'abbé, qui se hâta de les transmettre à la famille de Besançon ; tous, dans la maison natale, se réjouirent de la bonne issue du voyage de leur illustre parent :

« Nous sommes enchantés d'apprendre par vous-même qu'il (Cornette) se porte bien et tout l'agrément qu'il a reçu à son passage à Turin de Monseigr. le Comte d'Artois en qualité de son premier médecin. Il n'aura pas moins d'agrément de Mesdames en les accompagnant à Rome, où il ne faut lui désirer que de la santé » (1).

Les Princesses arrivèrent à Rome le 16 avril.

Cornette, auprès d'elles, s'acquitta régulièrement de ses fonctions, ainsi qu'en fait foi un certificat de vie, en date du 14 mars 1792, signé du Consul de France à Rome, Louis Dominique Digne, « attestant à tous ceux qu'il appartiendra que M. Claude Melchior Cornette, Premier médecin de M^{me} Adélaïde, demeurant en cette ville depuis le mois d'avril de l'année mil sept cent quatre vingt onze, est actuellement vivant, pour s'être présenté aujourd'hui devant nous ».

L'existence de Cornette à Rome dut être particulièrement déprimante. Il s'attacha sans doute à oublier son exil en s'adonnant plus que jamais à l'étude, raison de toute sa vie. Comme membre correspondant de l'Académie des Sciences, il envoya à Paris des relations des épidémies qu'il était à même d'observer. Son activité de savant dut être suffisante pour que sa nièce, en 1793, pût revendiquer pour lui le bénéfice de la loi d'exception sur les émigrés.

Cependant, ses ressources précaires ne lui permettaient plus d'entretenir à Paris cette demoiselle comme par le

(1) E. 683.

passé. Dans le courant d'octobre 1791, Cornette lui écrivait, chez M^{me} Crocquefeu, sa logeuse, qu'il était bien aise de lui voir des dispositions au travail ; mais quant à prendre un commerce, le moment n'était guère favorable.

« Comment voudriez-vous, avec aussi peu de fortune, vous établir dans un moment où il n'y a point de commerce, où tout le monde est ruiné ? Vous devez connaître mes pertes de toutes les manières, je me vois au moment de manquer, car je ne suis point payé de mes appointements ni de ce qui m'est dû de mon arriéré. Je me trouve hors d'état de vous continuer ce que je vous donne ».

En conséquence, il lui proposait de retourner chez sa mère et de profiter des mille écus qu'il lui avait donnés ce dernier mois. Avec ses 250 livres de rente elle pourrait vivre partout ; son oncle l'abbé l'aiderait à s'organiser :

« Je désirerais faire mieux, mais vous voyez tous les revers que j'éprouve et peut-être je touche au moment de perdre le fruit de mes peines. Car ceci ne passera pas sans que la banqueroute se fasse. Si les temps deviennent meilleurs, je ferai pour vous ce que je pourrai, mais vous conviendrez qu'il n'est pas juste que je me prive de tout pour mes parents. Vous savez que ce n'est pas moi qui vous ai fait venir, et vous ne devez avoir à ce sujet aucun reproche à me faire. Je crois que le parti que je vous offre est préférable en tous points. Si vous avez de la répugnance de quitter Paris, faites ce que vous voudrez ; et si vous vous conduisez mal, je ne ferai rien, parce que je sais oublier les personnes qui se conduisent mal ».

Au mois de février 1792, la nièce Monnier n'avait pu se résoudre à quitter Paris. Avec l'entêtement de sa race, elle avait probablement ouvert le commerce qu'elle ambitionnait, car elle avait dilapidé sa pension et accumulé les dettes.

Le 14 février, Cornette lui écrivait à nouveau :

« Je suis fâché que les circonstances actuelles me forcent de ne pouvoir faire pour vous ce que je voudrais, mais ma position est bien différente de ce qu'elle était. Je ne gagne rien et j'ai une charge sur les bras qui doit passer avant vous. Vous savez que mon

frère est presque sans état, qu'il n'a rien, et il ne serait pas juste que je ne n'en eusse pas soin. Vous allez désormais être forcée de devenir ménagère, car il faut avouer que vous ne l'êtes pas beaucoup et sans doute vous vous êtes imaginée que votre oncle avait des trésors inépuisables. Je m'imaginais qu'avec ce que je vous donnais vous pouviez vous soutenir étant en boutique d'une manière honnête, et malgré cela vous faites encore 377 l. de dettes. Rappelez-vous qu'en deux ans de temps vous m'avez dépensé 2.317 l., sans compter ce qui vous a été donné que je ne connais pas. J'ai plus fait pour vous que je ne le pouvais, parce que j'ai été obligé d'abandonner, de ma famille, d'autres individus qui attendaient après moi pour un état. Je désire que vous en profitiez, mais je vous signifie que désormais je ne puis vous donner que la somme que je vous ai dite, et si vous faites quelques dettes elles ne seront point à ma charge. Je suis las actuellement de tout cela, et lorsque je manquerai, ce qui pourrait bien arriver, je ne trouverai personne qui m'en donnera. *Je m'attendais de votre part à plus d'ordre et de conduite*, et je m'imaginais que vous auriez quelque égard à votre position et à la mienne ».

Cornette s'indignait contre sa frivole nièce, la moralisait, l'incitant à prendre exemple sur lui, qui ne se serait jamais trouvé en état de faire quoi que ce fût s'il avait agi comme elle, bref, lui écrivait avec l'autorité d'un père aimant. Il n'oubliait pas dans ses lettres M^{me} Crocquefeu, à qui il aurait aimé faire de vive-voix tous ses compliments.

« Mais quand le pourrai-je, je l'ignore ; peut-être ne retournerai-je jamais dans ma patrie, les affaires sont si embrouillées qu'il est bien difficile de faire un calcul... »

En 1792, Bassville, ancien rédacteur au *Mercure National* devenu diplomate, fut envoyé à la légation de Naples. Presque aussitôt, il reçut mission d'aller à Rome où les « patriotes » se plaignaient de la tiédeur de Digne à leur égard. Républicain acharné, Bassville espionna en conscience les réfugiés français et adressa au ministre des Affaires Etrangères à Paris de longs rapports. Il écrivait le 21 novembre :

« Il n'y a d'émigrés ici que quelques Avignonnais qui ne font pas grand bruit, et les ci-devant nobles attachés à Mlles Capet, leurs gens d'affaire, les médecins et chirurgiens dont la majeure partie n'était point de leur religion. Après avoir réglé leurs comptes, ils se rendront dans notre patrie » (1).

Mais on ergotait sur le titre de domestique. Qui laisserait-on rentrer ? les humbles serviteurs seulement ou tous les gens de la suite ? C'est pourquoi Bassville met les choses au point. Le 21 décembre 1792, il envoie des renseignements qui placent sous un jour particulier l'attitude de Cornette à Rome.

« Vous jetterez, je vous prie, un coup d'œil sur des observations relatives à la maison domestique des demoiselles Capet dont on a remis un double pour le Ministre de l'Intérieur... Vous verrez que la sollicitation est urgente. Il est important, comme la note le demande, qu'on exige d'eux des certificats de bonne conduite, car les patriotes ne doivent pas être confondus avec les aristocrates. Je range à la tête de ces derniers un jésuite Madier, confesseur, le Malagrida de la France, s'il avait les moyens nécessaires pour y exercer ses vengeances ; un *médecin-chirurgien nommé Cornette* ; l'autre médecin (2), était un excellent patriote, dix fois il a été dénoncé à la congrégation et prêt à être jeté à la forteresse ; il a quitté les Capet et serait déjà rentré s'il n'était destiné à se rendre à Naples auprès de la citoyenne Mackau dont il était le médecin à Paris et qui, redoutant les suites d'une couche laborieuse, ne peut avoir confiance dans les empiriques napolitains » (3).

Bassville, qui avait apporté au consulat de Rome l'esprit de la Révolution et indisposé par son attitude l'entourage du pape, périt dans une émeute le 13 janvier 1793. Mais ses rapports à la Convention portèrent leurs fruits, comme nous allons le voir bientôt.

(1) Arch. Aff. étr. Rome, 915, p. 316.

(2) Maloët.

(3) Arch. des Aff. étr. Rome, 915, p. 352.

CHAPITRE XII

L'abbé Cornette.
La vente aux enchères.

(1791-1794)

Dès son arrivée à Versailles, l'abbé Cornette se mit en devoir de gérer les affaires de son frère et s'efforça de se rendre digne de la mission de confiance qu'il avait reçue, mission qu'il légitimait d'ailleurs, aux yeux de la loi, par une procuration en règle.

Installé dans l'appartement de la rue de l'Orangerie, au petit Hôtel d'Orléans, il commença une vie toute de calme et de simplicité. Il y recevait de douces lettres de ceux qu'il avait laissés à Arbois, de sa « nièce Pageli » qui craignait qu'il ne fût parti à Rome avec « Monsieur son frère ».

La question financière, d'abord, ne le tracassa pas. Le 1^{er} juin, Lassone fils, connaissant son manque de ressources, lui avait fourni 4.000 livres en acompte de ce qu'il devait à Cornette. Bien entendu, il ne dilapida pas cette somme rondelette et inscrivit avec soin chacune de ses menues dépenses sur un ancien cahier du laboratoire de Marly, auquel il avait mis ce titre : *Dépenses faites pendant l'absence de mon frère à commencer le 21 février 1791. Cornette, prêtre* (1).

Dès le début toutefois, il lui fallut rogner sur son précieux capital pour éteindre de nombreuses petites dettes laissées par son frère. Nous trouvons au cours de 1791 :

(1) E. 705.

« Le 21 février.	Au cordonnier pour six paires de souliers faites à mon frère....	36 l.
	Au tailleur de Meudon.....	32 l.
	Au cocher, selon son mémoire pour paille, foin, et pour son gage	449 l. 19
En juin.....	Au sieur Greppin, sellier, pour les ouvrages qu'il a faits à mon frère	120 l. »

Il ne put s'empêcher de prêter 50 livres à plus pauvre que lui, en la personne de M^{lle} Sainte-Marie qui ne put lui rembourser qu'à peine six livres.

Mais la bien-aimée nièce Monnier se chargea d'écorner largement le pécule de l'abbé. En voici quelques exemples :

En février, il lui achetait « un déshabillé blanc, 90 livres », et payait sa pension chez M^{me} Croquefeu, comme le désirait son frère Claude-Melchior.

« Le 21 avril.... 125 l. d'avance pour sa pension et 75 l. à compter pour son entretien,

En juillet..... 200 l. à M^{me} Croquefeu pour la pension de la nièce.

Le 26 novembre. 125 l. à remettre à M^{me} Croquefeu pour le quartier de la pension de la nièce... »

En janvier 1792, l'abbé note encore, péniblement, sur son carnet :

« A la nièce, à compter de *ce qu'on veut bien lui donner* pour son entretien..... 100 l.»

Il fit en outre, à cause d'elle probablement, trois voyages à Paris qui, si modestes fussent-ils, grévèrent sérieusement son budget ; le troisième surtout retient notre attention :

« Pour une voiture pour venir à Paris le 13, arrivé le 16..... 21.10 s.
Pour dépenses pendant le séjour à Paris..... 3 l. »

Tout cela, plus son entretien et les gages de M^{me} Periot, une vieille femme de plus de 70 ans qui s'occupait de sa cuisine, son loyer à M. Hardy, réduisirent rapidement les 4:000 livres qu'il avait reçues à son arrivée. Au début de 1792, l'abbé avait déjà dépensé 3.460 l. 2. s. 0 d.

Il voulut alors restreindre encore ses dépenses personnelles et faire lui-même ses achats, qu'il note à mesure : du beurre, des œufs, des petits poissons, du lard, des oignons, des épinards, du lait, un morceau de veau, un maquereau, etc... Rien n'est oublié, pas même une pinte d'eau-de-vie pour 2 l. 40. A cela viennent s'ajouter de menues dépenses pour la blanchisseuse, pour le porteur d'eau, pour raccommoder le bougeoir...

Puis viennent les impôts. Ses impositions à la ville en 1790 se montent à trois livres, et ses contributions mobilières en 1791 à 50 livres (1).

L'abbé Cornette avait probablement reconnu la constitution de 1791 et prêté serment. Mais, en dépit de cela, son titre de prêtre, associé à celui de frère d'un émigré, lui portait préjudice. Les « prêtres réfractaires » entretenaient dans les campagnes de l'Ouest une agitation constante, et qui éveillait la méfiance, même envers ceux qui s'étaient ralliés au nouveau régime. On sent peu à peu l'abbé Cornette devenir suspect. Il doit montrer patte blanche, prouver qu'il a toujours payé régulièrement à Arbois ses contributions. Pour cela, il est obligé de recourir au papier timbré qui coûte cher :

« Un papier timbré, 4 l. 0 s. »

L'ancien collecteur de la ville d'Arbois envoie un certificat à Versailles pour attester que l'abbé a été compris dans le rôle de la capitation, en particulier en 1789 et 1790. Sébille, le nouveau collecteur, certifie à son tour

(1) E. 677.

que l'abbé a payé 66 l. 13 s. 4 d., pour le dernier tiers de sa « contribution patriotique ».

En plus de toutes ces pénibles questions, le pauvre abbé fut encore tracassé par des affaires de famille. A Besançon, après le décès de sa sœur Françoise, les scellés avaient été apposés et ne pouvaient être enlevés qu'avec une procuration de chacun des héritiers absents. Cornette devait donc en envoyer une de Rome. La formalité présentait, en ces temps de Révolution, une difficulté presque insurmontable. Aussi, des cousins, les Ménétrier et les Pluvieux, finirent-ils par charger de l'affaire l'avocat Nodier.

La sœur Françoise laissait un jeune homme en pleines études. Le parrain de ce jeune homme lui avait destiné la somme nécessaire pour prendre son « premier grade » ; l'abbé Cornette fut chargé d'administrer cet argent.

D'autre part, à Arbois, il ne manquait pas de protégés, qui se rappelaient à son bon souvenir d'une façon assez dramatique : M^{me} Coulon, née Paget, lui écrivait, lui représentant son père à l'agonie qui se tournait vers elle pour soupirer : « Mon bon ami Cornette m'a abandonné... » Et la dame de conclure en toute simplicité : « Vous avez été le meurtrier de mon cher papa par votre départ... »

Le prêtre, au cœur sensible et serviable, s'ingéniait à apaiser les tourments des corps et ceux des âmes. Il consolait la même M^{me} Coulon, contrainte de se marier malgré sa grande répugnance, et les représentations qu'elle avait pu faire à son « cher papa ». Il trouvait des mots d'espoir au sujet de son beau-frère, tué en duel par un officier de son bataillon ; « hélas ! il n'était pas administré !... » Il donnait même des conseils médicaux au sujet d'un vésicatoire du col qui n'avait pas soulagé une céphalée de six semaines, et pour laquelle un cautère à la jambe avait été nécessaire.

Mais le 28 mars 1792, parut le décret ordonnant le séquestre des biens des émigrés ; et, quoiqu'il ne fût à

aucun moment inscrit sur la liste des prêtres suspects à la révolution, l'abbé Cornette, entouré de méfiance, comprit qu'il ne pourrait empêcher, le moment venu, la séquestration des biens de son frère.

Au mois d'avril, il reçut une lettre d'une religieuse, M^{lle} Servin, qui montre que cette préoccupation était générale.

« Avez-vous des nouvelles de M. votre frère ? Je pense qu'il ne sera pas sous le décret des émigrés. C'est avec permission qu'il est sorti, et pour affaire ».

Hélas ! les biens de Cornette étaient visés. Le prêtre dut quitter Versailles précipitamment, car il laissa dans l'appartement de la rue de l'Orangerie, sans prendre le temps de les brûler, ses propres lettres et ses souvenirs intimes. Il retournait sans doute à Arbois.

Le 24 août de l'an 4 de la Liberté, et le premier de l'Egalité, le citoyen Hainaut et sa femme, concierges du petit Hôtel d'Orléans, au n° 56 de la rue de l'Orangerie (1), voyaient arriver le citoyen Bocquet, commissaire de la deuxième section, et le citoyen huissier Remilly, qui venaient apposer les scellés sur les meubles et effets du sieur Cornette, médecin de Mesdames, tantes du ci-devant Roi.

Les représentants de la Loi furent introduits par M^{me} Hainaut dans l'appartement de Cornette. Ils trouvèrent quatre portes qui avaient sortie sur le corridor de l'escalier ; ils en fermèrent trois par les verroux intérieurs, et toutes les croisées, après quoi ils apposèrent un scellé

(1) Parfois, au cours de nos recherches, nous avons trouvé le petit hôtel d'Orléans sous le n° 57 de la rue de l'Orangerie. Cette rue existe toujours à Versailles, mais par suite du mode de numérotage utilisé de nos jours (le numérotage, autrefois, était circulaire), et de nouvelles constructions, il ne nous a pas été possible de situer exactement la maison de Cornette. Peut-être était-elle aux environs du n° 36 actuel.

sur la porte d'entrée. Le tout fut fait en présence de M^{me} Hainaut qui fut tenue pour responsable du logement ; elle devait surveiller le scellé et promit, selon l'usage, de le présenter « sain et entier à la première réquisition ».

Le 9 novembre 1792, le greffier du tribunal de police correctionnelle de Versailles recevait l'ordre de faire l'inventaire du contenu de l'appartement de Cornette. Le 12 novembre, à onze heures du matin, il se présentait à M^{me} Hainaut à l'effet de procéder, conformément à l'article 4 de la loi, « aux inventaire et description des biens, meubles et effets des personnes notoirement émigrées qui seraient indiquées par la municipalité de ce lieu ». Il était accompagné de trois notables de la ville. Après avoir fait sauter le scellé, le greffier pénétra dans l'appartement de l'illustre médecin.

Une première pièce donnant sur la cour ne contenait que quelques meubles sans intérêt. La chambre à coucher, par contre, méritait la description qu'ils en firent : une commode Régence à trois tiroirs, cinq fauteuils garnis de velours jaune et de velours cramoisi d'Utrecht, une couchette à colonnes, des flambeaux de cuivre, une chiffonnière en forme de tambourin, plaquée en bois de rose, une main de marbre garnie de deux petites pommes d'api, un baromètre-thermomètre en forme de cartel de bois doré ; un baromètre constant et un autre baromètre-thermomètre avec un tube, à côté de la cheminée.

Dans cette pièce se trouvaient deux petits médaillons, un reliquaire et trente-quatre estampes sous verre blanc « représentant différents sujets ».

Un passage conduisant au salon contenait encore sept petits tableaux, trente-six estampes et six petits dessins. (Les descriptions des hommes de loi ne s'attardent guère dans le domaine des arts...)

Le salon avait deux croisées. Il était orné d'un grand nombre de glaces et devait être assez impersonnel, avec

sa table, ses deux bergères, son canapé, ses six fauteuils recouverts de lampas, fond cramoisi à fleurs blanches, et ses six chaises, dont deux étaient en forme de lyre et garnies de coussins à fleurs sur fond bleu et rouge.

Puis on passa par la cuisine et une chambre de domestique, reliées par un corridor où se trouvaient des harnais de chevaux de carrosse et un mortier de fonte. On atteignit deux autres pièces, qui servaient de resserre, dont l'une contenait quatre-vingts carafons de gros verre vides, vingt-cinq fourneaux de cheminée en terre, des planches couvertes de coquillages, des caisses contenant des pierres minérales, des bocaux renfermant toutes sortes de préparations chimiques, des liqueurs, des drogues.,.

Au fond d'un autre corridor était un cabinet de garde-robe et la bibliothèque, qui avait vue sur l'hôtel de Saurmur. Dans cette pièce, — le sanctuaire du savant, — garnie de onze cent cinquante-trois livres, se trouvaient un bureau, un tric-trac avec ses dames blanches et noires, un petit télescope, une « petite électricité », un tableau représentant une tête peinte (portrait sans doute d'une personne chère), une marine, un baromètre, un mortier de porphyre, une cage de verre avec balance, sur socle de bois de rose formant cassette, une gibecière indienne, un fauteuil et deux chaises, toujours recouverts de velours d'Utrecht jaune.

Sans un seul instant d'émotion, le citoyen Guillot et ses trois notables fouillent partout ; ils énumèrent ; ils violent légalement le domicile d'un des meilleurs français de ce temps. Une fois leur besogne terminée, ils apposent de nouveaux scellés et la concierge reçoit derechef clefs et surveillance. Un compte rendu en due forme, portant le n° 78, est rédigé et expédié par voie administrative ; la paperasserie accomplit lentement, mais implacablement, son œuvre, qui aboutira à la vente aux enchères.

Pendant ce temps la nièce Monnier, toujours pensionnaire de M^{me} Crocquefeu au cloître Saint-Martin à Paris, mise au courant des événements qui se déroulent à Versailles, s'arrange pour obtenir une procuration et trouve une énergie inattendue pour défendre les biens de son oncle. Elle tâche d'obtenir des recommandations, des appuis. Le citoyen Fayotte, un ami, doit intercéder en sa faveur. Elle fait écrire par un scribe d'occasion, rompu à ce genre de requêtes, une série de lettres où elle expose ses droits.

Par malheur, le citoyen Fayotte, qui lui a promis son aide, tombe malade et s'absente à l'instant même où elle aurait le plus besoin de lui. Mais elle ne se rebute pas ; elle adresse « au citoyen président du département de Seine-et-Oise séant à Versailles » une longue épître où elle lui demande de libérer les effets et meubles saisis au domicile de son oncle. Pour cela, elle cite la loi des exceptions du 28 mars, section 4, chapitre 8, article 7, considérant comme non-émigrés « les Français qui, n'ayant aucune fonction publique civile ou militaire, justifieront qu'ils se sont livrés à l'étude des sciences, arts et métiers, qui ont été notoirement connus avant leur départ pour s'être consacrés exclusivement à ces études, et ne s'être absentés que pour acquérir de nouvelles connaissances dans leur état ». Son oncle répond à ces conditions. Elle fait un abrégé en six points de la vie de Cornette ; elle fait ressortir ses titres et qualités et le montre à Rome sous son vrai jour de savant qui correspond avec l'Académie des Sciences. Il mérite, à son avis, de bénéficier de la loi des exceptions.

« Jetez un coup d'œil favorable, écrit-elle. Vous verrez qu'il ne fit dans tous les temps que cultiver les sciences et les arts et qu'il s'y dévoua plutôt pour venir au secours de l'humanité souffrante que pour son intérêt particulier. Puisque toute sa fortune, après une longue carrière dans

les sciences et les arts, consiste en un malheureux mobilier, à peine suffisant pour payer ses dettes et dont le principal est dans la bibliothèque composée seulement de livres servant à son état, en ustensiles et bocalx de chimie, qui, précieux pour lui, le seraient peu pour le produit de la vente, si contre toute justice elle était ordonnée ».

Elle termine en réitérant sa demande de libération de meubles, ce qui sera « un acte de pure justice envers un compatriote estimable dans la société et le rappellera nécessairement dans le lieu de sa résidence habituelle, au sein de sa patrie, pour vous en témoigner toute sa sympathie ».

Mais les efforts de la nièce ne furent pas récompensés. Les rapports venus de Rome avaient fait leur œuvre. La vente aux enchères devint imminente. Malgré une nouvelle tentative de la demoiselle Monnier pour y faire surseoir, le Directoire décréta qu'on considérerait comme nulle et non avenue toute requête concernant le dénommé Cornette, émigré, aristocrate et suspect :

« Vu par le Directoire deux Mémoires de la citoyenne Monnier, fondée de procuration de Cl. M. Cornette, son oncle, par lesquels elle expose que les motifs et circonstances du départ du dit Cornette à la suite des tantes du ci-devant Roi, n'ont rien qui caractérise l'émigration ; qu'il ne fit en ce moment que ce que les devoirs de sa place exigeaient de lui ; que non pas son état seul le déterminait, mais plus particulièrement encore les instructions et découvertes utiles qu'il pourrait faire sans frais en Italie, dans l'art de la médecine qu'il professait, et réclame en conséquence la levée des scellés apposés sur les meubles et effets dudit Cornette, en son domicile, au ci-devant hôtel d'Orléans rue de l'Orangerie ».

« Vu le procès verbal d'apposition des scellés...

Vu la procuration donnée à la citoyenne Monnier...

Vu les copies collationnées par deux notaires à Paris de la commission d'Inspecteur des Teintures de la Manufacture des Gobelins en faveur dudit Cornette, de sa Commission de Médecin, de sa nomination à l'Académie des sciences dans la classe de chimie et de sa

nomination à ladite Académie dans la classe de Médecine (sic),

Vu l'Avis du district du 10 avril dernier par lequel il estime que les circonstances rapportées par la citoyenne Monnier ne sont point des preuves de la non émigration de Cornette son oncle, en ce qu'elles n'établissent point son absence par l'art. 6 de la loi du 8 avril 1792 relative aux Emigrés, et qu'en conséquence il n'y a pas lieu de faire droit à la demande de la citoyenne Monnier,

Vu une demande de sursis de la même Monnier jusqu'à la prononciation des exceptions aux lois rendues contre les émigrés,

Où le Procureur Général »...

Dans ses requêtes, la demoiselle Monnier avait omis le deuxième paragraphe de la loi qui exceptait « ceux qui ayant quelque autre état ne font pas profession unique des études des sciences et arts ». De plus, Cornette n'avait pas satisfait à cette même loi qui avait ordonné la rentrée des émigrés. C'est avec ces arguments que l'on fit entendre à la Citoyenne Monnier que toutes ses démarches aboutissaient à cette fin de non-recevoir.

« Les meubles et effets de Cornette seront vendus dans le plus bref délai au profit de la République, enlèvement préalablement fait des objets à conserver désignés par la Commission des Arts ».

Cette commission ne tarda pas à remplir son office. Elle vint au petit hôtel d'Orléans soustraire les objets de valeur à la vente odieuse qui se préparait. Les baromètres et thermomètres, les produits chimiques, certains tableaux, les flambeaux, le mortier de porphyre, la gibecière indienne et toute la bibliothèque furent enlevés. La République s'enrichissait d'une jolie collection de livres rares (1); Cornette possédait un Hippocrate, des livres de médecine du xvi^e siècle, les plus importants ouvrages de chimie et de médecine du xvii^e siècle, et, de son temps, les publications de : Astruc, Vicq d'Azir, Baumé, Boerhaave, Buffon, Lavoisier, Levret, Lieutaud, Mauriceau, Méchain, Pomme, Quesnay, Riolan, Swieten, Sydenham, Tournefort. Sa

(1) Catalogue des livres provenant du District de Versailles, t. 6.

bibliothèque contenait aussi un choix d'œuvres littéraires appartenant à l'antiquité et aux temps modernes : Boileau, Epictète, Erasme, Homère, Horace, Ronsard, Rousseau, Voltaire, la Pucelle d'Orléans, les lettres d'Héloïse, Daphnis et Chloé, Anacharsis en Grèce, de nombreux dictionnaires, des encyclopédies, des publications sur les beaux arts, la médecine, la chimie, la pharmacie, l'histoire naturelle, l'économie politique, la théologie, et même des bibles.

Mais où donc ont échoué tous ces livres que Cornette regretta tellement durant son exil, où sont les quelques appareils qui furent séquestrés ? Nul ne le sait... Pourtant, il serait curieux de connaître la provenance des nombreux livres de médecine ancienne que possède la bibliothèque de Versailles...

Restaient des manuscrits, des liasses de journaux, des ouvrages académiques, des observations. Ces documents si précieux pour celui qui les avait rassemblés, englobés brutalement dans le domaine national, ne pouvaient que devenir la proie de la poussière, parmi tant d'autres de même origine que l'on voit alignés en files serrées dans les casiers d'Archives.

Après la commission des arts, celle de la guerre passa dans l'appartement de Cornette, en enleva sommiers, matelas, couvertures, linge et autres objets utiles ; on retira ensuite les « cuillères en argent et autres ustensiles de cette nature » que le citoyen Bains fut chargé de transporter au District, de même que les espèces sonnantes et matières d'or.

Enfin, en exécution de la loi du 2 septembre 1792 relative à la vente des biens des Emigrés, et de l'arrêté du Directoire du district de Versailles du 5 nivôse an 2, le 11 pluviôse an 2 de la République une et indivisible (1),

(1) 30 janvier 1794.

le Citoyen Henri Vaillez, huissier, assisté du citoyen tapis-
sier Demay et du commissaire Bains, « se transporta au
56, rue de l'Orangerie à l'effet de procéder aux recolement
et prisée des meubles et effets ». Voici le compte rendu de
cette vente :

« Nous, Henri Vaillez, huissier, près du Tribunal du District de
Versailles, y demeurant rue Voltaire, section de l'Unité, soussigné,
sommes transporté en une maison sise en cette ville n° 56 de la
rue de l'Orangerie, à l'effet de procéder à la vente au plus offrant et
dernier enchérisseur, en la manière accoutumée, des meubles et
effets qui ont appartenu à Cornette, émigré, et contenus au Procès
Verbal de recolement et prisée qui en a été fait le jour d'hier. Après
que ladite vente a été annoncée par affiches indicatives et nomina-
tion, qu'il s'est assemblé nombre suffisant de personnes pour enché-
rir, nous avons en présence du citoyen Bains, commissaire nommé
par ledit Directoire du District, procédé ainsi qu'il suit... »

La vente dura deux jours : le 12 pluviôse, de neuf heures
du matin à huit heures du soir, et le 13, de dix heures du
matin à deux heures du soir. On imagine le pas de porte
de Cornette où s'amoncelle pêle-mêle tout ce qui reste de
son modeste trésor. Chaque objet, chaque meuble, après
avoir été dûment apprécié par des gens coutumiers de
ces ventes à l'encan, soit brocanteurs de profession, soit
profiteurs du malheur d'autrui, finit par être adjugé et
enlevé. On commença par vendre les verreries du labora-
toire qui rapportèrent 25 l. 4 s. Les tableaux, mis aux
enchères un à un, rapportèrent 226 l. Un baromètre
monta à 18 l. L'épée de deuil de Cornette, en un lot avec
une veilleuse, fut adjugée pour 2 l. 1 s.

Les objets les plus hétéroclites voisinaient :

« Un sac de toile contenant douze livres de farine de féculé adjugé.....	10 l. 1 s.
Deux sacs de papier contenant six livres de vermicel (sic), adjugé.....	9 l. 2 s.
Un matelas de aine.....	66 l. 2 s.

Le 13 au soir, il ne restait plus à vendre que la voiture de Cornette, « déposée au ci-devant Hôtel Seigneley ».

Le 18 pluviôse, les mêmes représentants de la loi « se transportent » à l'hôtel Seigneley ; la serrure de la porte de la remise où se trouve la voiture est fermée d'une bande de papier où se trouvent les scellés ; on fait sauter la bande, on ouvre avec la clef qui était dans l'appartement de Cornette, et l'on trouve intacte « une voiture-coupé, peinte en vert, montée sur quatre roues, à essieux de fer, garnie en dedans de drap gris blanc, d'une place sur le devant et de persiennes, une chèvre de bois et la clef en fer, prisée à cent cinquante livres. Ci.., 150 l. ».

On roule cette voiture devant la maison pour la vendre incessamment, ainsi que les harnais, glaces, sièges et autres ustensiles en dépendant. Ce lot rapporta 272 livres, que récolta le 19 pluviôse le citoyen Dubouret, encaisseur.

Le montant total de la vente s'éleva à 4.463 l. 3. s., dont il fallut déduire les frais de justice :

« 2 livres pour reconnaissance et levée des scellés,

14 livres pour la prisée, sans préjudice aux droits à résulter de l'estimation des objets extraits par les commissions des arts et de la guerre ».

Certains créanciers de Cornette ne tardèrent pas à revendiquer leur part. La citoyenne Crocquefeu, lingère, qui s'était occupée de la nièce, se montra particulièrement âpre. Avait-elle oublié son estimable client ou pensait-elle qu'il était inutile de céder un seul centime à la République ? Toujours est-il que, dès le 9 juillet 1793, elle entreprit ses revendications pour paiement des « marchandises de son état fournies, tant audit Cornette qu'à la citoyenne Monnier, sa nièce, depuis le premier mai 1790 jusqu'au 28 décembre 1792, et pour pension de ladite citoyenne Monnier ».

A cet effet, elle présenta un mémoire très complet des

avances faites à notre médecin pour sa nièce au cours de 1790, 91 et 92. Il y en avait pour la couturière, le cordonnier et le maître d'écriture, pour la poudre, la pommade et les accessoires de toilette :

« tablier de taffetas noir.....	12 l.
une paire de gants, un éventail.....	12 l. 10 s.
racommodage de deux mantelets, façon et fourniture d'un pierrot.....	15 l.
une bonnette, deux calottes toile de coton à.....	2 l. 10 s.
pour une demi-année de pension.....	300 l.
deux bonnets de nuit.....	24 l.
une paire de ciseaux.....	
portefeuille de marocain rouge.....	15 l.
une cornette de dentelle.....	72 l.
deux collerettes de dentelle.....	40 l.
je lui ai remis en assignat..... ;	25 l.
pour bas de vilosette gris.....	18 l.
pour trois mois de coiffeur.....	24 l. »

Le mémoire s'élevait à 5.590 l. 45, plus de mille livres d'excédent sur la vente même de Versailles !!!

Cependant, elle ne réussit tout d'abord pas à se faire rembourser. Il lui fallut établir deux nouvelles déclarations, une au district de Versailles, le 15 frimaire an 2, avec l'aide de son fondé de pouvoir, le notaire Simon Cotte ; une autre devant l'administration municipale du 6^e arrondissement du canton de Paris, le 7 ventôse an 5, affirmant sa créance et énonçant qu'*elle est la seule qui ait à répéter sur les émigrés du département de Seine-et-Oise.*

La Nation se crut dans l'obligation de répondre à cette « créancière sérieuse et légitime de la République » qui, d'ailleurs, s'engageait par écrit à payer « le triple de la somme qu'elle aurait indûment réclamée ». Le 25 prairial an 5, le mémoire Crocquefeu, pour la créance due par l'émigré Cornette, médecin des tantes Capet, fut accepté aux fins de règlement de l'année. Mais les pourparlers ayant, comme il se doit, traîné en longueur, la veuve

Crocquefeu, en femme d'affaires entendue, n'oublia pas de réclamer les intérêts, sans faire grâce d'un seul jour :

« Pour montant du mémoire.....	5.590, 45
Pour 2 mois 13 j. écoulés depuis le 9 juillet 1793 jusqu'au 1 ^{er} vendémiaire an 2 ^e	45, 60
Pour trois ans depuis le 1 ^{er} vend. an 2 au 1 ^{er} vend. an 5	670, 80
Pour 5 mois 15 jours, du 1 ^{er} vend. an 5 au 15 Ventôse.	102, 50
Somme totale.....	<u>6.409, 47</u>

Le créancière de la République une et indivisible était, certes, sérieuse... sinon légitime.

CHAPITRE XIII

Testament et mort de Cornette

(1794)

Pendant qu'à Paris les rapports tendancieux de Bassville faisaient de Cornette un dangereux aristocrate, notre savant n'avait qu'un désir, se retrouver sur le sol de France. Mais, de jour en jour, son retour devenait plus difficile à réaliser. Après le procès de Louis XVI et son exécution, le 21 janvier 1793, les émigrés furent mis hors la loi. Cornette se trouva donc contraint de rester à Rome.

Parmi les gens qu'il fréquente et que le malheur a rapprochés de lui, on discute âprement de politique, mais sans se rendre un compte exact de ce qui se passe en France. Les communications postales deviennent difficiles. On reste des mois entiers sans nouvelles. Cornette ne reçoit plus de lettres des siens ; il n'ose correspondre avec eux, de peur de leur porter préjudice. Personne ne lui écrit de Versailles ; un voile impénétrable tombe sur ce qui s'y passe. Il ignore donc son expropriation et la vente aux enchères qui le frustre, le 30 janvier 1794, de tout ce qu'il possède. D'ailleurs, une grave maladie le mine. L'a-t-il contractée en soignant des typhiques à Rome durant la dernière épidémie ?

Près de deux mois après la vente de Versailles, le 20 mars 1794, il se sent particulièrement faible et désire écrire ses dernières volontés. A cet effet, il se rend chez le notaire Bernardinus Moysius Poggioli et rédige le testament sui-

vant, conforme en tous points aux modèles du genre que les notaires de cette époque tenaient à la disposition de leurs clients éventuels :

« Au nom de Dieu, de la Très Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, aujourd'hui, vingt mars 1794, moi, soussigné, étant sain d'esprit et d'entendement, mais malade de corps et, voulant disposer de mes biens en cas qu'il ait plu à Dieu de disposer de mes jours, après m'être recommandé à Lui et à sa Sainte miséricorde, à la très Sainte Vierge, à mon patron et à mon bon Ange, et après avoir demandé pardon des offenses et des fautes que j'ai pu commettre contre ses commandements et ceux de son Eglise, je déclare que je mourrai dans tous les sentiments dont doit être pénétré un chrétien catholique, apostolique et romain, que j'élis et choisis pour ma sépulture l'église de Saint-Louis des Français, faisant les legs ci-dessous énoncés, regrettant que ma fortune ne me permette pas de les rendre plus considérables... »

Après cette digne entrée en matière, Cornette commence l'énumération de ses legs. Il alloue à chacun de ses parents ayant droit à son héritage une somme de 50 livres, en s'excusant encore de ce que les circonstances et l'état de la France ne lui permettent pas de leur donner une preuve plus étendue de ses bons sentiments envers eux.

Il donne à l'avocat Durget, de Vesoul, sa canne à pomme d'or. En pensant à son frère sans doute, il donne son linge à des ecclésiastiques français « vivant de leurs messes et non placés dans des maisons religieuses, au nombre de six à douze tout au plus », selon qu'il sera jugé plus à propos par son exécuteur testamentaire, la demoiselle Monnier, sa nièce, qui en fera la distribution. En échange, il leur demande des messes, « les priant et obligeant d'en dire pour le salut de mon âme à la concurrence de la valeur de leur portion, les messes étant acquittées sur le prix de deux sols chacune... »

La nièce toujours chérie, malgré sa futilité et ses errements, héritait de tous ses droits, « noms, raisons et action, contrats, mobilier existant en France » et notamment

trois années d'arrérages de ses appointements en qualité de premier médecin de leurs altesses royales M^{mes} de France, ainsi que *ce qui lui était dû par Monseigneur le Comte d'Artois* pour le temps qu'il avait eu l'honneur d'être son premier médecin.

Cornette la chargeait également de payer une pension viagère de trois cents livres tournois à M^{lle} Claret, « en raison de l'amitié qu'elle a toujours eue pour moi et de mon estime pour elle ».

Quant à ce qu'il possédait à Rome, ses effets étaient destinés à M. Philibert Jean de la Chapelle, prêtre du diocèse de Lyon, résidant à Rome, qui conseillerait sa nièce à l'occasion.

Ce testament fut enregistré et légalisé au Consulat de France à Rome par le citoyen Cacault, Ministre de la République. A aucun moment Cornette ne douta de la validité de cet acte, qui demeura, après sa mort, dans les archives du Consulat de France à Rome.

Bassville n'avait donc pas si tort, après tout, de le traiter d'aristocrate, cet homme qui croyait fermement au retour des Bourbons, qui gardait hardiment le souvenir des honneurs dont Louis XVI l'avait gratifié, qui regrettait Versailles, qui était l'ami intime d'un prêtre émigré, et qui mourut comme il avait vécu, en catholique sincère et en monarchiste respectueux.

Cornette s'éteignit le 11 mai 1794, et son testament fut annulé le 15 Pluviôse, an 7 (1) par le Directoire.

A ce sujet, le citoyen Duval, chef de division, fait passer avec la sècheresse administrative de rigueur une expédition de l'acte testamentaire de l'émigré. Il a besoin de nouvelles paperasses : « Veuillez prononcer provisoirement et conformément au vœu de la loi sur *le sort de cet individu*, et m'adresser une expédition de votre arrêté avec les

(1) 3 février 1799.

pièces qui lui auront servi de base ». « Salut et Fraternité ».

Un individu ! Cornette n'est plus que cela. Le labeur de sa vie, dont la Révolution même a profité, ne compte pas plus que ses dernières volontés. Personne bientôt ne pensera plus à sa dépouille anonyme qui repose en terre étrangère.

Peut-être quelque promeneur a-t-il déjà égaré ses pas jusqu'au cimetière de l'Eglise de Saint-Louis des Français à Rome pour y chercher, à travers les herbes folles, une plaque, un nom... Mais son espoir a été vain. La terre, qui s'est refermée sur le savant douloureux, sur l'homme qui pleura sa patrie, garde jalousement son secret.

CONCLUSION

Les principales biographies universelles, celles de Weiss et d'Hœfer notamment, ainsi que quelques biographies étrangères, mentionnent le nom de Cornette et font un court exposé de sa vie. Mais, bien que traités dans les grandes lignes, ces exposés contiennent de nombreuses erreurs, et c'est avec la plus vive satisfaction que nous avons essayé de remettre sous son vrai jour une vie qui ne fut que travail.

Cornette, issu d'une bonne famille d'artisans de province, s'adonna tout d'abord à la chimie, et ce n'est qu'à l'âge de trente-quatre ans qu'il devint docteur en médecine. En ce qui concerne la chimie qui joua un rôle si important dans sa vie, nous avons, bien qu'incompétent en la matière, cherché à mettre en valeur les faits les plus saillants. Mais si grand que fût notre désir, le chapitre qui y touche n'en reste pas moins assez aride. Il serait à souhaiter qu'un chimiste reprenne cette matière et en fit un examen approfondi.

Quant à la médecine, c'est avec plaisir et intérêt que nous voyons défiler, avec les travaux de Cornette, tous les problèmes médicaux, toute la thérapeutique officielle de son temps.

Son amitié avec J. M. F. de Lassone, les hauts postes qu'il occupe à la cour et dans les sociétés savantes, son autorité en matière de chimie et de médecine, lui attirent des relations brillantes, et c'est un vrai régal de chercheur de découvrir, dans ces dossiers ignorés des archives de Versailles, des autographes de quelques-uns des plus grands personnages de la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Mais à l'heure où Cornette atteignait le sommet de sa gloire, où il allait cueillir les fruits d'une légitime ambition, victime en quelque sorte de ses convictions et de son devoir professionnel, il a dû suivre dans leur exil volontaire les tantes du Roi. Il ne travaille désormais qu'en se débattant entre le dégoût et le découragement, loin de la France qu'il aime, suspecté par les représentants mêmes de son pays. Il est devenu un paria, un ci-devant, un homme dangereux. Peu à peu, sa santé se ruine et il meurt, emporté probablement par une de ces épidémies, endémiques alors dans la ville des papes.

Au cours de son œuvre, on ne laisse pas d'être frappé par l'esprit civique de Cornette. Poussé irrésistiblement par les tendances philanthropiques du siècle, il cherche sans cesse à améliorer le sort du peuple dont il est sorti, et ne perd pas une occasion de prêcher la cause des humbles. Par ses travaux d'hygiéniste et de vulgarisateur, Cornette, sans s'en douter, travaille pour cette révolution qui va l'anéantir en même temps que la monarchie, sans égard pour son dévouement à la chose publique.

Pourtant, il faut bien le dire, c'est de cette étape lamentable de sa vie que sort, par un juste retour, sa revanche. Sans la révolution, qui accumula dans les archives les papiers séquestrés, les documents laissés par Cornette à des héritiers insoucians auraient probablement disparu.

Vu : le Président de la thèse,
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu : le Doyen,
BALHAZARD.

Vu et permis d'imprimer :
le Recteur de l'Académie de Paris,
Pour le Recteur :
l'Inspecteur de l'Académie,
J. PERRON,.

BIBLIOGRAPHIE ET ARCHIVES

ASTRUC. — Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier. Fac. de Méd. de Paris, n° 5731.

CORNETTE. — Quaestio chemico medica de diversis saponum generibus, variaque illorum in curandis morbis efficacia, quam... Montpellier, Martel, 1778.

— Mémoire sur la formation du salpêtre et sur les moyens d'augmenter en France la production de ce sel. Paris, Didot le Jeune, 1779.

DROZ. — Recherches historiques sur la ville de Besançon. Collège, 2 vol. in-8°, 1868-1869.

DELAUNAY. — Le Monde médical parisien au XVIII^e siècle. Rousset, édit., 1906.

GERMAIN. — L'école de Médecine de Montpellier. Fac. de Méd. de Paris, n° 8430.

— Les anciennes thèses de l'école de médecine de Montpellier.

HOEFER, HIRSCH et VERNICH, MICHAUD. — Biographies universelles.

STRYIENSKI. — Mesdames de France. Emile Paul, édit., Paris, 1911.

SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE. — Mémoires, 10 vol. in-4°.

BESANÇON. — *Archives Municipales*. Etat civil G. G. 82.

MONTPELLIER. — *Bibliothèque de la Faculté de Médecine*, S. 42, S. 64, S. 65.

PARIS. — *Archives de la Faculté de Médecine*. Anciens registres d'inscriptions antérieurs et postérieurs à 1777.

— *Archives Nationales*. Brevet de Médecine Ordinaire, O¹ 127, 1784, p. 66. Registres O' 3765 et suite.

— *Archives des Affaires étrangères*. Rome, 915.

VERSAILLES. — *Archives de Seine-et-Oise*. Série E. 677 à 705.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	9
CHAPITRE PREMIER. — La famille de Cornette. Son éducation chez les Jésuites. L'apothicaire Janson (1744-1763)	11
CHAPITRE II. — I. Paris. Les cours de MM. Macquer et Baumé. II. Les cours privés de Rouelle. III. Découvertes de Cornette en physique. Son pèse-liqueur (1763-1772)	18
CHAPITRE III. — I. Collaboration scientifique de Cornette et de M. de Lassone. II. Analyse des eaux (1772-1778)	28
CHAPITRE IV. — I. Education médicale de Cornette. II. Collaboration avec Lassone à la Société Royale de Médecine (1775-1778).	38
CHAPITRE V. — Les premiers travaux de Cornette à l'Académie des Sciences. I. Mémoire sur le salpêtre. II. Succession d'autres mémoires (1774-1778)	48
CHAPITRE VI. — I. Les études à Montpellier. Le doctorat. II. Voyage à Marseille. Observations diverses (1778)	65
CHAPITRE VII. — L'œuvre de Cornette à la Société Royale de Médecine. I. Les mémoires. II. Eaux thermales. III. Remèdes nouveaux. IV. Médecin des épidémies (1779-1786)	82
CHAPITRE VIII. — I. Travaux officiels et derniers mémoires à l'Académie des Sciences de Paris. II. Inspecteur des Gobelins (1778-1789)	109

CHAPITRE IX. — I. La clientèle de Cornette.	
II. Cornette médecin de cour (1780-1790).....	122
CHAPITRE X. — Les consultations par correspondance (1780-1789)	137
CHAPITRE XI. — L'émigration. Lettres à la nièce Monnier (1791-1792)	154
CHAPITRE XII. — L'abbé Cornette. La vente aux enchères (1791-1794)	168
CHAPITRE XIII. — Le testament et la mort de Cornette (1794) ..	183
CONCLUSION.....	187

2

